

Cette recherche exploratoire et qualitative permet de dégager quelques axes de réflexion pour une meilleure compréhension des usages de psychotropes par des personnes qui travaillent. Les 41 personnes que nous avons rencontrées gèrent depuis plus d'un an et depuis quinze à vingt ans pour certains, à la fois une pratique interdite d'ordre privé et leur inscription dans un environnement professionnel. Elles ne formulent pas de demande particulière en terme de soin et maîtrisent en tout cas suffisamment leur consommation pour que celle-ci ne les amène pas à entrer en contact avec les institutions sanitaires ou répressives.

Si les personnes que nous avons rencontrées cachent effectivement leur pratique à certains des réseaux sociaux qu'elles fréquentent, elles ne semblent finalement pas l'entourer de plus de mystère que n'importe qui peut être amené à le faire concernant, par exemple, ses pratiques sexuelles. Les deux raisons qui les poussent à se cacher sont d'abord le risque légal qu'elles encourent et les conséquences qu'un incident judiciaire pourrait avoir dans leur vie, et enfin le risque social, engendré par la stigmatisation et la dégradation de l'image sociale dont elles peuvent être victimes.

ISBN : 2-11-093493-X

Usages de drogues et vie professionnelle - Recherche exploratoire

OFDT - Juillet 2002

Usages de drogues et vie professionnelle

Recherche exploratoire

Astrid FONTAINE

Usages de drogues et vie professionnelle

Recherche exploratoire

Astrid FONTAINE

Nous remercions tout particulièrement les personnes qui ont accepté de participer à cette étude, qui nous ont fait part de leur expérience et ont bien voulu nous accorder leur temps et leur confiance.

Ce travail qui s'inscrit dans le cadre du dispositif Tendances récentes sur les nouvelles drogues (TREND) a été soutenu et financé par l'Observatoire français des drogues et des toxicomanies.

Direction de recherche, analyse des données et rédaction du rapport :
Astrid Fontaine

Ont participé à l'élaboration du projet et à sa réalisation :

Conduite des entretiens : Julien Chambon, ethnologue
Astrid Fontaine, ethnologue
Sandy Queudrus, sociologue
Charles Vallette-Viillard, sociologue
Renaud Vischi, ethno-sociologue

Analyse sur l'usage
des produits licites : Caroline Fontana, ethnologue

Conseiller scientifique : Alain Epelboin, médecin-ethnologue,
CNRS - MNHN Paris,
membre du Collège scientifique de l'OFDT

Remerciements à : Laurence, Christian, Julien, Gabriel, Alice, Gilles, Carl, Anaïs, Michel, Johann, Pierre, Inès, Charlie & Zico, Pascal, Henri, Fred...

DÉFINITION DU CADRE DE LA RECHERCHE ET MÉTHODE	9
PROBLÈMES DE DÉFINITIONS	11
MÉTHODOLOGIE	13
PROFILS DES PERSONNES RENCONTRÉES	19
CARACTÉRISTIQUES SOCIODÉMOGRAPHIQUES	19
TYPES DE PROFESSIONS RENCONTRÉES	20
RYTHME DE TRAVAIL	21
FRÉQUENCE DE CONSOMMATION	22
EFFETS RECHERCHÉS ET SENS DONNÉS À LA CONSOMMATION DE PSYCHOTROPES	25
EFFETS RECHERCHÉS DANS LA PRISE DE PSYCHOTROPES	27
<i>Distanciation et décompression</i>	27
<i>La dimension intérieure</i>	34
SENS DONNÉS À LA CONSOMMATION	37
« <i>Siffler en travaillant</i> »	37
« <i>Vivre doublement</i> »	44
LE TRAVAIL SOUS INFLUENCE	47
LA CONSOMMATION A LIEU EXCLUSIVEMENT DANS UN CADRE PRIVÉ	49
LA CONSOMMATION A LIEU OCCASIONNELLEMENT SUR LE LIEU DE TRAVAIL	57
<i>La consommation peut se dérouler sur le lieu de travail mais est évitée</i>	57
<i>L'usager ne provoque pas l'occasion mais n'hésite pas à la saisir</i>	62
LA CONSOMMATION EST OU A ÉTÉ RÉGULIÈRE, TANT DANS LA VIE PRIVÉE QUE DANS LE CADRE PROFESSIONNEL	65
<i>Les usagers consomment actuellement au travail comme ailleurs</i>	65

<i>Usagers ayant connu des périodes de consommation régulière dans le cadre du travail pendant plus d'un an</i>	69
ENTOURAGE PROFESSIONNEL ET USAGE DE PSYCHOTROPES	74
<i>Confidentialité de l'usage et relation professionnelle</i>	75
<i>Degré de tolérance à l'égard des psychotropes dans l'entourage professionnel</i>	82
<i>La consommation de groupe au sein du milieu professionnel</i>	85
MAÎTRISE DE SOI ET CONTRÔLE DE L'IMAGE SOCIALE DANS LA SPHÈRE PUBLIQUE	89
LA DIMENSION SYMBOLIQUE	90
<i>Le secret : jouer du sentiment d'exception, risquer d'être découvert</i>	90
<i>Le « Français Moyen », le « Junky » et le « Super Héros de la Défonce »</i>	92
LA « GUEULE DE L'EMPLOI ». IMAGE SOCIALE, ESTIME DE SOI ET REGARD DE L'AUTRE	99
<i>Être « clean »</i>	102
<i>Les effets des produits socialement acceptés</i>	102
STRATÉGIES DE GESTION DE L'USAGE LES PLUS COURAMMENT RENCONTRÉES	106
<i>La « mise au vert »</i>	106
<i>Maîtriser sa relation aux produits, contrôler leurs effets</i>	107
<i>« Soigner la présentation », prendre soin de son corps</i>	108
<i>La vigilance</i>	108
<i>La dimension affective</i>	109
<i>Le recours à une aide extérieure</i>	110
L'ACTIVITÉ PROFESSIONNELLE	113
SPÉCIFICITÉS DES CHAMPS PROFESSIONNELS	114
AMBIVALENCE DE LA NOTION DE TRAVAIL. CONTRAINTES ET VALEURS POSITIVES	118
<i>Avoir un « bon » travail</i>	121
<i>Cultiver sa vie professionnelle pour s'éloigner de l'identité du « drogué », se droguer pour s'éloigner de la norme</i>	125
<i>Avoir un travail pour (sur) vivre, se droguer pour s'en contenter</i>	127
<i>L'usage thérapeutique du travail. Drogue et travail, deux outils pour mieux vivre</i>	130

REGARD SUR QUELQUES SUBSTANCES : CANNABIS, COCAÏNE ET PRODUITS LICITES, LES PRODUITS DE L'INTÉGRATION	137
LE CANNABIS	137
<i>Un produit de confort</i>	139
<i>L'usage intensif de cannabis</i>	140
<i>Cannabis et alcool</i>	141
<i>Cannabis et tabac</i>	143
<i>Trajectoires cannabiques</i>	143
<i>La consommation de cannabis dans le cadre professionnel</i>	147
LA COCAÏNE	160
<i>Trajectoires</i>	160
<i>Usage régulier de cocaïne et relations amoureuses</i>	164
<i>La consommation de cocaïne dans le cadre professionnel : la légende de la performance</i>	166
LES PRODUITS LICITES (Caroline FONTANA)	175
<i>Psychotropes licites, vie professionnelle et sphère privée</i>	175
<i>L'alcool dans les trajectoires</i>	177
<i>Représentations négatives de l'usage de médicaments psychotropes</i>	183
<i>Médications, automédications, usages détournés</i>	189
CONCLUSION	201
CODIFICATION DES ENTRETIENS	204
BIBLIOGRAPHIE	207

DÉFINITION DU CADRE DE LA RECHERCHE ET MÉTHODE

L'usage de psychotropes illicites par des personnes intégrées à un milieu professionnel constitue un champ de recherche très récent en France. La définition la plus large donnée de cette population est la suivante : « *Usagers ne fréquentant aucune structure de prise en charge sanitaire ou sociale ou non repérés par le dispositif d'application de la loi*¹. » Elle n'inclut donc pas la notion de travail et insiste sur le fait que ces usagers ne sont pas recensés, n'ont pas d'existence « officielle ».

Les rares données statistiques disponibles concernent la consommation de drogues illicites en population générale mais ne traitent pas des liens entre ces usages et l'activité professionnelle :

« En 1999, la drogue illicite la plus souvent expérimentée en France est de loin le cannabis : entre 15 et 75 ans, plus d'un Français sur cinq en a déjà pris au moins une fois au cours de sa vie. Cette prévalence s'avère très supérieure aux expérimentations mesurées pour les autres drogues illicites : moins de 3 % pour les produits à inhaler (colles, solvants, etc.), entre 1 et 2 % pour le LSD, les amphétamines et la cocaïne, moins de 1 % pour les autres produits (dont l'ecstasy et l'héroïne). »

« Toujours plus élevés pour les hommes que pour les femmes, ces taux d'expérimentation dépendent étroitement de l'âge des répondants : entre 15 et 34 ans, 4 personnes sur 10 ont déjà pris du cannabis au cours de leur vie, contre 1 sur 10 entre 35 et 75 ans. »

« En raison de la rareté de l'expérimentateur de drogues illicites à partir de 45 ans, seuls les expérimentateurs de 15 à 44 ans peuvent être étudiés en détail. [...] Entre 26 et 44 ans, on observe une sur-représentation des hommes et des habitants des grandes unités urbaines parmi les expérimentateurs de drogues illicites. Dans cette tranche d'âge, ces expérimentateurs sont plus jeunes que la moyenne et vivent plus souvent seuls. Il leur arrive aussi plus fréquemment d'être au chômage ou de vivre avec des ressources matérielles

1. Rapport TREND, OFDT, mars 2000.

faibles, à l'exception notable des expérimentateurs de cannabis qui semblent mieux intégrés socialement. Comme entre 15 et 25 ans, les 26-44 ans qui ont déjà pris une drogue illicite se distinguent par un usage élevé de tabac et d'alcool. »

« Quel que soit l'âge, la proportion d'expérimentateurs de cannabis est toujours plus élevée chez les hommes que chez les femmes. Pour toutes les drogues illicites, à l'exception des amphétamines pour lesquelles la différence selon le sexe n'est pas significative, les hommes sont, proportionnellement, 2 à 3 fois plus nombreux que les femmes à en avoir consommé au cours de leur vie². »

Quelques études ont été réalisées à l'étranger, les pays anglo-saxons ainsi que la Suisse et les Pays-Bas explorent depuis peu cette thématique³. Les principaux travaux liés à l'usage de psychotropes illicites dans la population active traitent essentiellement des difficultés méthodologiques liées à l'accessibilité à ces populations dites « cachées », à la construction des échantillons et à leur représentativité.

Parmi les études anglo-saxonnes (américaines⁴ notamment), on distingue deux principaux types d'approches concernant cette population :

- une approche économique, qui se place du point de vue de l'employeur et vise à évaluer l'impact de l'usage de substances psychoactives en terme de rentabilité, d'efficacité des employés au travail et de coût financier (coût social et/ou coût pour l'entreprise, en lien avec les accidents du travail, l'absentéisme, etc.),
- une approche épistémologique, qui porte sur la définition du terme « populations cachées », le positionnement du chercheur, les dérives possibles concernant l'interprétation et/ou l'utilisation des données collectées sur ces populations.

Les études suisses et hollandaises envisagent l'usage de psychotropes par des personnes insérées sous deux angles principaux :

- une approche sociosanitaire, épidémiologique, en vue d'une estimation de la demande de soins par ce type d'usagers et d'une éventuelle adaptation des structures de soins existantes,

2. F. Beck, S. Legleye, C. P. Peretti-Watel, « Drogues illicites : pratiques et attitudes », in *Baromètres Santé 2000*, vol. 2, Résultats, éditions CFES, sous la direction de P. Guilbert, F. Baudier, A. Gautier, 4^e trimestre 2001, p. 237-274.

3. Se référer à la bibliographie p. 209.

4. Rappelons qu'aux États-Unis les tests d'urine à l'embauche visant à détecter la présence de psychotropes illicites sont déjà pratiqués depuis quelques années.

- une approche ethnographique, qui cherche à décrire et à comprendre les problématiques propres à la situation de ces usagers.

PROBLÈMES DE DÉFINITIONS

Le second volet de cette recherche exploratoire, qui sera poursuivie en 2002-2003, devrait permettre d'alimenter les réflexions méthodologiques concernant l'étude de ces populations encore méconnues, de définir plus largement les tenants et les aboutissants de ce type de recherche et d'apporter des éléments permettant d'éclaircir les problèmes de définitions liés à cette population.

En effet, celle-ci n'est pas clairement déterminée, il existe même plusieurs définitions, dont certaines sont énumérées par J.L. Fitzgerald dans un article datant de 1996⁵. Une population « cachée » peut correspondre à « une sous-partie de la population générale dont l'appartenance n'est pas préalablement distinguée ou énumérée selon les savoirs existants et/ou les capacités d'échantillonnage ». Elle peut aussi être désignée par rapport à la difficulté des chercheurs, soignants et institutions à y accéder. D'autres définitions reposent sur les comportements caractéristiques du groupe-cible, tels que la faible visibilité sociale, dus à la stigmatisation des pratiques prohibées. Mais, finalement, c'est essentiellement aux yeux des pouvoirs publics et des statistiques que cette population reste « cachée ».

« Usagers de drogues insérés », « population cachée », « sphère professionnelle et vie privée » sont autant d'expressions qui renvoient à la double et intriquée identité sociale des personnes que nous avons rencontrées. Dans l'imaginaire collectif, la distinction manichéenne entre « ceux qui sont, socialement et professionnellement, intégrés⁶ » et les « marginaux », entre ceux qui acceptent et respectent la loi et ceux qui la contestent et l'enfreignent existe et est rarement remise en cause. Dans la réalité, il arrive très fréquemment que ces deux « catégories » de citoyens coïncident. Nous avons tenté de saisir, à travers les témoignages que nous avons recueillis, comment s'exprime symboliquement cette position *a priori* difficile à tenir.

Les personnes que nous avons rencontrées ne répondent pas à la définition du « toxicomane » même si certaines d'entre elles sont dépendantes physiologiquement et/ou psychologiquement d'un ou de plusieurs produits. Les travaux réalisés

5. J.L. Fitzgerald, « Hidden populations and the gaze of power », *Journal of the Drug Issues* 26(1), 005-021, 1996.

6. Mariage et travail sont généralement considérés comme les principaux critères de « l'intégration sociale ».

par M. Caiata sur l'usage contrôlé de drogues dures et les réflexions d'autres chercheurs sur la notion de toxicomanie permettent de mieux situer la population concernée par l'étude :

« *Tout d'abord, qu'est-ce qu'un consommateur intégré d'héroïne et de cocaïne ? La définition de Robert Castel et de ses collaborateurs (Castel & al., 1998) constitue une bonne plate-forme de départ pour essayer de répondre à cette question. Selon ces auteurs, le toxicomane est celui qui organise toute son existence autour de la recherche et de l'absorption de drogues. Dès lors, si l'on raisonne par opposition, le consommateur intégré est celui qui utilise la drogue, mais dont le mode de vie ne se réduit pas à la recherche et à l'usage du produit. Pour cet individu, la consommation n'est pas une expérience totale, puisqu'elle ne constitue pas, comme le dit Albert Ogien, la seule ligne biographique de l'existence (Ogien, 1995) ; au contraire elle n'est qu'une parmi les différentes pratiques qui structurent le mode de vie⁷.* »

« [...] les drogues sont également une discipline. Cocteau le notait à propos de l'Opium et nombre d'enquêtes sociologiques et ethnologiques américaines sur l'héroïne le confirment. Robert Castel et Anne Coppel montrent que les situations les plus dramatiques, celles qui correspondent au stéréotype du toxicomane totalement désocialisé caractérise une population restreinte. Car la toxicomanie est fréquemment un passage et les drogués auto-contrôlent souvent leurs consommations, ou naviguent entre des phases de dépendance complète et de décrochage. Une bonne partie d'entre eux s'en sortent d'ailleurs tout seuls – le cas des Gi's américains, abandonnant l'héroïne en changeant de mode de vie à leur retour de la guerre du Vietnam, est de ce point de vue exemplaire. L'étiquetage "toxicomane" désigne donc ceux qui ne se contrôlent plus en ne contrôlant plus leur consommation, ceux qui sont arrivés à cette situation où le besoin devient monstre, comme dit W. Burroughs dans *Le Festin nu*⁸. »

7. M. Caiata, « Les stratégies de gestion des consommateurs intégrés d'héroïne et de cocaïne », Département travail social et politiques sociales, Université de Fribourg (Suisse), in Restim, Actes du colloque du 6.12.2000, « Clinique et thérapeutique des psychostimulants : inventaire et perspective ».

Voir aussi M. Caiata, « La consommation contrôlée de drogues dures. Une toxicodépendance d'intégration paradoxale », in *Psychotropes – RIT* (1996) 2,7-24.

8. A. Ehrenberg (sous la direction de), *Individus sous influence. Drogues, alcools, médicaments psychotropes*, ed. Esprit, collection Société, 1991, p. 13-14.

MÉTHODOLOGIE

Nous avons choisi l'approche ethnographique qui privilégie le vécu et le discours des personnes concernées par l'étude. L'expression « usagers intégrés à un milieu professionnel⁹ » sous-entend que ces personnes parviennent à gérer l'usage de substances illicites tout en préservant leur statut et leur image sociale, qui plus est sans avoir recours à des structures ou à des institutions spécialisées dans le domaine de la consommation de psychotropes et sans s'exposer aux sanctions judiciaires que peut engendrer leur pratique.

Comment gérer le fait d'être considéré à la fois comme quelqu'un qui travaille et assume éventuellement de lourdes responsabilités, et comme un élément potentiellement déviant¹⁰ de la société ? Quelles sont les contreparties et les conséquences potentielles de cette situation particulière ?

Les orientations spécifiées dans le projet de recherche étaient formulées de la manière suivante :

« *Cette étude qualitative vise à recueillir les éléments nécessaires à TREND tout en abordant des problématiques de recherche. La problématique qu'il semble le plus pertinent de mettre en avant dans le cadre de cette étude exploratoire et au regard des informations déjà existantes sur le sujet, est celle de la gestion de la consommation parallèlement à l'implication dans une activité professionnelle. Elle pourra être développée à travers les thèmes suivants :*

- *place et fonction du produit dans la vie privée de l'usager et dans sa vie professionnelle ;*
- *perception par l'entourage, gestion « sociale » de l'usage (caché, assumé...) et éventuels problèmes rencontrés ;*
- *gestion technique, financière et stratégies de gestion de l'usage.*

9. Expression qui nous a semblé la plus représentative de la situation des personnes que nous avons rencontrées, même si cette définition demande à être discutée et réfléchie.

10. « Déviance. Dérivé de dévier, emprunté au latin deviare "s'écarter du droit chemin". Non-respect des modèles idéologiques et comportementaux institutionnellement agréés. Sachant que toute collectivité sociale est associée à un répertoire de représentations et de comportements explicitement ou implicitement prescrits, recommandés, désapprouvés ou prohibés, donc à des normes plus ou moins contraignantes, plus ou moins nouées de sanctions positives (approbation tacite, éloge, récompense...) ou négatives (signes de réprobation, raillerie, demande d'excuse ou de réparation, châtement corporel...), la déviance peut se définir – par opposition à la conformité – comme transgression des normes, violation des interdits, manquement aux obligations ou du moins adoption de postures contrevenant aux usages, esquivant ou défiant les injonctions des foyers d'autorité, déjouant les attentes de l'entourage... La déviance se distingue donc du champ juridique de la délinquance et de la criminalité parce qu'elle peut accueillir des manifestations déliées de toute codification formelle et de toute sanction pénale (certaines formes d'excentricité vestimentaire par exemple) et, plus fondamentalement, parce qu'elle est comme la simple marque en creux d'une norme, cette norme fût-elle propre à un sous-groupe géographique, professionnel, culturel. », Dictionnaire de sociologie, *Le Robert*, éditions du Seuil, 1999.

Nous chercherons aussi, à travers ces thématiques, à évaluer le degré d'intégration et de banalisation de la consommation de psychotropes dans la population active étudiée. [...]

Les critères d'inclusion des personnes rencontrées pour cette étude ont été définis sur la base des rares travaux déjà réalisés ou en cours de réalisation dans ce domaine.

■ *Activité professionnelle : les personnes interviewées devront exercer une activité professionnelle régulière depuis plus d'un an.*

■ *Champs d'activités envisagés dans un premier temps :*

15 entretiens réalisés avec des personnes travaillant dans le champ audiovisuel, les métiers du spectacle, le champ artistique en général.

15 entretiens réalisés avec des personnes travaillant dans le secteur informatique au sens large (programmeur, télé travail, métiers utilisant Internet...).

10 entretiens réalisés avec des personnes appartenant à différentes sphères professionnelles.

■ *Substances consommées, fréquence et contexte : les personnes concernées consomment régulièrement des substances psychotropes (au moins douze épisodes de consommation par an). Toutefois, nous privilégierons les usagers ne consommant pas uniquement en contexte festif. Cette étude s'intéresse en priorité à l'usage de produits illicites (à l'exclusion du cannabis comme principal produit de consommation) mais aussi à l'usage des produits licites sauf lorsqu'ils sont les principaux produits de consommation (alcool, médicaments...). Seront toutefois privilégiés les produits de gestion dite difficile de type cocaïne ou héroïne¹¹.* »

Plusieurs facteurs sont à prendre en compte dans la façon dont nous avons construit notre échantillon :

- les critères d'inclusion précités, établis à partir des rares publications existantes sur le sujet ;
- le mode de contact avec les personnes : plusieurs enquêteurs dispersés géographiquement ont permis de rencontrer des personnes issues de réseaux tout à fait différents ;
- les besoins du commanditaire : deux catégories professionnelles nous ont été imposées, le « milieu du spectacle » et le « milieu informatique ». Nous avons cependant jugé utile d'élargir notre échantillon à des personnes exerçant une activité dans d'autres champs professionnels.

11. Extrait du projet de recherche dans le cadre du projet TREND, « Étude exploratoire sur les usagers de substances psychoactives intégrés à un milieu professionnel. 2000-2001 ».

Pour une même activité les conditions de travail varient énormément selon les structures, les entreprises. Le « secteur informatique » ou le « milieu du spectacle » recouvrent des réalités professionnelles très différentes en terme de rythme et d'ambiance de travail. La lecture des entretiens incite plutôt à observer les similitudes en terme de gestion des consommations par rapport au rythme et aux conditions de travail plutôt que sous l'angle des catégories professionnelles.

La recherche que nous avons menée est de nature exploratoire et entièrement qualitative, basée sur des entretiens semi-directifs intégralement retranscrits et réalisés à partir d'un guide d'entretien relativement large et de critères d'inclusion peu précis, à savoir : « Travailler depuis plus d'un an et consommer au moins 12 fois par an des substances illicites autres que le cannabis. »

Les modalités de contact pour les études pilotes ou qualitatives portant sur les populations cachées se font généralement par l'intermédiaire d'interlocuteurs privilégiés, par la méthode « boule de neige » ou encore par des dispositifs plus expérimentaux tels que le recrutement par Internet. Nous avons essentiellement utilisé le bouche à oreille¹² pour contacter les personnes correspondant à ces critères d'inclusion. Une grande majorité d'entre elles a été rencontrée dans des lieux publics ou nous a été présentée par un de leur proche, usager ou non. Les entretiens ont nécessité une ou plusieurs rencontres préalables, puis une ou plusieurs rencontres après la retranscription intégrale de l'interview.

L'entretien ethnographique doit être envisagé comme une photographie d'une situation et d'une perception à un moment donné. La subjectivité du vécu y est prépondérante, même si les questions posées par l'enquêteur permettent, dans une certaine mesure, de retracer les faits qui jalonnent les trajectoires individuelles. 41 entretiens ont été réalisés entre février et décembre 2001. Toutes ces personnes ont accepté de participer bénévolement et anonymement à cette recherche, après que les objectifs et la manière de procéder leur ont été exposés et nous les remercions de la confiance et du temps qu'elles nous ont accordé. Peu de personnes ont refusé l'interview.

Le travail d'anonymisation et de relecture a été effectué sous la direction des interviewés ou en accord avec eux. Il nous paraît essentiel de mentionner que les temps de discussion et de questionnements que nous avons partagés avec les principaux intéressés, hors du temps d'enregistrement, ont également contribué à faire évoluer une réflexion encore naissante sur le sujet.

12. La méthode « boule de neige » peut impliquer que les personnes interviewées appartiennent à un même réseau d'usagers, ce qui n'est qu'exceptionnellement le cas dans notre échantillon.

Les principaux objectifs de cette étude exploratoire étaient d'apporter des éléments nouveaux pouvant contribuer à une meilleure connaissance des évolutions récentes de l'usage de psychotropes dans la population active et de dégager des pistes de recherche sur ce sujet encore méconnu. L'analyse s'est construite à partir des discours recueillis, sans autre problématique préalable que l'exploration de l'articulation entre consommation de psychotropes et vie professionnelle.

À la lecture de chaque entretien, les informations suivantes ont été consignées¹³, accompagnées des citations correspondantes :

Prénom, âge, profession (fiche sociodémographique)

- Mode de contact avec la personne.
- Note sur la phase de consommation au moment de l'entretien.
- Fréquence au cours de l'année de l'entretien : Annuelle ; Mensuelle ; Hebdomadaire ; Quotidienne ; Hebdomadaire/quotidienne ; Mensuelle/hebdomadaire ; Mensuelle/annuelle ; Annuelle/mensuelle.
- Phases excès/dépendance au cours de la vie.
- Champs sémantiques/représentations : consommation de psychotropes/activité professionnelle.
- Commentaires, notes.

Thématiques principales abordées dans l'entretien.
Phases de consommation (trajectoire, produits consommés au cours de la vie).
Produits consommés sur le lieu de travail, modalités de consommation, circonstances.
Gestion, limites posées à la consommation.
Plaisirs/Désagréments par rapport à la prise de produits.
Stabilité de l'emploi, nature de l'emploi.
Horaires et temps de travail, rythme.
Temps de prise (week-end, vacances, etc.).
Contextes de consommation.

Histoire de la personne avec chaque produit :

- Cannabis
- Amphétamines
- Cocaïne
- Héroïne et opiacés
- Ecstasy
- Alcool et tabac
- Kétamine
- GHB, Poppers et autres
- LSD et champignons hallucinogènes
- Pharmacie légale

13. Dans des tableaux permettant une lecture transversale et thématique des entretiens.

PROFILS DES PERSONNES RENCONTRÉES

CARACTÉRISTIQUES SOCIODÉMOGRAPHIQUES¹⁴

Sexe

41 entretiens ont été réalisés avec 34 hommes et 7 femmes.

Âge

La moyenne d'âge générale s'élève à 35 ans et demi. Le sujet le plus jeune est âgé de 24 ans et le plus âgé a 49 ans. 29 personnes ont entre 26 et 35 ans, 3 ont moins de 25 ans et 5 plus de 36 ans.

Situation matrimoniale

Sur 41 personnes, une seule est mariée, 4 vivent en concubinage, une autre est divorcée. 35 personnes sont célibataires. 9 personnes ont un ou plusieurs enfants.

Niveau d'étude (dernier diplôme obtenu ou équivalent)

Un quart des personnes que nous avons rencontrées a arrêté ses études avant le baccalauréat tandis qu'un autre quart possède cet unique diplôme. La moitié des personnes interviewées a effectué des études supérieures avec succès (obtention d'un diplôme au moins équivalent à bac + 2).

14. Voir aussi codification des entretiens page 204.

Revenus

La plupart des personnes interrogées se situent plus en début qu'en fin de carrière professionnelle. Certaines exercent une activité stable depuis un ou deux ans, qui fait suite à une période plus précaire d'insertion sur le marché du travail.

Revenu annuel net :

50 000 à 100 000 F	11 personnes
100 001 à 150 000 F	9 personnes
150 001 à 200 000 F	6 personnes
+ de 200 000 F	2 personnes
non	13 personnes

TYPES DE PROFESSIONS RENCONTRÉES

Milieu du spectacle	Milieu informatique	Autres catégories professionnelles
Artiste de cirque	Chargé de production événementielle	Agent de maîtrise
Artiste-plasticien	Chargé de produits dérivés d'une activité	Approvisionneuse en prêt-à-porter
Assistant de réalisation	Comptable	Commercial dans le domaine des assurances et de la finance
Chargé de production TV	Concepteur multimédia	Consulting
Comédien	Enseignant en infographie	Enseignant à l'université à l'étranger
Danseuse	Informaticien	Haute technologie (normes de sécurité)
Directeur technique bar-concert	Ingénieur en développement	Infirmier psychiatrique
Gérant d'un restaurant et d'une salle de concert	Journaliste free lance sur Internet	Maraîcher
Gérant d'une SARL dans le domaine culturel	Monteur-truquiste	Milieu de l'art contemporain
Musicien/chanteur	Programmeur développeur	Milieu carcéral
Photographe publicitaire	Scénariste indépendant	Ouvrier spécialisé
Régisseur d'une salle de concert	Secrétaire de rédaction	Transport
Régisseur son et lumière	Technicien informatique	
Technicien lumière		
Tourmanager		

Types de contrat

16 personnes sont en Contrat à durée indéterminée dont 1 est fonctionnaire.
 2 personnes sont en Contrat à durée déterminée.
 12 personnes ont le statut d'intermittent du spectacle.
 9 personnes sont déclarées en indépendants.
 1 personne est intérimaire.
 1 personne est en Contrat emploi solidarité.

RYTHME DE TRAVAIL

3 principaux rythmes de travail ont été définis à partir des témoignages recueillis. Parmi ces 41 personnes :

- 20 ont un emploi du temps *irrégulier* ;
- 11 ont un rythme de travail *soutenu* ;
- 10 ont un emploi du temps *régulier*.

■ Un rythme *irrégulier* peut correspondre à plusieurs situations. Nous incluons dans cette définition le travail de nuit, qui fait que le nombre d'heures effectuées dans une semaine est inférieur à 30, mais implique un « décalage » par rapport au rythme de la majorité des personnes qui travaillent de jour du lundi au vendredi. Le travail de nuit peut aussi inclure une présence le week-end. D'autres activités imposent ou permettent des aménagements horaires ou, comme c'est souvent le cas pour les intermittents, incluent des périodes d'inactivité (pas forcément reposantes puisqu'il est impératif de retrouver des contrats) et alternées avec des périodes de travail intensif.

■ Par *soutenu* nous entendons un travail qui demande un grand investissement personnel, un temps de présence important parfois sur le long terme et très régulièrement, qui dépasse les 40 heures et atteint 70 heures pour certaines des personnes interviewées.

■ Par *régulier* nous entendons des horaires fixes de type « 8 h-18 h » ou 35 heures par semaine, généralement dans un même lieu.

FRÉQUENCE DE CONSOMMATION

Les fréquences de consommation évoluent au cours de la vie et il est fréquent que les usagers soient passés par plusieurs des phases décrites ci-après. Même s'il permet de retracer partiellement la trajectoire psychoactive, l'entretien constitue avant tout une photographie de la situation de la personne à un moment donné. De façon à faciliter la description des types d'usages rencontrés, nous utilisons donc quatre fréquences de consommation :

- la consommation quotidienne due à une dépendance psychologique et/ou physique. Même lorsque l'usage est quotidien, il arrive régulièrement que la personne passe quelques jours « sans le produit », qu'il s'agisse d'une difficulté pour s'approvisionner ou d'une stratégie de gestion liée au phénomène de tolérance, l'arrêt momentané de la consommation pouvant permettre de ne pas augmenter trop souvent les doses ;
- la consommation hebdomadaire est généralement, mais pas exclusivement, associée à « la fin de semaine » et se déroule principalement en contexte festif. Elle peut également concerner un usage régulier sur le lieu de travail comme c'est le cas pour Michel, régisseur d'une salle de concerts ;
- la consommation mensuelle implique l'existence de 10 à 20 épisodes de consommation par an, ceux-ci pouvant être répartis de manière inégale ; Bruno a, par exemple, pris de la cocaïne quotidiennement sur son lieu de travail pendant trois mois, puis cessé complètement cette consommation (en même temps qu'il trouvait un autre emploi) pendant six mois, avant de rencontrer à nouveau le produit dans des circonstances festives qui l'ont amené à en consommer un ou deux week-ends par mois. Dans ce cas, nous qualifions sa consommation de mensuelle, même si cela ne rend pas compte des variations dans la fréquence de l'utilisation du produit sur une ou plusieurs années ;
- la consommation annuelle implique que les produits sont consommés de manière occasionnelle, entre 5 et 10 fois par an environ, que ce soit parce que la personne ne cherche jamais à s'en procurer mais se trouve parfois sollicitée ou qu'elle n'en achète que dans des circonstances exceptionnelles (fêtes annuelles par exemple).

Dans les deux derniers cas (consommation mensuelle et annuelle), l'usage de psychotropes est rarement planifié, prévu et organisé sur le long terme. Les produits sont une composante de la vie de la personne, mais les circonstances de leur consommation sont variables et bien souvent irrégulières.

La consommation hebdomadaire implique par contre une certaine régularité dans l'approvisionnement, une organisation plus structurée tant au niveau financier, qu'au niveau des temps de prise (anticipation des effets jugés compatibles ou non avec l'activité exercée). L'usage de drogues est plus clairement intégré à la vie de la personne et y joue un rôle plus important.

Ces termes permettent finalement plus de saisir le rapport qu'entretient la personne avec le(s) produit(s) au moment de l'entretien, la distance plus ou moins grande qu'elle instaure avec eux, que de décrire exactement la réalité précise, exhaustive de sa fréquence de consommation.

Parmi les 41 usagers que nous avons rencontrés et au moment de l'entretien :

- 12 d'entre eux dont 2 femmes se situent dans un usage modéré des produits illicites, qu'ils consomment à une fréquence annuelle, de temps à autre mensuelle. Parmi ces 12 personnes, 2 consomment de manière intensive du cannabis (y compris au travail) et 3 autres ont connu une phase de dépendance à l'héroïne.
- 10 dont 3 femmes ont une consommation allant de mensuelle à parfois hebdomadaire à tendance modérée¹⁵. Nous les nommerons par la suite les « usagers mensuel et mensuel-hebdomadaire ».
- 9 personnes dont 1 femme ont une consommation plus importante, située entre hebdomadaire et mensuelle.
- 5 personnes dont 1 femme ont un usage quotidien ou bi-hebdomadaire de certains produits (l'héroïne pour Romane, la cocaïne pour Ken et Michel, la cocaïne et l'ecstasy pour Caïn, l'ecstasy et la MDMA pour Seb).
- 2 hommes, Armand (49 ans, art contemporain, entretien 19) et Éric (35 ans, scénariste, entretien 36) présentent, de par leur histoire, un profil plus « atypique ».
- Armand a commencé à prendre de la cocaïne quotidiennement à plus de 40 ans, tandis qu'Éric alterne de manière cyclique entre l'abstinence et « l'excès » de cocaïne.
- 3 hommes sont dépendants depuis de nombreuses années de l'héroïne et utilisent le Subutex® en substitution et en alternance avec l'héroïne. La particularité de ce vécu de dépendance incite à analyser leur parcours différemment des autres personnes rencontrées. Nous aborderons ces situations dans le cadre du second volet de cette recherche.

15. Par exemple, une consommation globalement mensuelle et régulière depuis plusieurs années avec des sessions de quelques semaines à 3 mois d'usage intensif.

EFFETS RECHERCHÉS ET SENS DONNÉS À LA CONSOMMATION DE PSYCHOTROPES

Si les premières prises de produits (bien souvent à l'adolescence) peuvent correspondre pour un certain nombre d'usagers à une « curiosité » et à un besoin d'affirmer son identité¹⁶, les raisons qui poussent à maintenir cet usage sur le long terme, qu'il soit modéré, régulier ou intensif (les trajectoires individuelles incluant souvent ces trois fréquences), sont plus difficiles à cerner. De nombreux facteurs entrent en jeu dans le désir de modifier régulièrement son état de conscience. Il est aussi intéressant de voir combien les usagers s'approprient la terminologie « savante » qui concerne les usages de drogues. Les expressions « usage thérapeutique », « récréatif », « utilitaire », « festif » ou « ludique » sont régulièrement employées lors des entretiens, sans qu'il soit vraiment possible de saisir la réalité qu'ils définissent pour chaque individu. De plus, il semble rare pour les personnes que nous avons rencontrées qu'un produit soit utilisé dans le but exclusif de se soigner, de faire la fête et d'être sociable ou encore d'augmenter ses capacités de travail. Tout se passe comme si l'emploi de ces termes venait masquer en partie la subjectivité du vécu de l'usager et l'interprétation, le sens qu'il donne à sa consommation.

Utiliser des psychotropes, quelle que soit la nature de leurs effets, implique, comme dans toute pratique, un gain physique, psychologique, social et un coût du même ordre. L'usage de produits relève parfois d'un fragile équilibre entre plaisir et déplaisir, qui, de plus, évolue dans le temps et qu'il n'est pas commode d'analyser pour les usagers comme pour les chercheurs.

« Qu'est-ce qui, pour un individu, un groupe, une société, rend attractif et possible l'usage d'un produit psychoactif ? Trois ordres d'effets correspondant à trois types d'attentes sociales valorisées constituent des motifs d'acceptabilité des risques liés à cet usage :

16. Voir par exemple, *Les lycéens parisiens et les substances psychoactives : évolutions*, INRP – Paris X, OFDT, avril 1999.

- d'abord l'obtention d'un plaisir ou potentiel hédonique de la substance ;
- ensuite sa capacité à permettre l'intégration dans une collectivité ou potentiel de socialisation ;
- et enfin son pouvoir de soigner des maux ou potentiel thérapeutique¹⁷. »

À ces trois ordres d'effets énumérés par A. Morel correspondent trois ordres d'effets négatifs que l'usager qui travaille est amené à ressentir plus ou moins intensément et qu'il devra apprendre à connaître et à maîtriser s'il souhaite maintenir son activité professionnelle et poursuivre sa consommation. Le potentiel hédonique est susceptible de se transformer en potentiel de souffrance et d'isolement. Le potentiel de socialisation en perte de son intégration dans d'autres collectivités que celles des usagers de drogues et le potentiel thérapeutique, en potentiel destructeur de la santé sur les plans physique, psychologique, social, professionnel, financier et/ou affectif.

Plusieurs niveaux de lecture sont à prendre en compte dans la lecture des entretiens :

- la dimension individuelle qui concerne les effets ressentis lors des prises de produits, la connaissance de soi et de ses réactions, de ses sensibilités personnelles aux substances ;
- la dimension sociale, qui touche au risque d'être discrédité aux yeux des non usagers, au choix de s'intégrer à un groupe de pairs usagers ou garder ses distances par rapport au « monde des usagers de drogues » ;
- la dimension discursive, le discours produit par la personne autour de sa pratique, l'inscription symbolique dans l'une ou l'autre des « catégories d'usagers », les références et l'appropriation du discours savant pour décrire et justifier sa consommation.

Dans un premier temps nous avons tenté de mettre en lumière les motivations les plus couramment exprimées par les 41 personnes que nous avons rencontrées. Quatre problématiques apparaissent de manière récurrente. Ces catégories, explorées ici sous l'angle particulier des liens entre consommation de drogues et activité professionnelle, sont évidemment interdépendantes et plus ou moins prédominantes selon les individus et les cycles de vie qu'ils traversent. Nous les présentons comme si elles étaient clairement distinctes les unes des autres dans un souci de clarté et de compréhension.

17. A. Morel et coll., *Prévenir les toxicomanies*, éd. Dunod, 2001, p. 120-124.

Les effets les plus recherchés dans la prise de produits psychotropes concernent principalement la distanciation, la décompression, en somme l'allègement des maux plus ou moins importants auxquels tout un chacun est confronté. La dimension intérieure, propre à l'expérience des états modifiés de conscience, est décrite par les personnes que nous avons rencontrées comme un élément important dans leur rapport aux autres et à elles-mêmes. Pour certaines d'entre elles, le fait de vivre sous l'influence des produits est ressenti comme une composante à part entière de leur personnalité.

Enfin, deux problématiques fréquemment évoquées touchent directement à leur double inscription dans la vie sociale et au sens qu'elles lui donnent. Dans « siffler en travaillant » on peut voir que l'utilisation de psychotropes représente parfois, et de différentes manières, un moyen de mieux supporter les compromis inhérents à l'exercice de toute activité professionnelle. Dans « vivre doublement » apparaît la dimension cachée¹⁸ de l'usage de drogues, et le gain à la fois pratique et symbolique que les usagers disent trouver à travers cette pratique.

EFFETS RECHERCHÉS DANS LA PRISE DE PSYCHOTROPES

Distanciation et décompression

Entre distanciation et déconnexion : le discernement

Prendre un produit, n'importe lequel, provoque une *mise à distance*, une modification de l'humeur et des perceptions, dont la maîtrise s'acquiert souvent après de nombreuses expériences. Les effets de cette mise à distance peuvent aboutir à une minoration de ce qui pose problème ou parfois même obsède, et c'est bien évidemment cette minoration que recherchent les usagers. Mais elle peut aussi provoquer une majoration de l'ampleur desdits problèmes et aboutir à l'augmentation de l'angoisse, due à une exacerbation de la sensibilité qui peut s'avérer tout aussi utile que nuisible. Il apparaît que ces effets contraires à ceux attendus sont connus et le plus souvent anticipés par les personnes que nous avons rencontrées.

Éric, un scénariste de 35 ans, explique cette ambivalence de la prise de produits dans l'entretien 36. S'il est nécessaire d'avoir développé une certaine résis-

18. Cette dimension est développée de manière plus approfondie dans le chapitre « Maîtrise de soi et contrôle de l'image sociale dans la sphère publique » page 89.

tance aux effets des substances sur le psychisme si on souhaite les « maîtriser » (c'est-à-dire « y gagner », « y trouver son compte », ne pas se laisser déstabiliser par les effets négatifs), c'est bien souvent dans des périodes de faiblesse psychologique que l'envie de prendre des produits se manifeste le plus fortement.

En définitive, cette forme « d'indifférence » provoquée délibérément par la consommation de psychotropes, relève à la fois d'un besoin de s'extraire du monde et de soi-même, de s'évader de la réalité et de la nécessité d'affronter cette réalité, en vue du maintien de l'intégration sociale et professionnelle, des conditions minimales ou optimales de survie mises en place jusqu'alors.

Mister Boost, 30 ans, concepteur multimédia, entretien 33

« Et pourquoi t'as continué [à fumer du cannabis] ?

– Parce que ça me procure des plaisirs, parce que ça permet de pouvoir sortir je dirais d'une réalité, enfin du moins plutôt changer de point de vue, genre t'as un point de vue sur ta vie ou un truc comme ça et là tu changes entièrement de point de vue, tu es ailleurs.

– C'est centrer son attention sur autre chose ou c'est penser différemment ?

– C'est penser à autre chose parce que des fois quand t'as des galères ou des soucis ou des problèmes ou quoi que se soit, tu fumes un joint déjà tu penses à autre chose, déjà d'une part... ensuite ouais tu penses différemment, tu penses différemment, t'as un autre point de vue sur des idées ou des perceptions que tu peux avoir du monde qui t'entoure.

– Est-ce qu'y a des moments où tu fumes plus, des moments où tu fumes moins, des contextes où tu fumes plus, des contextes où tu fumes moins ?

– Y avait une période où par contre... j'ai arrêté de fumer pendant des périodes assez, enfin assez modérées, du genre j'arrêtais pendant deux semaines ou pendant un mois et puis je reprenais, c'était un petit peu par cycle et puis depuis que j'ai changé de boulot je dois avouer que ça m'aide quand même pas mal, enfin je sais pas si ça m'aide réellement mais ça me permet réellement de supporter les conditions, enfin les pressions que j'ai dans un milieu réel qui est mon travail.

– T'utilises ça un peu comme un déstressant ?

– C'est ça, penser à autre chose d'une part et penser différemment. »

Si la distanciation peut permettre de prendre les choses « du meilleur côté », de gérer en partie un stress éventuellement paralysant, trop de distanciation frôle parfois la déconnexion, peut faire perdre la mesure des choses et altérer le sens des responsabilités ou rendre plus floue son inscription dans le cadre professionnel¹⁹.

19. Effectuer la tâche pour laquelle on a été engagé en respectant les normes de bienséance en vigueur au sein de la structure qui emploie.

Comme le fait remarquer Bruno (32 ans) qui a beaucoup travaillé en tant qu'intérimaire, se montrer trop exalté ou afficher une trop grande confiance en soi, suite à une prise de cocaïne, se révèle difficilement acceptable lorsqu'on occupe un poste subalterne ou d'exécutant. De la même manière, Cornélius, un monteur truquiste de 27 ans, a constaté que si la cocaïne pouvait lui permettre une certaine endurance au travail, les initiatives qu'il s'autorisait parfois à prendre en étant sous influence s'avéraient déplacées par rapport à la commande. Ces observations viennent aussi souligner le fait que si la désinhibition et l'extraversion favorisées par un produit comme la cocaïne peuvent être rentables dans une activité axée sur le relationnel ou sur la créativité (qui, au-delà du caractère intellectuel des professions artistiques, implique une certaine autonomie), elles peuvent être tout aussi nuisibles lorsque le poste occupé n'autorise pas leur expression.

La distanciation provoquée par une consommation régulière (qu'elle soit « ludique » ou « thérapeutique ») peut aussi faciliter l'adaptation à une activité professionnelle qui ne correspond pas nécessairement au tempérament de l'individu.

Romane a 27 ans, elle est approvisionneuse en prêt-à-porter. Son travail consiste essentiellement à négocier des contrats de vente par téléphone. Son activité est donc principalement axée sur le relationnel et les techniques de vente. Romane ne consomme que très occasionnellement de la cocaïne mais est, en revanche, engagée dans une consommation quasi-quotidienne d'héroïne, qu'elle dissocie radicalement de son temps de travail. À la description de son activité professionnelle basée sur l'extraversion vient s'ajouter plus tard au cours de l'entretien celle des effets qu'elle apprécie lorsqu'elle prend de l'héroïne. La juxtaposition de ces deux extraits est frappante puisque la sensation qu'elle évoque, l'état qu'elle recherche en prenant de l'héroïne, n'est pas simplement le bien-être mais l'introversion, le repli sur soi, l'intériorisation des émotions.

Romane, 27 ans, approvisionneuse en prêt-à-porter, entretien 5

Description de l'activité professionnelle

« Et l'ambiance ?

– L'ambiance... c'est une ambiance de femmes, et c'est une bonne ambiance. C'est un peu les uns sur les autres.

– Toi tes tâches c'est de passer des commandes c'est ça ?

– De négocier des contrats d'achat, négocier des prix, des quantités, des délais. Nous, on achète et on revend.

– Une négociation de base ça se passe comment ?

– Je sais pas... Bon c'est un boulot de bouche quelque part. Ça commence par "bon on va faire ça ensemble, on va faire tant de quantité puis après on va en refaire parce que ça va marcher tatitata", donc t'amènes quand même quelque chose qui est... voilà qui doit être important pour le mec à qui t'achètes, de manière à ce qu'il baisse ses prix. Donc c'est tout un jeu de rapport de force pour arriver à un prix sur lequel il soit d'accord lui et toi, sur lequel tu marges assez.

– T'as une marge de manœuvre ?

– Voilà j'ai une target, une cible : c'est-à-dire un prix à atteindre qui est un prix limite en dessous duquel je dois pas aller aussi tu vois. Mais par contre je suis pas limitée c'est-à-dire que si j'y arrive pas au niveau prix ça veut dire aussi que c'est pas faisable quelque part donc ou je réfléchis à augmenter mon prix de vente et à revoir mon produit que je pensais autrement tu vois ou alors à abandonner, à faire autre chose à la place. Donc le jeu c'est ça. [...] Y a du speed aussi, beaucoup de speed. J'suis souvent au bureau mais tout le temps au téléphone. Après je sors oui, je sors dans les salons, normalement je devrais sortir allez visiter les fournisseurs et tout voilà. Eux viennent me voir, le plus souvent c'est ça aussi, je les vois en rendez-vous chez moi. On travaille par téléphone et par fax mais c'est un boulot que de relationnel, je passe mon temps au téléphone. »

Dimension intérieure de la prise d'héroïne

« Pourquoi à ton avis tu préfères l'héro ?

– Parce que je suis super nerveuse, ça me calme. Et je suis angoissée aussi, plus ou moins, et puis ça calme mes angoisses et puis voilà, mon stress. Mon stress de la vie. C'est pour ça que je danse quand j'ai de la coke parce qu'y faut que je speede, enfin que je vois des gens. Alors qu'avec de l'héro je peux rester une semaine sans voir personne, je m'en fous complet, et je fais plein de trucs. Ça te permet d'avoir un super rythme quand même. Même si ça te fatigue après ça te permet... je sais pas ça te permet de rester éveillé grave. Tu vois ça te fait un peu une deuxième vie, le soir comme ça t'es pas fatigué après. Bon le matin t'es très fatigué. Et puis l'héro ça correspond plus à un délire intérieur tu vois. La coke c'est plus un truc d'extériorisation et moi j'ai plus le kif avec des gens qui intériorisent qu'avec des gens... de la fête tout ça. C'est plus mon trip... »

Décompresser sans décompenser²⁰

De nombreux usagers parlent de leur consommation comme une pratique/technique de détente, d'apaisement des tensions psychologiques qu'ils ressentent par-

fois fortement. La notion de plaisir et la sensation de distanciation expliquée plus haut ne sont pas sans lien avec la recherche d'un certain équilibre psychologique et d'un allègement des contraintes sociales et des questionnements existentiels, mais cette dernière va plus loin.

Pour certains, le recours aux produits intervient dans la gestion d'un excès d'énergie ressenti comme troublant et éventuellement nuisible²¹, d'une pression trop lourde par moments ou simplement pour « souffler » après une journée de travail, comme une grande part de la population active a recours à un usage modéré d'alcool.

Pour d'autres, en revanche, cet aspect de la prise de psychotropes répond d'abord à un besoin de soigner des maux psychosociaux, initiative assimilable à une véritable tentative²² d'*autogestion de la santé mentale*. Ce choix découle en partie de la volonté de « s'en sortir seul », de la connotation parfois négative du travail sur soi dans un cadre formel mais aussi d'une certaine méfiance à l'égard du corps médical et des prescriptions de médicaments.

Thomas, photographe publicitaire âgé de 35 ans, parle assez aisément de ce « mal-être », qu'il ressent moins vivement aujourd'hui mais qui a fortement marqué sa trajectoire de vie. Au-delà de ses lectures et de ses recherches qui l'ont aidé dans sa construction personnelle, il a déjà pensé consulter un « psy²³ » mais dit « ne pas savoir où s'adresser ». Sorti de sa dépendance à l'héroïne il y a quelques années avec l'aide précieuse de sa compagne, Thomas se prépare aujourd'hui à être père. Il continue d'utiliser les psychotropes (cocaïne, LSD, ecstasy plusieurs fois par an et cannabis quotidiennement ; il ne consomme ni tabac ni alcool) sans que cet usage empiète sur sa vie professionnelle et privée. D'une manière générale, pour un usager qui travaille se pose toujours la question de la cause d'une telle démarche, sachant que la prise de psychotropes mal vécue et/ou la dépendance sont appréhendées non pas comme la cause du « mal-être » mais comme sa conséquence directe, voire comme une réponse efficace à un moment donné.

Ces deux types d'usages sont communément définis comme une *consommation de confort* et un *usage thérapeutique*. Si elles s'avèrent pratiques pour situer une certaine fonction des produits, on comprend bien l'ambiguïté de ces deux expressions et la difficulté qu'elles soulèvent, à savoir : à quel moment, à partir de quels critères subjectifs et objectifs peut-on parler de « confort » ou de « thérapie » ?

20. Décompenser :

1. Médical : être dans un état de rupture d'équilibre, de faillite des mécanismes régulateurs.
2. Familier : agir de façon inattendue, inhabituelle après avoir éprouvé une importante tension nerveuse. Définition donnée par le Petit Robert.

21. Les répercussions physiologiques d'un stress trop important sont très variées.

22. Aucun élément ne nous permet de dire si cette tentative réussie ou échoue.

23. Les personnes que nous avons rencontrées différencient rarement la psychanalyse, de la psychologie et de la psychiatrie.

Prendre des produits pour « décompresser », pour canaliser et/ou étouffer un surplus d'énergie pouvant conduire à une déstabilisation et à des troubles de l'humeur²⁴, pour soulager des maux psychologiques ou encore pour anesthésier certains symptômes comme la nervosité ou l'insomnie, concerne à la fois un bien-être quotidien, *ordinaire* et un bien-être plus profond, nécessaire à la survie et à l'équilibre de l'individu.

Cette question s'inscrit directement dans le débat international sur la définition de la santé. La proposition de l'Organisation mondiale de la santé est la suivante :

« La santé est un état de complet bien-être physique, mental et social, et ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité. » (1946)

Un médicament « de confort », d'après le *Petit Robert*²⁵, permet de mieux supporter un mal mais ne le soigne pas. Il apporte une aide, une assistance morale. Le terme « confort » n'est pas non plus dénué d'une connotation péjorative et l'expression « produit de confort » peut, dans certaines circonstances, être entendue comme quelque chose de supplémentaire, autrement dit *dont on pourrait se passer* et qui n'aurait pas d'efficacité réelle. Inversement, un usage « thérapeutique » suggère à la fois nécessité et efficacité pour soigner une maladie. Mais dans le domaine des maux psychosociaux il est souvent difficile d'y voir clair, entre ce qui est passager, chronique, surmontable ou handicapant.

Décompresser avec les produits sans décompenser à cause des produits est l'une des problématiques récurrentes dans le domaine de la consommation de psychotropes, à ceci près que les usagers qui travaillent se révèlent plus conscients de ce phénomène, entre autres choses parce qu'ils doivent conserver leur statut social.

Marcus a 33 ans, il est secrétaire de rédaction dans un magazine de presse gay. Il consulte un psychanalyste trois fois par semaine et revendique un usage thérapeutique des produits²⁶. Pour lui l'usage de drogues représente « l'amortisseur » d'une vie accidentée, « l'airbag ».

Marcus, 33 ans, secrétaire de rédaction, entretien 21

« Qu'est-ce que ça représente pour toi l'usage de drogues ?

– Hein ?

– Qu'est-ce que ça représente dans ta vie, qu'est-ce que ça t'apporte ?

– ... L'amortisseur, l'airbag (rires), c'est l'airbag de *my life* car sinon euh sinon c'est du vide, sinon c'est de la terreur et sinon c'est de l'effroi et sinon c'est et c'est tout en fait au bout du compte, voilà.

– Donc c'est presque de la médication ?

– Ah mais c'est carrément curatif ouais, ah ouais ouais bien sûr... d'une façon ou d'une autre que ce soit de l'alcool ou du tabac tu vois mais c'est évidemment t'es addict, dépendant de cette façon-là... bon c'est dans ta tronche hein que tu vas le payer le problème et allongé donc en payant... moi c'est c'que je fais, je me prends en charge, j'vais m'allonger 3 fois par semaine, je vais payer pour peut-être ne plus souffrir de ça.

– Et dans le cadre de ton analyse est-ce que tu considères l'usage de drogues comme un problème ou...

– Non, non pas du tout ah non je ne veux surtout pas qu'on intervienne.

– Qu'on parle de ça ?

– Si si si si mais il est hors de question qu'on me parle de ça et que je travaille avec quelqu'un qui n'ait pas compris mon point de vue sur ce type de comportements et de consommation et tout à coup que j'ai quelqu'un en face de moi qui cherche par un moyen ou un autre à me faire comprendre que c'est vraiment MAL non non ça direct je change de psy... voilà non ça ce serait très clair [...].

– Tu penses que c'est quelque chose qui fera partie de ta vie ?

– Oui bien sûr c'est évident c'est évident, enfin, comment retomber dans un ascétisme ? Ce serait de l'ascétisme derrière, ce serait de la privation, ce serait du sacrifice, qui me fera vivre mieux ? M'ôtera mes angoisses existentielles ? Ma peur de mourir ? Qui ? »

S'il est compliqué de distinguer une « consommation de confort » d'un « usage thérapeutique » pour les usagers comme pour les chercheurs, c'est aussi parce ces notions font référence à un état difficile à cerner y compris pour les thérapeutes. La frontière entre la déprime, l'anxiété et la dépression, entre un mal-être passager et un trouble plus profond et durable n'est pas toujours aisée à déterminer. Dans *La fatigue d'être soi*, A. Ehrenberg aborde entre autres choses le flou qui entoure la définition de la dépression :

24. Comme c'est le cas pour Fab, ouvrier de 38 ans ou encore Alex, chanteur de 35 ans.

25. Confort :

1. Secours, assistance matérielle ou morale.
2. Médicament de confort, qui conforte, permet de mieux supporter un mal, mais qui ne soigne pas.
3. Tout ce qui contribue au bien-être, à la commodité de la vie matérielle, aise, bien-être, commodité.
4. Situation psychologiquement confortable (péjoratif), confort intellectuel, moral, qui assure un meilleur confort à l'utilisateur. Définition donnée par le *Petit Robert*.

26. Le cannabis quotidiennement chez lui et les autres substances (l'ecstasy essentiellement) en contexte festif.

« Les états dépressifs sont [donc] dépourvus de toute spécificité, leurs symptômes sont d'une diversité étonnante ; le terme "dépression" est vague, désignant sinon une humeur triste, du moins une altération "anormale" de l'humeur pour laquelle on n'a trouvé aucun marqueur biologique, le tout aboutissant à cette bizarrerie qu'on ne sait pas ce qu'on traite, mais qu'on la soigne mieux. Qu'est-ce que la dépression ? Un invisible fantôme ? Une incroyable illusion collective ? On ne peut se contenter d'une réponse aussi simpliste²⁷. »

La dimension intérieure

« Pour soi », rapport à soi et rapport à l'autre

Jouant toujours sur une ambivalence, la prise de psychotropes tient autant du repli sur soi que de l'ouverture à l'autre. Par la nature des effets qu'elles procurent mais aussi par leur « efficacité symbolique²⁸ » et leur fonction de « sociotransmetteurs²⁹ », les drogues tendent à abolir les distances entre les usagers, à les rapprocher les uns des autres, à permettre éventuellement des rencontres qui n'auraient pas forcément été possibles ailleurs, autrement. De nombreuses drogues sont connues pour favoriser la communication et la compréhension de l'autre et sont consommées de manière conviviale, l'alcool en est le plus courant exemple. Si les effets de l'ecstasy correspondent très clairement à ce type d'usage, les hallucinogènes sont plutôt envisagés sous l'angle de l'introspection, même si l'initiation et le partage de ces expériences impliquent toujours la rencontre avec d'autres que soi.

Paradoxalement, la prise de psychotropes est également décrite comme un moyen de *se sentir autre* en modifiant ses perceptions et de *se sentir soi*, par une alchimie difficilement exprimable.

Pour Goupil, 30 ans, enseignant, l'une des fonctions importantes de l'usage de drogues touche à la possibilité de « se retrouver », de se couper pour un temps des influences extérieures pour entretenir ce qui est propre à soi, être soi et/ou se sentir soi. Ce temps accordé à soi-même, ce *pour soi*, est ressenti comme bénéfique, y compris dans la relation à l'autre.

27. A. Ehrenberg, *La fatigue d'être soi. Dépression et société*, éd. Poche Odile Jacob, 2000, p. 100.

28. Notion développée par Michel Van Grevellinge à propos de l'ecstasy, in Sueur C. dir. ; Mission Rave ; Médecins du Monde, *Usages de drogues de synthèse (Ecstasy, LSD, Dance-pills, amphétamines...)* : réduction des risques dans le milieu festif techno, Paris, Médecins Du Monde, 1999.

29. Terme employé par A. Morel et coll., *Prévenir les toxicomanies*, éd. Dunod, 2000.

Goupil, 30 ans, enseignant, entretien 14

« Mais quand même je crois que d'une manière ou d'une autre par rapport à mon attitude générale à la vie, à mon attitude par rapport aux gens... ça doit m'aider [la prise de psychotropes] aussi parce que ça m'ouvre dans un certain sens. Vu que je m'enferme dans certains mondes, c'est vrai à certains moments je vais m'enfermer dans mes petits mondes lointains et gningningnin, mes petits territoires, c'est une certaine territorialisation et une manière d'aller vers l'autre et de pouvoir appréhender l'autre. Je crois que j'ai... je sais pas si c'est la drogue, j'en sais rien mais je suis assez intuitif sur les gens et je peux comprendre – pas comprendre, mais en tous cas je peux déclencher des choses. Parce que moi ce qui est important dans mon boulot, c'est de stimuler la communication, je veux que les mecs ils produisent quelque chose, qu'ils produisent du parlé et qu'ils produisent... donc il faut toujours que je trouve des choses sur lesquelles parler. Ça c'est pas la drogue mais c'est une culture générale qu'il faut avoir, une culture de la connaissance humaine, de la culture tout simplement littéraire ou artistique ou quoi que ce soit et la culture des peuples. Je sais pas c'est... c'est un mode de vie général, c'est pas par rapport au boulot spécifiquement. Maintenant, moi je suis dans un mode de vie où j'utilise des substances, où j'essaie de créer un équilibre là-dessus, ou j'essaie de pas trop emmerder les gens et j'essaie plus ou moins de rester dans le respect des lois parce que j'y attache de l'importance mais... bon évidemment ce que je fais est complètement répréhensible par la loi, ça je le sais très bien mais je sais que tant que je déborde pas, parce que c'est ça finalement, j'veux dire même ici en Europe et tout ça, tant que tu débordes pas, que tu es pas dans des réseaux mafieux de banditisme de délinquance et tout ça, ça va. Tu vois, tu restes, toujours entre guillemets, dans une certaine éthique disons. Moi je pense quand même et j'espère avoir une certaine éthique même si je suis parfois très amoral. Mais c'est ça, c'est plus un mode de vie qu'autre chose quoi c'est... »

– Et c'est quoi ton éthique ?

– C'est d'avoir... ouais d'être honnête par exemple déjà premièrement c'est une chose vachement importante, d'être honnête envers soi-même aussi parce que les drogues... Contrairement à ce qu'on peut croire parfois la drogue finalement c'est quelque chose de... vivre avec la drogue c'est quelque chose qui est pas facile parce qu'il y a une confrontation avec soi-même qui est pas évidente du tout, dans le sens où justement tout est exacerbé, toutes les sensations, tous les sentiments tout... certains problèmes par exemple peuvent ressurgir d'une façon tout à fait exacerbée donc c'est pas nécessairement plus facile. Ça peut être par moments une fuite c'est vrai. C'est encore une fois le double blind, en même temps c'est une fuite mais en même temps non pas du tout c'est... t'exacerbe le truc c'est... tu en sors mais en même temps tu rentres beaucoup plus profond à l'intérieur. Donc t'es toujours un peu tiraillé comme ça mais moi non ouais l'éthique c'est l'honnêteté, vachement important, en tous cas le respect des autres. C'est pour ça quand je donne un cours moi je peux pas me permettre d'être défoncé, juste pour

respecter les gens avec qui je suis. Maintenant si je donne un cours à des défoncés peut-être que ça serait différent (rires). Et assumer aussi, il faut assurer, assumer, être le plus indépendant possible. [...] Je veux recevoir aucune thune de l'État et je veux aucune aide, je veux rien du tout, je me démerde par moi-même et le moins j'ai à voir avec ces gens-là le mieux c'est. Je fais mon truc je me démerde et voilà. Bien sûr j'suis dans le système, j'aime la thune, j'aime dépenser, j'aime le matériel, j'aime avoir des trucs, des disques, un sofa, une maison, tu vois avoir une vie des plus normales comme tout le monde mais c'est ça... c'est le côté bon vivant aussi, le rapport que j'ai à la drogue par exemple pour moi c'est un côté bon vivant qui peut être dangereux, comme tout bon vivant, si tu bois trop de vin et que tu manges trop de matières grasses et nanani nananin, c'est exactement le même type de... moi c'est le même type d'approche. C'est bon voilà "allez amusons-nous allez on est des amis là tous ensemble, on rigole, on boit un coup, on baise, on raconte des histoires, tiens on fait une fête, on va tout décorer là" c'est ça c'est cet entrain, de l'enthousiasme, mettre de l'énergie. Je t'ai dit je crois à l'énergie c'est ça c'est toujours cette symbiose d'énergie, de synergie de gens qui sont ensemble à essayer de faire fonctionner tout ça et d'attirer et de sortir. Parce que toutes les personnes ont des qualités mais les qualités des gens parfois il faut pouvoir les retrouver, les reconnaître, elles sont cachées et justement elles vont pouvoir s'exprimer à un moment donné, il faut essayer de valoriser tout ça. [...] Et tout ça c'est pas si illusoire que ça, c'est toujours pareil, je crois pas à l'unicité du message ou du sens, pour moi y'a toujours une double signification, y'a une articulation entre tous ces trucs et il faut essayer de... de comprendre, c'est la communication c'est ça, toi tu parles moi je parle et on essaie de se comprendre et... pour moi la drogue c'est vachement ça, c'est un peu la même chose c'est de pouvoir découvrir des gens aussi, de pouvoir découvrir des facettes. Je suis pas un mais je suis multiple, c'est un peu pareil aussi, je suis un personnage multiple comme tout le monde. Je te donne une face mais bon je donne l'autre face à quelqu'un d'autre. Moi j'essaie d'être moi, d'être moi le plus possible, mais quel moi ? Il est éclaté aussi. Donc voilà ! »

Au bout de plusieurs années d'une consommation plus ou moins régulière l'usage de drogues est décrit par certaines personnes comme une « seconde nature³⁰ », en tout cas comme une composante importante³¹ de leurs habitudes de vie, de leur personnalité et de leur identité. Alex et Fab, par exemple, disent « ne pas se reconnaître » lorsqu'ils ne sont pas sous l'influence d'un produit pendant quelques jours. L'abstinence n'est, dans leur cas, ni envisagée ni envisageable et apparaît comme une rupture d'équilibre qui ne trouverait pas de justification à leurs yeux. On peut certainement ici parler de *dépendance psychologique*.

30. Expression employée par Fab, 38 ans, ouvrier spécialisé.

31. Mais plus rarement prépondérante dans le cas de cette population spécifique que dans les autres communautés d'usagers répertoriées, même lorsqu'il s'agit d'un vécu de dépendance.

Cette notion est également développée par A. Ehrenberg :

« En effet, cette dépendance [la dépendance psychologique] suppose l'idée d'une relation au produit, indépendamment de ces caractéristiques pharmacologiques : on peut être dépendant du cannabis, on peut consommer occasionnellement de l'héroïne, y compris par injection. Mais la dépendance psychologique a également une autre conséquence : en relativisant l'emprise pharmacologique du produit, elle désigne un rapport pathologique, qu'il s'agisse d'un produit, d'une activité ou d'une personne. La dépendance est un comportement pathologique de consommation quel que soit l'objet³². »

SENS DONNÉS À LA CONSOMMATION

« Siffler en travaillant »

Toutes activités professionnelles confondues, rares sont les personnes qui disent trouver un réel épanouissement à travers leur travail. Il est globalement vécu comme une contrainte, même par ceux qui s'estiment satisfaits de leur activité³³ et même si la grande majorité y accorde aussi une valeur positive. Il peut aussi être vécu comme un cadre sécurisant³⁴. Pour Fab, ouvrier spécialisé depuis 15 ans, qui dit « faire un boulot de con », et « fréquenter des blaireaux toute la journée » comme pour Salomon, qui évolue dans une ambiance de travail relativement souple et agréable (dans un champ d'activité réputé pour fonctionner avec un rythme de travail soutenu), l'activité professionnelle est d'abord perçue comme une astreinte. Celle-ci est, bien sûr, plus ou moins lourde selon les secteurs d'activité et surtout selon les postes occupés. Travailler, c'est domestiquer son corps pour produire efficacement quelque chose et cette domestication a un *prix*, dans les deux sens du terme. Elle rapporte l'argent nécessaire à la survie et un statut socialement appréciable, et elle coûte à l'individu, de multiples façons. L'équilibre coût/bénéfice est laissé à la subjectivité de la personne qui, en accord (conscient ou inconscient) avec le système de valeurs qui lui est propre, décide des limites qu'elle se pose.

32. A. Ehrenberg, *La fatigue d'être soi*, éd. Poche Odile Jacob, 2000, p. 168-169.

33. Gaby, Gilles, Goupil, Sarah, Alice, Claude, Alex, Martine, Emmanuel ont plus particulièrement insisté sur cet aspect positif, les autres personnes tiennent un discours mitigé et parfois très négatif.

34. Cf. chapitre « Activité professionnelle » page 113.

Salomon, 32 ans, technicien informatique, entretien 18

« Nous on peut gérer notre temps un peu comme on veut sur les projets. [...] Nous on n'est pas en flux tendu, c'est-à-dire que si moi j'ai besoin d'une semaine et demi je vais le dire au marketing, de toute façon les mecs y comprennent pas exactement ce qu'on fait, donc j'peux me gratter deux jours. Ce qu'y fait qu'après mon truc je l'organise. Et même une journée, j'veux dire si j'arrive et que je booste à mort le matin, que je fais plein de trucs et que je boucle des trucs que je pensais faire toute la journée, après avec mes potes on va au restau, on y est à midi et demi, apéro et tout, on rentre à 3 heures on est un peu cartonné, on bosse pas. Mais n'empêche le boulot quand il est rendu avec le cahier des charges, les numéros de références et tout est en ordre.

– Finalement tu peux te permettre des écarts.

– Ouais largement ouais, ouais tranquille. Si tu veux chez nous on est à dix mille lieux de l'image souvent... et puis qui est réelle... des mecs qui sont là-dedans et qui sont à fond la caisse toute la journée. Nous c'est pas du tout le cas.

– À fond la caisse, t'en connais des mecs comme ça ?

– Ouais j'en connais. Le pote qui était en colocation avec moi est issu de ce milieu-là, il est dans un autre pays européen et en fait lui c'est ça. En plus il a des grosses responsabilités. Mais lui plus dans des trucs déjà assez établis, avec beaucoup d'argent derrière donc avec des responsabilités des trucs et lui a eu déjà des entreprises à lui, etc. et donc clairement bon y faisait des trucs la nuit parce qu'y allait bosser... y se prenait des trucs et tout, il était complètement à plat, le lendemain il a des clients, lui c'est le mec il fallait qu'il aille les voir en costard parce que c'est plus strict là bas et donc le mieux c'était ça (il mime un sniff de coke) et pouf il arrivait nickel "bonjour monsieur". Lui pour son travail c'était nécessaire, moi jamais pour mon travail je ferais atteinte à mon intégrité physique, c'est hors de question.

– Ça tu refuses de le faire de toute façon.

– Ah c'est une vue à court terme, clairement. J'aime autant être constant relativement longtemps puis je le vois, ça commence à payer que comme d'autres qui sont allés trop vite trop fort et qui ont... qui ont au bout d'un moment tellement la charge de travail était lourde n'étaient plus capables de rien faire. Donc autant être un peu tranquille, prendre son temps et tout et puis... moi j pense qu'en étant constant et tout ça, tu peux largement te passer de ce genre de clownerie, qui finalement porte atteinte à ta santé, moi jamais je porterais atteinte à ma santé. Quand je me sens fatigué, j'arrête de bosser et je vais dormir parce que je sais que si je pousse trop j'vais être complètement claqué et tout, pas le moral machin et au niveau du boulot je vais être naze. Donc autant plutôt que d'aller traîner jusqu'à 3 heures du mat' finir un truc, autant se coucher à 11 heures, tu te lèves à 8 heures j'te garantis qu'en une heure ou une heure et demi t'en as fait ce qui t'aurait fallu 4 ou 5 heures dans la nuit. Enfin, moi c'est mon rythme donc je le prends comme ça. »

Par rapport à ces contraintes le recours aux psychotropes est présenté par les usagers comme une solution souvent efficace, pour plusieurs raisons. L'action des psychotropes décrite dans les entretiens à travers le prisme de l'activité professionnelle concerne trois types d'effets étroitement liés, interagissant, mais que l'on peut décomposer ainsi :

- la *désinhibition*. Elle inclut l'effet euphorisant, une plus grande facilité pour communiquer, une tendance à extérioriser les pensées et les émotions, une plus grande confiance en soi, un certain détachement, et enfin une « parano » latente chez certains ;
- l'*altération de la notion de temps*. Commune à toutes les substances quoique à des degrés divers, l'altération de cette perception est liée à l'intensité de l'instant présent et favorise l'enthousiasme ;
- la *concentration*. Elle se trouve facilitée ou entravée par la prise de produits, car si être détaché des stimulations extérieures permet d'être absorbé par une activité, le risque existe toujours de se trouver absorbé par son « intérieur ».

Effectivement, lorsque l'on est concentré sur et absorbé par une activité (ce qui nécessite une disponibilité d'esprit et donc une évacuation des problèmes et des soucis parasites) qui procure un certain plaisir, on ne voit pas le temps passer.

On peut globalement repérer deux tendances (avec toutes les nuances qu'elles impliquent, notamment l'évolution des pratiques au cours de la vie³⁵) :

- les prises de produits sont réservées au temps libre et privé, dissociées de l'univers professionnel³⁶,
- les prises de produits interviennent dans le cadre du travail, comme un support, un outil. La notion de plaisir est plutôt liée aux épisodes de consommation qui se déroulent dans un domaine privé et/ou festif. Elle est rarement mentionnée en rapport avec le contexte professionnel (excepté pour la consommation de groupe³⁷) et beaucoup des personnes que nous avons rencontrées précisent que « se défoncer au travail » n'est pas particulièrement agréable.

35 Cf. chapitre « Le travail sous influence » page 47

36. Ce type d'usage implique une augmentation des prises pendant les vacances par exemple, alors que pour Johnny, usager dépendant de l'héroïne ou encore pour Nicolas dont la consommation est liée au travail, les périodes de vacances sont aussi des périodes d'abstinence.

37. Cf. page sur la consommation de groupe page 85.

Dans le premier cas, la prise de produit n'intervient jamais (ou très rarement) pendant le temps de travail, mais fréquemment *juste après* une journée³⁸ ou une semaine de travail³⁹. Lorsque Goupil (30 ans) rentre chez lui, il troque son costume d'enseignant « cravaté » de l'université contre celui du fêtard détendu (jean-baskets) et se roule un joint. Il sort presque tous les week-ends. Quant à Lionel, 26 ans, également enseignant, il consomme exclusivement en contexte festif, passe tous ses étés depuis six ans sur la route des teknivals et sort au moins deux fois par mois.

Lionel, 26 ans, enseignant, entretien 40

« Et ça t'apporte quoi en fait la consommation de drogues ?

– J crois que ça dépend des fois...

– Ça dépend plus des fois que des produits ?

– Ouais... y'a des fois c'est vraiment un défouloir et souvent c'est vraiment pour le plaisir enfin c'est jamais tout seul.

– Et c'est quoi la différence entre le défouloir et juste pour le plaisir ?

– Quand au bout d'un mois vraiment chargé, un peu comme en prépa faut mettre la dose, t'es encore plus fatigué après mais si tu l'avais pas fait ça aurait pas été, après tu reprends la semaine chargé comme un malade mais au moins... non c'est vrai que y'a un côté des fois tu te demandes comment tu vas t'en sortir au niveau boulot hein... tu te dis attends y faut faire ça plus ça plus ça et bon en plus tu te rends compte quand même que y'a la moitié de ton travail qu'est pas reconnue donc pas payée donc pas pris en compte et qu'en plus s'il est pas fait ça te permet pas de faire le travail qui est payé et pris en compte bon tu gueules une fois, deux fois, bon on te dit que t'es une nonne et que tu fais un métier de nonne et que ça sera comme ça jusqu'à la fin de ta vie, tu dis ok, tu compenses, tu te dis ok j'vais me donner les moyens de le faire, une bonne défonce le week-end là, 10-12 heures à fond tu reviens tu dis alors, j'suis au fond de mes chaussures (rires). »

Dans le deuxième cas, la sensation euphorique, qui doit rester subtile et relativement intériorisée est plus recherchée que l'ivresse profonde. Il s'agit de se faire plaisir en travaillant, de trouver le moyen de s'enthousiasmer *malgré tout*

et *parce que c'est nécessaire*, quitte à se leurrer volontairement en modifiant son état de conscience et en jouant sur les effets de distanciation, de changements dans la perception du temps, sur les effets apaisants et/ou stimulants des produits.

Pour la majorité des personnes rencontrées qui consomment dans le cadre de leur travail, la prise de psychotropes permet de « mieux supporter le travail », de « mieux supporter les autres », de « tromper l'ennui », de « ne pas voir les heures passer » ou encore de « mieux se supporter au travail ». Il s'agit de troubler volontairement ses perceptions pour travailler non pas forcément mieux mais plus, en étouffant une nervosité, une irritabilité qui peuvent considérablement affecter les relations professionnelles.

En définitive, pour ceux qui utilisent les produits dans le cadre de leur activité, le recours aux psychotropes intervient souvent pour lutter contre la fatigue, l'ennui, la mauvaise humeur et la démotivation, qui sont les pires ennemis du travail.

Pour exemple, le témoignage d'Achille, serveur de 32 ans dans un bar de nuit, qui parle du rôle de sa consommation d'alcool dans son travail.

Achille, 32 ans, directeur technique, bar-concerts, entretien 13

« Quel lien tu fais entre les drogues et le boulot ?

– L'alcool... en fait je me suis rendu compte que je le faisais aussi un peu pour... pour supporter parfois les gens ou le boulot. C'est-à-dire que ça m'est arrivé une fois où... ça m'est arrivé peut-être plus de fois, mais une fois où je m'en suis rendu compte où j'me suis dit "je bois pas du tout". Je me suis donné tu vois une limite, j'me suis dit "ce soir je ne bois rien". J'ai bu un verre de blanc je crois. Ce jour-là j'étais exécration. Tu vois je prenais la mouche tout de suite, un mec qui me faisait chier je rentrais dedans tout de suite... bon ce soir-là y avait vraiment que des glauques aussi j'veux dire là c'était... y avait ça aussi qui jouait, mais alors y avait une bande, y z'était une dizaine, y avait pratiquement personne dans le bar et tous ceux qu'étaient là c'étaient des nazes, mais vraiment des nazes, des gros nazes. Et là putain pfff... là j'me suis dit "bon j'crois qui vaut mieux que je boive". Mais en fait je commence à boire, j'vais arriver à 6 heures j'vais boire une cachaça, 6 heures, 6 heures et demi, 7 heures enfin quand j'ai le temps, mais je vais en boire une assez tôt. J'vais peut être en boire une 1 heure après, deux heures après et y a un moment où j'vais en boire peut être deux/trois en même pas une heure et y a un moment où j'me dis "bon ça suffit", je sens la limite, après je sens que celle d'après elle va être plus dure à gérer donc je laisse et pis à la fin si je sens que ça va je peux en reboire une. Je le gère en fait. »

38. Le cannabis est très couramment utilisé dans le but de « décompresser après le travail », cf. le chapitre « Regard sur quelques substances : cannabis, cocaïne et produits licites, les produits de l'intégration » page 139.

39. Si le cannabis est utilisé quotidiennement par 29 des personnes rencontrées, les autres substances, dont les effets sont plus longs et plus intenses, sont majoritairement consommées le week-end et pendant les vacances.

Le « bonus »

Lorsque la modification de l'état de conscience n'est pas perçue comme quelque chose d'aussi « nécessaire », la prise de produits peut être présentée comme le « bonus », le « petit plus » dans une journée de travail. Michel, 38 ans, régisseur d'une salle de concert, parle « d'allier le travail à l'agréable ».

Les usagers que nous avons rencontrés se montrent souvent suspicieux à l'égard de ce type d'usage, qu'ils identifient comme un comportement potentiellement dangereux se rapprochant du « prendre pour prendre ». Cette consommation irréflechie qui consiste à succomber à la tentation « dès que l'occasion se présente » et se construit au fil des envies plutôt qu'autour d'un choix « raisonnable », « raisonné », « sensé », est globalement mal perçue et considérée comme un indice de non contrôle de son rapport au produit, à partir du moment où elle devient régulière.

Achille explique plus haut qu'il utilise l'alcool de manière modérée au travail pour être plus sociable, et que s'en passer nuirait à la qualité relationnelle exigée dans le métier de serveur. La cocaïne, en revanche, intervient plus rarement dans sa trajectoire professionnelle et dans un contexte très différent.

Achille, 32 ans, directeur technique, bar-concerts, entretien 13

« La coke c'est pour quoi ?

– C'était parce que c'était un boulot quand même super speed donc y a des moments où c'était super dur de gérer vraiment... parce que quand tu... enfin c'était un bar où vraiment... je sais pas comment te dire... on avait pas de fixe rien du tout, on était qu'au pourcentage, on avait 11 % sur ce qu'on vendait, on arrivait quand même des fois à se faire 1 500 balles, donc on était douze serveurs on faisait 1 500 balles chacun, tu te représentes ce que ça fait comme débit... c'est impressionnant. Donc un boulot très très dur au début parce que pas de carnet tout de tête avec un rang à prendre et puis y fallait envoyer. Par contre une fois vraiment que tu connaissais bien ton boulot que tu gérais bien ton truc et pis que t'arrivais à gérer même quand c'était très très speed, tu prenais un rail de coke par-dessus c'était un bonus. C'est-à-dire que là c'était... y peut rien t'arriver, tu gères sans problème, tu speed, t'as la pêche, t'es avec deux/trois potes où t'es sur la même longueur d'onde, c'était excellent.

– Y avait une bonne ambiance ?

– Super ambiance. C'était pratiquement que des gars du sud. Enfin c'était super ambiance, des potes que je vois toujours, un mec avec qui je suis parti en Amérique du Sud, l'autre que je vais aller à son mariage à Miami donc c'était y a presque 10 ans, c'était pas juste boulot et drogue comme ça peut arriver et puis des gens que tu reverras plus et pis voilà, chacun est parti de son côté et y a plus personne. Là y a encore trois/quatre personnes que je revois encore. »

Le « carburant »

La notion de « carburant » est également utilisée pour qualifier l'usage de produits dans le cadre du travail. Eddy (48 ans) travaille dans la restauration et les milieux de la nuit depuis une vingtaine d'années durant lesquelles il a connu plusieurs phases de dépendance, à la cocaïne d'abord, à l'alcool ensuite, puis à l'héroïne. Il n'a quasiment jamais cessé de consommer sur son lieu de travail. Il parle de son corps comme d'une « machine » qu'il faut « relancer » avec un « carburant ». Dans le langage populaire, le verbe « carburger » est utilisé à la fois dans le registre du travail (« aller bien ou mal, marcher, fonctionner ») et dans celui de la consommation d'alcool (« carburger à la vodka, au whisky, en boire de manière habituelle⁴⁰ »).

Les produits comme « essence » pour alimenter le « moteur » d'un « corps-machine » apparaissent comme des représentations courantes parmi les usagers intégrés à un milieu professionnel. Le corps est un véhicule, à la fois porteur de l'image sociale, transmetteur des molécules chimiques destinées à modifier l'esprit, la conscience, producteur de la force de travail et payeur des risques pris et des dommages subis tout au long de la vie.

Eddy, 48 ans, gérant d'un restaurant et salle de concerts, entretien 32

« Comment tu gérais ça par rapport à ton activité professionnelle ? C'est compatible ?

– C'est non seulement compatible, enfin, c'est l'impression que j'ai... Je pense que la clientèle, l'entourage employeur compris, que personne n'a jamais rien vu. Les seuls moments où les gens ont pu se douter de quelque chose, c'est malheureusement la période où j'essayais d'arrêter... Puisque j'étais mal ! Mais... dans un métier comme je fais, enfin au rythme où je le faisais... malheureusement, c'était devenu le moteur... C'est-à-dire que c'est ce qui me faisait lever le matin, ce qui me faisait démarrer.

– Tu pouvais pas bosser sans ?

– Ah non, tu peux pas... Quand tu t'arrêtes, tu peux plus marcher, tu peux plus rien faire, t'as mal partout. Donc... tu rentres dans ce processus, et... comme je te le disais, à moins d'avoir du temps pour faire un break... et si tu peux pas, t'en as pour jusqu'aux prochaines vacances. [...] Tu sais... l'intérêt de l'héroïne en fait c'est de... contrairement à la cocaïne qu'on appelle du rapide, l'héroïne, c'est ce qu'on appelle du lent...

– C'est-à-dire ?

40. Définitions données par le Petit Robert.

– Ça veut dire que c'est une drogue qui tient au corps... C'est-à-dire que si tu te fais une belle ligne d'héro... sans aller jusqu'à te mettre dans l'état de piquer du nez, de tomber, l'héroïne ça te dure plusieurs heures, si tu le gères bien... Tu te lèves à 16 heures, tu relances la machine, à 22, 23 heures t'es toujours sous les effets. Sinon, pratiquement, c'est pas quelque chose de compliqué à gérer au boulot... je veux dire qu'aller pisser, tout le monde peut y aller. Enfin moi, j'ai jamais shooté, j'ai toujours sniffé. Donc en fait, ça demande pas une préparation... ça se fait très rapidement. [...]

– Quels effets ça te procurait ? En dehors de rendre « normal » ?

– C'est quelque chose de très dynamisant, c'est quelque chose qui efface énormément la fatigue... Qui te permet de te concentrer, par exemple quand je suis sur l'ordinateur, qu'y a un boulot à faire... tu te plonges dedans, et 4 heures après, tu te rends compte que tu viens d'y passer quatre heures. Tu es concentré, mais sans le speed de la cocaïne... qui fait que t'as toujours envie de passer à autre chose. Là, non. Tu te concentres, t'es bien dans ta peau, t'as pas de malaise... Donc tu vois, pour moi, c'est quelque chose de très dynamisant, un peu euphorisant, qui te permet de te concentrer... Et puis... je sais pas... également des effets que... que j'aime bien oui. Un état général que j'apprécie. Mais pour le boulot, c'est le côté dynamisant et euphorisant... Là, par exemple, j'étais sur un travail assez physique... c'est quelque chose [héroïne, ndr] qui me permettait d'oublier la fatigue. Comme tu peux prendre d'autres médocs pour oublier la fatigue. Là comme en plus de ça, je te disais, ça te tient bien au corps... et sur les journées de 14 ou 15 heures, ça te permet de pas voir les heures passer. T'as des problèmes de sommeil après... mais c'est autre chose. »

« Vivre doublement »

Consommer des psychotropes dans une société qui les interdit, c'est s'exposer à une sanction sociale, officielle ou diffuse⁴¹. Pour l'éviter, l'usager est pratiquement toujours contraint de tenir secrète sa pratique hors du cercle des intimes, de se droguer à l'abri des regards. Comme l'explique G. Simmel dans *Secret et sociétés secrètes*⁴², vivre avec un secret présente aussi des « avantages » :

« Comparé à l'état d'enfance, où toute représentation est aussitôt exprimée, où toute entreprise s'offre à tous les regards, le secret permet un extraordinaire élargissement de la vie, parce que la publicité totale empêche bien des contenus existentiels de se manifester.

41. « Ce type de sanction ne repose pas sur une codification explicite : elle se confond avec une réaction qui consiste, généralement, à signifier une désapprobation ou à stigmatiser les effets anticipés d'une inconduite. » A. Ogien, *Sociologie de la déviance*, éd. Armand Colin, collection U, 1995, p. 17.

42. G. Simmel, *Secret et sociétés secrètes*, éd. Circé, 1991.

Le secret offre en quelque sorte la possibilité d'un autre monde à côté du monde visible et celui-ci est très fortement influencé par celui-là. »

À la fonction symbolique et sociale du secret s'ajoute une dimension pragmatique, concrète, directement liée aux effets recherchés lors des prises de produits : les utiliser c'est être intégré à un réseau d'usagers qui offre non seulement la possibilité de se procurer les produits mais aussi celle, primordiale, de trouver un cadre pour les consommer et par là même de construire une existence sociale en dehors du cadre professionnel. Enfin et surtout, les produits interviennent à nouveau comme des *dopants*, qui permettent de disposer du « double d'énergie » sans laquelle il semble parfois impossible d'assumer les heures de travail, le temps de repos et le temps « pour soi ». Disposer ainsi d'un supplément d'énergie donne l'impression de disposer du « double de temps » ou tout au moins de vivre intensément. Il n'est pas non plus inutile de rappeler qu'avoir une vie extra-professionnelle épanouissante est souvent considéré par l'employeur comme un signe de « bonne santé sociale » et « d'équilibre personnel ».

Ken, 24 ans, commercial, entretien 8

« C'est lié, tes consommations et ton boulot ?

– C'est la pression ! (rires) Comment tu veux tenir, debout tous les matins à 9 heures et tous les week-ends, couché à 11 heures du mat. C'est un peu fatigant... tu peux en principe pas faire les deux... par exemple, quand je vois cet été, y'avait du monde chez moi, pendant 3 semaines... T'as pas le choix, si tu veux tenir en dehors du travail, et au travail, alors effectivement, faut prendre des produits... pas forcément trop fort, mais... histoire de sortir du coma le matin par exemple... Quand t'es fatigué, que t'as fait la chouille [la fête] pendant 3,4 jours, et que tu vas au boulot aussi... à moment donné, t'es obligé de te taper un trait de C pour tenir. Parce que sinon, tu batailles pour tenir au boulot. Mais je fais pas ça souvent... En ce moment, je suis plus zen. Je suis posé depuis 1, 2 mois. Ça m'arrive de temps en temps parce que je sors, surtout l'été... du vendredi soir au lundi matin, et le lundi matin ça repart ! Donc le mercredi... pas bien du tout ! (rires). Mais les produits sont pas forcément en liaison avec le travail.

– Comment ça se passe pour toi alors ?

– En gros, c'est vivre la nuit le week-end, et vivre le jour la semaine... parce que y'a la contrainte du boulot la semaine. Et puis tu décroches le week-end. Ça fait quelques mois que je me suis calmé, mais à une époque, je sortais du jeudi soir au lundi matin... De juillet à octobre, plutôt... beaucoup et à bloc (rires). Et un peu moins maintenant. L'été c'était sortie tous les jours, ou quasiment... Sauf le lundi soir et mardi parce que pas possible... et puis... tu rentres le lundi matin à 6, 7 h, tu prends une douche, café... et tu vas au boulot. Mais je consomme pas au travail. Si ce n'est de l'alcool à l'apéro

le midi, notamment avec certains clients avec qui je déjeune le midi. Ça fait implicitement partie de mon boulot. Sinon, pour les produits psychotropes [ndr : drogues illicites] c'est plutôt pour la fin de semaine.

– C'est très banal comme quotidien !

– De toute façon, tous ceux qui travaillent, en CDD ou CDI, ou une activité régulière, ils ont forcément les contraintes temporelles du travail à gérer dans la semaine... Ta vie est vachement conditionnée par cet emploi du temps. Quelle que soit la profession... [...] Mais tu vois, par rapport à cette étude sur les usages de drogues et les milieux professionnels, moi mon usage il est pas DIRECTEMENT lié à mon travail... Je préfère prendre des trucs pour tenir, sortir et faire la fête, que être obligé de prendre des trucs pour le rendement de mon activité pro... Alors bien sûr, c'est l'activité professionnelle de la semaine qui fait que j'ai besoin de quelque chose pour sortir le soir... si tu veux avoir une vie après le boulot bien sûr... »

LE TRAVAIL SOUS INFLUENCE

Parmi les 41 personnes rencontrées, nous avons différencié trois principaux groupes d'usagers en fonction de leurs habitudes de consommation sur leur lieu de travail. Encore une fois, il ne s'agit pas de catégories hermétiques et les usagers peuvent au cours de leur vie adopter tel ou tel de ces comportements, en fonction de leur état d'esprit du moment et des contextes qu'ils traversent.

1. La consommation peut être exclusivement réservée au cadre privé et n'intervient jamais sur le lieu de travail, (12 personnes).

2. La consommation a lieu occasionnellement sur le lieu de travail, (12 personnes). Deux cas de figure peuvent être distingués :

- Ces épisodes se déroulent dans des circonstances exceptionnelles. Ils peuvent être récurrents dans la trajectoire professionnelle de l'utilisateur qui, s'il ne cherche pas à les provoquer, n'hésite pas non plus à « saisir l'occasion » (4 personnes),
- Ces épisodes pourraient avoir lieu plus régulièrement parce que le contexte le permet mais les usagers concernés cherchent à les éviter et n'apprécient pas cette pratique (8 personnes).

3. La consommation est ou a été régulière tant dans la vie privée qu'au travail, sur des périodes d'un an et plus, (16 personnes).

- Certains se trouvent actuellement dans cette situation, (7 personnes).
- D'autres ont consommé des produits quotidiennement, y compris sur leur lieu de travail, pendant un an et plus (jusqu'à une quinzaine d'années pour Eddy), mais ont arrêté de le faire, (9 personnes).

Enfin, nous verrons quelles implications peut avoir l'usage de drogues dans le cadre de la relation professionnelle, la nécessité pour l'utilisateur de conserver une certaine confidentialité quel que soit le degré de tolérance à l'égard de ces pratiques dans son environnement professionnel.

Répartition des statuts/types de contrat et rythmes de travail selon les fréquences de consommation au moment de l'entretien

Fréquence de consommation	Type de contrat, statut	Rythme de travail
Modérée (12 personnes)	CDI 6	Irrégulier 5
	Intermittent 4	Régulier 4
	Indépendant 1	Soutenu 3
	CES 1	
Mensuelle et mensuelle-hebdomadaire (10)	CDI 1	Irrégulier 6
	Intermittent 7	Régulier 1
	Indépendant 2	Soutenu 3
Hebdomadaire « stricte » et hebdomadaire-mensuelle (9)	CDI ⁴³ 6	Irrégulier 5
	Intermittent 1	Régulier 3
	Indépendant 2	Soutenu 1
Hebdomadaire-quotidienne (7)	CDI ⁴⁴ 2	Irrégulier 3
	CDD ⁴⁵ 2	Soutenu 4
	Indépendant 3	
Dépendance à l'héroïne (3)	CDI 1	Irrégulier 1
	Indépendant 1	Régulier 2
	Intérimaire 1	

43. Dont 1 fonctionnaire.

44. Dont 1 touche un fixe et un pourcentage sur les ventes.

45. Dont 1 touche un fixe et un pourcentage sur les ventes.

LA CONSOMMATION A LIEU EXCLUSIVEMENT DANS UN CADRE PRIVÉ

Le premier groupe est celui des usagers qui utilisent les produits exclusivement dans un cadre privé, et dont la consommation s'inscrit dans un contexte festif, collectif et/ou solitaire. Même si pratiquement tous au cours de leur carrière ont connu un ou plusieurs épisodes de consommation au travail, ces expériences restent de l'ordre de l'exceptionnel, de l'anecdotique et aucun d'eux ne tient à les réitérer. Ce groupe concerne 12 personnes soit 7 hommes sur 34 et 5 femmes sur 7. Même si les femmes sont sous-représentées dans notre échantillon, il est intéressant de noter que 5 d'entre elles (dont Romane, engagée dans une consommation quasi quotidienne d'héroïne) ne consomment jamais sur leur lieu de travail et qu'enfin Martine et Elsa se l'autorisent très rarement, et cherchent en tout cas à éviter cette situation le plus possible.

Sarah, 32 ans, est comédienne et utilise à une fréquence située entre annuelle et mensuelle le cannabis, l'ecstasy et le Lexomil[®]. S'il lui arrive de temps à autre de fumer du cannabis pendant les répétitions dans son théâtre, elle ne s'autorise pas à le faire la veille d'une représentation. Elle explique entre autres choses que le travail d'acteur ne lui semble pas compatible avec l'usage de psychotropes.

Gaby est comptable, elle a 24 ans et fréquente les *free-party* le week-end. Comme Sarah, mais pour d'autres raisons qui touchent cette fois à la rigueur nécessaire à son travail, elle ne s'autorise aucun écart et affirme une position très stricte sur sa consommation de produits, circonscrite exclusivement au contexte festif. De plus, elle a choisi d'aménager son temps de travail de façon à ne pas être confrontée aux effets résiduels des produits qu'elle prend le week-end. En ne travaillant pas le lundi, elle s'assure une efficacité maximale au travail.

Alice, 33 ans, est danseuse. Sa fréquence de consommation se situe entre mensuelle et annuelle⁴⁶ pour l'ecstasy, la cocaïne et l'héroïne et n'intervient jamais pendant son travail, qui lui procure par ailleurs beaucoup de plaisir.

Claire est danseuse également. Elle consomme à une fréquence irrégulière mais globalement mensuelle de l'héroïne et de la cocaïne, exclusivement dans un cadre privé.

46. Excepté pour le cannabis qu'elle consomme de manière hebdomadaire.

Gaby, 24 ans, comptable, entretien 12

« Est-ce que t'as une gestion particulière des produits par rapport au boulot ?

– Oui, je fume pas la journée, pas de shit. Je bois pas d'alcool non plus, ou alors un verre de vin le midi si je suis invitée au restau, si y'a un pichet de vin je prendrais un verre de vin mais pas plus et puis... j'ai choisi de pas travailler le lundi, pour pouvoir aller en teuf et avoir le temps de redescendre si je prends des produits.

– Ah d'accord t'as aménagé ton temps de travail par rapport...

– Par rapport au fait que je peux aller en teuf le week-end et prendre des produits, même si j'en prends rarement ça peut m'arriver d'en prendre et je veux avoir le temps de bien redescendre et je veux être fraîche le mardi quand j'arrive au boulot.

– Parce que tu consommes dans un contexte uniquement...

– Festif. Maintenant ouais c'est que festif, je consomme jamais en dehors.

– Qu'est-ce que t'appelle une fête ?

– Ça peut être une free-party, ça peut être une soirée dans un bar, une soirée chez des amis... mais ça sera plus de l'alcool, les produits c'est plus en free-party, en teuf, les produits autres que l'alcool et le cannabis c'est plus en teuf. C'est rare que je prenne des produits dans une soirée entre amis. La dernière fois c'était à ma crémaillère mais c'est parce que c'est arrivé comme ça, on m'a proposé j'ai pris un trait mais sinon... »

Alice, 33 ans, danseuse, entretien 17

Est-ce que t'as déjà consommé quand tu bossais ?

– Eh bien non en fait. La seule substance que j'ai consommée en bossant c'était en orchestre, c'était très dur parce que c'était 4 heures d'affilée minimum d'orchestre de bal, donc il fallait se changer à toute allure entre deux morceaux dans des conditions assez difficiles, dans un camion avec les musicos, si tu voulais cacher tes fesses fallait être très fort... manger : très mal mangé, bon des conditions vraiment horribles, où là je me faisais souvent en fait des cocktails à base de guarana que je buvais pendant tout le temps du spectacle et en fait ça fait transpirer le guarana, j'étais en sueur (rires). Mais c'est le seul... j'te dis sauf quand j'étais arrivé et que j'étais sous l'effet du Subutex® là où j'étais malade mais c'était plutôt exceptionnel. Mais j'ai pas besoin de substances, je suis tellement bien quand je danse, c'est vraiment le moment où je me régale et j'me dis là vraiment que j'ai pas besoin de substance. C'est vrai.

– Et pour les répétitions ?

– Non c'est pareil.

– Tu dissocies vraiment ?

– Ouais [...]. Mais franchement j'ai très peu vu de personnes, dans mes fréquentations de travail, dans le milieu de la danse en fait, qui consomment. Ou alors c'est vraiment

sous la table. Mais j pense que l'art en général c'est une manière de s'extérioriser et de se mettre dans un état second, donc j pense que contrairement aux idées préconçues y'a moins de consommateurs chez les artistes que chez le commun des mortels, où il y a plus ce besoin exutoire de consommer le week-end pour palier à une semaine chiante. Maintenant je dis pas que les artistes ne consomment pas, au contraire c'est des gens qui sont ouverts à consommer mais qui ont à mon avis moins besoin. Moi la danse c'est une façon de m'enflammer et de m'extasier, de créer une extase, même si juste avant d'entrer sur scène j'étais malade comme un chien, je sens plus rien, c'est magique. [...]

– Tu exclus totalement de prendre des produits pour danser ?

– Je constate simplement que j'ai jamais fait la démarche de prendre des produits pour danser. Et pourtant j'ai fait la démarche de prendre des produits pour faire la fête. Mais c'est pas pareil, c'est beaucoup moins grisant pour moi de danser sur un dancefloor avec tout le monde que de me retrouver sur scène, sur scène c'est beaucoup plus dopant, même juste de savoir que je vais monter sur scène je suis dopée. »

Quant à Romane, 27 ans, approvisionneuse en prêt-à-porter engagée dans une consommation d'héroïne quasi quotidienne, elle tient à dissocier nettement ces deux aspects de sa vie, garde secrète sa pratique illégale et ne s'autorise pas à prendre des substances sur son lieu de travail (35 heures par semaine relativement aménageables), excepté parfois des produits de substitution.

Gilles abandonne une formation de cuisinier, au grand désespoir de ses parents, avant de fonder avec d'autres une compagnie de cirque dans laquelle il est aujourd'hui très investi. Il pratique une activité centrée sur l'expression corporelle qui lui procure beaucoup de plaisir et sera bientôt père de famille.

Gilles, 33 ans, artiste de cirque, entretien 27

« J'avais pas envie de me retrouver à 60 balais et dire : "ah ! J'aurais aimé être..." On rencontre plein de gens comme ça qui vivent avec des regrets. Et actuellement j'en ai pas ! Si, bon y a des trucs que t'as loupé, des trucs humains, des trucs comme ça. Mais au niveau de ma vie professionnelle, au niveau de tout ça, j'suis très content. J'suis complètement comblé ! J'prends mon pied, j'ai peur, j'ai tous les sentiments ! La joie. J'ai tout, tout ! J'm'engueule ! C'est super complet ! Et je continue à faire de la cuisine ! Parce qu'ici on est une vingtaine et donc des fois j'me mets aux fourneaux et puis j'fais une bonne bouffe ! Et c'est parfait... [...] Quand y en a [de la cocaïne], j'en prends. Quand y en a dans un truc festif. Jamais j'irais prendre un sniff de coke avant d'jouer un spectacle. Ça m'paraît complètement ! Je comprends pas les gens qui le font ! Du moins je comprends pas. Si ! J'peux le comprendre mais j'trouve que c'est fausser. Tu fausses tout en faisant ça... [...] Comme y a une montée d'adrénaline comme ça, qu'est tellement FORTE, je sors du spectacle, j'suis électrique ! Mais c'est de la drogue ça !

- Ouais, c'est c'que j'allais dire...
- Mais c'est super bon ! C'est une drogue géniale ! Mais c'est la meilleure, une des meilleures que j'connaisse ! Le trac. Le trac (je le coupe)...
- T'as le trac souvent, toujours...
- Tout l'temps, tout l'temps. Le jour où j'l'aurais plus... ça m'est déjà arrivé d'pas l'avoir et c'est horrible ! Horrible ! Des fois, il arrive vraiment hyper tardivement, juste au moment d' rentrer sur scène. Hop ! Ça y est ! Et hop... C'est après, une fois qu'c'est fini. On a la chance d'avoir monté un spectacle qui plaît bien, tu vois. Il est vraiment bien accueilli auprès du public. On s'amuse avec, les gens se marrent. Y'a vraiment un truc très FORT avec les gens. Et quand on ouvre le bar, c'est vraiment sympa, les gens restent, ils sont vachement contents de rencontrer les artistes. Nous, on est vachement content. Parc'que souvent, quand tu vas voir des spectacles, c'est très rare que tu puisses rencontrer les artistes, dans un théâtre, tu vois. [...]
- Et, je reviens un peu sur ton travail, ton emploi du temps. Tu dis que tu passes à peu près 6 heures par jour ici. T'as des horaires à respecter ou c'est toi qui décides ?
- Ouais ça dépend. Ça dépend. Y a une partie où c'est moi qui décide. Une autre partie où on est astreint à des horaires hein. Ou quand tu dis : on répète. On répète de 10 heures à 1 heure du matin. À 1 heure de l'après-midi et que tu reprends à 2 heures et demie pour finir à 6 heures et demie l'soir, 7 heures... T'es obligé d'être là. Et... Non, non c'est justement. Quand tu commences y a pas ça. Tu t'files des rencarts, t'arrives une demi-heure, 3 quarts d'heure en retard. Pas très grave ! Tu répètes un p'tit spectacle que t'as monté en 2 heures et demie. Mais il arrive un moment où t'as des HORAIRES mais vraiment. Et c'est assez dur parce que c'est une vie qu'est quand même marginale et une vie qu'est, qui te donne vachement d'liberté. Mais t'as quand même ce truc ou tu dois respecter ENORMÉMENT les gens. D'arriver en r'tard c'est, c'est... T'arrives en r'tard à une répétition, tu fais attendre DIX personnes. Ils vont pas te tuer ni t'virer ! Tu vois. Si t'arrives en r'tard. C'est du respect tout simplement... T'es comme quand t'es 20 à bouffer et qu'y a une grosse gamelle. Si la personne qu'a fait à manger en a pas fait ASSEZ et tu vas partager avec tout l'monde. Et ça t'apprend la-la. Tu vois, c'est des valeurs qui sont essentielles dans la vie. Le partage. Faire gaffe à l'autre.
- Vous pouvez bosser le week-end ?
- Ça arrive. Mais nous on essaye de faire gaffe. On essaye de se prendre le week-end. Mais à chaque fois qu'on joue, on joue le week-end, pratiquement tout l'temps, tu vois. Quand t'es en tournée tu travailles plus ou moins tout l'temps mais t'as vachement de temps libre. Mais t'es tellement dedans ! Moi, quand j'ai à jouer l'soir ma journée elle est complét'ment RÉGLÉE sur le moment où j'vais mettre le premier pas sur scène. »

Pour Lionel, 26 ans, devenu enseignant après un parcours universitaire sans détours, travailler signifie « accepter les règles » fixées par l'employeur, qui se

trouve être en l'occurrence l'État, quelles que soient son opinion et ses pratiques personnelles. Parallèlement impliqué dans le milieu des *free-party*, Lionel circonscriit (comme Gaby) sa consommation à ces contextes festifs⁴⁷, et va même jusqu'à refuser un élève dans son cours s'il est notoire qu'il vient de fumer un joint.

Lionel, 26 ans, enseignant, entretien 40

« Mais... apparemment donc t'as jamais perdu de vue le côté travail, intégration sociale, comment tu perçois tout ça... qu'est-ce que ça représente pour toi ?

– Je sais pas j'pense que c'est important j'pense pas que je me contraigne, j'pense que c'est la seule... moi je cherche des solutions concrètes pour me trouver un cadre de vie qui me convienne et le cadre de vie qui me convient c'est éviter... enfin... c'est pas... de rejeter ce monde de merde qu'est-ce qu'ils en ont fait tout ça, ça je comprend pas parce que soit j'ai fait quelque chose et je m'arrange pour qu'il soit autrement soit j'influe là où il me semble que... après tout le monde s'entend pas sur l'endroit où on peut influencer, ce qui crée des schémas utopiques ou blasés ou... mais disons que c'est assez compliqué, j'pense qu'on a besoin de structure... qu'on sent qu'on a besoin de structure ou alors on le sent pas mais on se raccroche à des structures et je pense qu'il vaut mieux anticiper sur le cadre structurel dans lequel on évolue plutôt que de le subir, moi je fais un choix d'anticipation dans beaucoup de choses... ça réussi ou pas hein mais... [...]

– Est-ce que y'a un côté un peu double-vie entre ton entourage professionnel et ta vie privée ou comment ça s'agence quoi ?

– Ça dépend, c'est vrai que par exemple avec les jeunes collègues... on peut par exemple quand y'en a qui viennent des fois je peux fumer, taper un trait ou des trucs comme ça... a priori je serais pas porté à le faire mais ça arrive... mais c'est vrai qu'avec les autres... du type je sais pas un collègue qu'a 55 ans, 4 enfants et tout... je crois que ça sert à rien de... c'est pas la peine de présenter les choses sous un jour qui peut pas être compris, surtout si c'est pas le sujet de discussion.

– Ouais vous êtes pas là pour ça.

– Ouais on n'est pas là pour ça mais ceci dit c'est pas... c'est pas honteux et c'est pas du tout revendicatif j'ai absolument aucune revendication par rapport à la drogue, je peux pas répondre à la question par exemple de savoir si c'est bien ou pas de libéraliser le commerce de la drogue ou pas.

– Donc tu mets pas ta consommation en avant mais tu la caches pas non plus ?

– Non... si par exemple vis-à-vis des étudiants et dans le cadre de travail qui est un cadre de travail que j'ai accepté, et même j'ai pas seulement accepté j'ai passé des concours pour travailler là-dedans donc j'ai pas accepté, j'ai... donc le cadre de tra-

47. Les week-end et les deux mois de vacances scolaires en été.

vail existant, j'en accepte aussi les règles, ça me paraît être la moindre des choses et les règles sont que... ce qu'on recommande aux étudiants parce qu'on est moraliste même si on n'est pas censé l'être, on nous demande d'être éducateurs même si on est prof et dans la part d'éducation qui ressorti à mon travail quand ils me disent "ah c'est la pause on va fumer un spliff", j'approuve pas... et c'est vrai que si y'en a un qui s'amène défoncé à mon cours il sort de mon cours et puis c'est tout, il prend 3 heures en plus j'm'en fous, il prend 3 heures il va se reposer un peu et puis il recommencera pas...

– Et toi ils savent pas que tu fumes ou que tu consommes ?

– Non, ils peuvent s'en douter, je leur dis pas que je fume ou que je fume pas, j leur dis que dans le cadre du travail ça se fait pas et que d'autre part c'est mauvais pour leur santé parce que c'est effectivement mauvais pour la santé... comme le fait de fumer des clopes c'est mauvais pour la santé, de boire trop c'est mauvais pour la santé et tout ça on leur dit, tous les profs leur disent j'pense... y'a pas un prof enfin... y'a pas un prof assez démagogique pour leur dire moi aussi j'fume des joints. »

Jean-Patrick, 43 ans, est cadre infirmier dans un hôpital psychiatrique dans lequel il travaille trois nuits par semaine. Ce rythme « décalé » par rapport à la norme lui permet en fait de rester en phase avec les personnes qu'il fréquente lorsqu'il sort et qu'il consomme.

Stéphane travaille également de nuit mais n'apprécie pas particulièrement ce décalage avec la norme des personnes qui travaillent de jour la semaine. Il évoque aussi « l'ambiance » particulière du travail de nuit qu'il décrit comme relativement « troublante » et qui lui paraît incompatible avec une prise de produit.

Stéphane, 35 ans, agent de maîtrise, entretien 4

« Tu n'fumes pas la journée quand tu vas travailler ?

– Non parce que... ça m'est arrivé une fois au tout début quand j'bossais comme opérateur. J'avais fumé l'après-midi et j'sais pas parce que, parce que j'avais envie d'fumer un p'tit pet. J'me suis retrouvé complètement déconcentré en arrivant au boulot. Enfin, pas du tout dans le cadre. Et puis super fatigué à la descente du pet. Tu vois bon, un moment après l'pet t'as une petite fatigue et en fait j'me suis dit : c'est pas compatible avec le boulot. Dès l'départ, j'ai dit niet, j'prends rien. Je picole pas parce que ça fatigue. La fumette c'est pareil. Tu peux pas être naze dans la nuit en travaillant.

– Et le travail de nuit justement, comment tu gères ça ?

– Pfff (il souffle) c'est pareil, faut être assez rigoureux quand même. Parce que y a les histoires de nuit/jour donc t'as... En fait, j'ai deux cycles dans la semaine. Le cycle normal et le cycle nocturne. Nocturne et diurne. Donc c'est juste le basculement à ce cycle-là qu'il faut bien gérer parce qu'autrement, c'est facile de rester... Si tu t'mets pas le réveil quand t'es en week-end, pendant les jours de week-end, tu vas vite t'éveiller tard

donc tu vas pas avoir sommeil la première nuit de ton week-end. Tu peux très bien rester une semaine de nuit. Très facilement. Socialement c'est un peu embêtant. La vie c'est aussi le jour, c'est pas que la nuit... mais, ouais-ouais, c'est une question de rythme de sommeil. Faut faire attention parce que t'es vite fatigué si tu joues au con, mais non ça va... Faut connaître ses heures et tu dors ça minimum parce qu'autrement tu sais qu't'es pas bon. Donc tu vas l'faire une fois dans des cas d'urgence. Mais si tu joues trop avec le sommeil, tu l'paies un jour. C'est-à-dire que, moi j'ai déjà fait, sur dix ans ça m'est arrivé de rogner, de pas dormir le compte et la semaine d'après, t'es bon à rien. Tu mets une semaine à t'en remettre et puis là tu peux repartir. Donc moi j'aime pas trop faire des pics comme ça... »

Éric a 35 ans, il est scénariste et indépendant et représente un autre cas de figure parmi les personnes qui ne consomment pas en travaillant. Cofondateur de la structure dans laquelle il travaille le plus souvent, il organise lui-même son temps de travail, qui se trouve « réduit à une peau de chagrin » lorsqu'il entre dans un cycle de consommation intensive de cocaïne, d'alcool et de nourriture. Autrement dit, si Éric ne consomme pas dans le cadre de son travail c'est avant tout parce qu'il peut se permettre de cesser de travailler pendant les périodes où il consomme. Ses cycles de consommation correspondent selon lui à des périodes de déprime, affective la plupart du temps et aussi liée à la nature particulière du métier d'acteur qu'il exerce parallèlement. Il insiste aussi sur le fait que son ami et collègue qui ne consomme pas lui sert de « référence », de « repère ».

Éric, 35 ans, scénariste, entretien 36

« Et de quelle manière ça s'organise en fait quand t'es dans une période comme ça de coke, par rapport à ton travail ?

– J'travaille pas beaucoup... là tu vois, en un an et demi avant j'ai écrit 5 scénarios c'qui est beaucoup en peu de temps et puis en plus y'a un panneau dans lequel j'suis tombé et que je ne connaissais pas et c'est marrant parce que j'y avais pas pensé avant à le dire c'est que... j'ai écrit ces 5 scénarios en un an et demi, deux ans et j'ai gagné beaucoup d'argent... et j'ai tout dépensé en fait.

– En produits ou...

– En tout... c'est-à-dire ça fait un an là que j'voyage en taxi tout le temps, que j'me tape des restacs entre une et trois étoiles.

– T'as une vie de luxe quoi.

– Ouais et j'fais n'importe quoi et j'vis sur un canapé... et... beaucoup de cocaïne et puis dans ces cas-là aussi tendance à inviter tout le monde... tu vois je descend en week-end avec 5 g dans ma poche et puis au bout de même pas 48 heures j'ai plus rien.

- T’as une idée à peu près du budget que ça représente ?
- Écoute, comme j’suis profession libérale c’est ma comptable qui fait mes dépenses chaque année de ce que... mes sorties représentent et ça elle me l’a dit parce que j’ai déposé au mois de mai dernier... pour l’année 2000 mes sorties représentent 80 % de mon budget.
- Ah ouais c’est énorme. Tout compris ?
- Ouais... donc t’imagine bien que j’déclare pas ma coke aux impôts mais... [...] Je n’ai jamais consommé sur mon lieu de travail... c’est toujours en dehors du travail, le seul problème c’est que... si tu veux plus ça va plus l’espace de consommation devient réduit entre chaque consommation et plus ça va et plus l’espace de travail devient réduit et puis vient le moment où je ne fais plus que ça, c’est-à-dire que y’a ça et puis dormir, errer, l’inertie puis recommencer, etc., là par exemple depuis le mois de juin l’espace de travail ressemble à une peau de chagrin.
- Tu travailles de moins en moins en fait ?
- Ouais et c’était même tu vois ce truc-là ça a commencé y’a un an et demi avec la séparation d’une femme qui m’était très chère et puis... jusqu’au moment où en octobre dernier, pas celui-ci mais celui de l’année dernière pareil je jouais dans un film, même...
- Même schéma ?
- Même schéma et après le film j’suis pas allé bien et en plus y’a eu cette séparation qu’était très très lourde six mois avant et après j’mes suis vautré dans la cocaïne pendant six mois... le problème c’est qu’avec l’âge tu forces les doses de manière terrible. [...]
- Mais la chance, et c’est là le nom... c’est que je partage mon bureau avec quelqu’un qui n’a jamais consommé aucun produit, donc y’a une... y’a une référence... y’a un repère et donc je sais quand... et puis son regard ne trompe pas, le regard qu’il porte sur moi en ce moment est... tu sens qu’il porte un peu trop d’attention à moi (rires) tu vois il dit est-ce que t’es sûr que tu vas bien et ça c’est vraiment... c’est extrêmement attentif de sa part d’ailleurs hein c’est un bon ami, très très bon ami, mais en même temps, c’est un repère tout simplement et donc si lui il... lui c’est ma mère (rires)... bien qu’il est très discret et qu’il pose pas de questions si tu veux mais bon... »

Sur ces 12 personnes qui ne consomment pas sur leur lieu de travail, seuls Tom, 28 ans, assistant réalisateur et Gilles, 33 ans, artiste de cirque, ont un rythme de travail à la fois irrégulier (comprenant des périodes d’inactivité) et plus fréquemment soutenu (demandant un investissement personnel important). Stéphane et Jean-Patrick travaillent trois nuits par semaine, les autres ont un emploi du temps régulier (à heures et lieux fixes, type 35 heures).

LA CONSOMMATION A LIEU OCCASIONNELLEMENT SUR LE LIEU DE TRAVAIL

La consommation peut se dérouler sur le lieu de travail mais est évitée

8 personnes (dont 2 femmes) s’autorisent de temps à autre à consommer sur leur lieu de travail. Elles cherchent cependant toutes à éviter cette situation. Ces épisodes ponctuels sont le plus souvent « contrôlés », les quantités absorbées réduites et les temps de prise choisis de façon à ce que la modification de la conscience ait le moins de conséquences possibles sur le travail. L’usage de psychotropes a lieu « tout de même » souvent lorsque le moment le permet (fin de semaine, période de calme dans l’activité), mais aussi pour Alceste « quand il en reste » après un week-end.

Martine, pour tenir éveillée au bureau suite à ses activités nocturnes (fêtes entre amis accompagnées d’alcool, d’ecstasy et de cocaïne), utilise la cocaïne comme un « cleaner⁴⁸ », à des doses réduites et en cachette lorsqu’elle est trop fatiguée pour assurer son travail. Elle a un emploi du temps à la fois régulier et souple, 35 heures par semaine relativement aménageables.

Martine, 25 ans, chargée de produit, entretien 35

« Et la coke, est-ce que tu peux me raconter ton parcours avec ce produit ?

– ... La coke... la coke ça... comment dire... c’est heureusement cher, j’crois que c’est une bonne chose, parce que c’est vraiment quelque chose d’excellent, c’est quelque chose d’excellent et qui c’est vrai tu vois quand j’té disais que j’fume pas au bureau j’irais jamais sous taz au bureau, j’ai un minimum de conscience professionnelle, par contre tu prends de la C au taf parce que t’as pas dormi de la nuit et tout ça passe relativement bien, les gens pensent que t’es peut-être un peu nerveux, un peu fatigué de ta soirée mais on m’a jamais dit “t’as l’air d’être raide” alors que y’a des fois j’mes fume 2 lattes d’un joint parce que j’ai croisé quelqu’un à midi, j’reviens au bureau tout le monde me grille (rires) c’est atroce j’mes sens encore plus mal parce que tout le monde m’a grillé et me le fait remarquer là... c’est ça qu’est dingue c’est que j’fume vraiment 2 lattes et c’est écrit sur mon visage voilà et j’mes suis pris 3 traits dans la matinée pour tenir et avoir la pêche et personne me dit rien et genre “ah tu vas bien aujourd’hui” donc c’est ça avec ce produit qu’est génial c’est que... tu fais la fête avec, le lendemain tu ren-

48. Cf. chapitre « Regard sur quelques substances : cannabis, cocaïne et produits licites, les produits de l’intégration » page 137.

quilles au bureau et à la limite c'est ça qui te permet de tenir toute la journée et d'être bien, speed mais bien, parce que là aussi j'y vais pas comme une acharnée donc ça reste euh [...].

- *La coke c'est le seul produit que tu consommes sur ton lieu de travail en fait ?*
- *Ouais, ouais.*
- *Exclusif ?*
- *Ouais. »*

Salomon a un emploi du temps régulier mais est actuellement investi dans la création d'une SARL parallèlement à ses 37 heures hebdomadaires. Il consomme quotidiennement du cannabis sur son lieu de travail et n'a expérimenté qu'une fois de la cocaïne et une fois une fraction d'ecstasy dans ce contexte.

Elsa, une journaliste de 33 ans pour qui son passage dans le milieu festif⁴⁹ et la conjonction de plusieurs facteurs débouchent indirectement sur une inscription dans la vie professionnelle, illustre un autre cas de figure. Pour elle « se socialiser dans le groupe travail » et « se socialiser dans le groupe produits » relève d'une maîtrise difficile, acquise avec le temps et d'autant moins évidente *a priori* lorsque ces deux sphères coïncident. Son emploi du temps est souple, et bien qu'elle travaille dans une structure⁵⁰ où l'usage de psychotropes illicites est tout à fait courant et admis dans certaines limites, elle ne participe pas à la consommation de groupe et limite le plus souvent ses prises de produits à des contextes festifs.

Elsa, 33 ans, journaliste web, entretien 24

« Est-ce que y'a des gens qui sont pas usagers par exemple ?

- *Oui.*
- *Et même par rapport à eux ?*
- *Non y'a pas de problème... ceux qui sont pas usagers sont morts de rire, ils se disent pfff voilà ils sont à fond, c'est n'importe quoi... certains ont un regard voire un peu méprisant pour certains... je sais que bon ça les fait rigoler ils se disent bon ils en sont là les pauvres, s'ils ont pas leur petite C ils peuvent pas s'amuser ce soir à la teuf mais c'est toléré c'est admis c'est quelque chose qu'est complètement... enfin j'imagine que dans les boîtes de production événementielle surtout de soirées, j'en connais pas mal d'autres, c'est un truc qu'est vraiment tout à fait courant... faire un petit trait avant de bouger c'est comme allumer une clope tu vois, dans le fond voilà [...].*

– Et est-ce qu'il y a des gens de l'extérieur qui viennent ici ?

– Alors y'a jamais de consommation quand y'a des gens de l'extérieur qui viennent dans le bureau, y'a un mur qui est vraiment simple, c'est-à-dire que c'est consommation admise au sein de la boîte mais privée, strictement privée et liée aux gens qui travaillent ici mais qui veulent pas du tout du tout que ça se sache par rapport à la clientèle parce que là, là, c'est quand même grave, on n'a pas non plus envie que l'image soit ternie par ça, même si on l'accepte de la part des clients et qu'on le sait parfaitement que y'en a sur les soirées mais attends après y'a le problème que t'as monté une boîte, que c'est pas légal, que t'es obligé d'être clean avec les autorités, que si tu veux faire tes soirées et qu'on arrête pas tes teufs au bout de 15 jours faut que tu règles ton affaire, c'est à toi de gérer... faut être responsable par rapport à ta conso et même par rapport à la conso des gens avec qui tu fais des soirées.

- *Donc ça peut arriver ?*
- *Parce que c'est des soirées publiques, on n'est pas dans un appart', y'a des tickets qui sont vendus à l'entrée, y'a...*
- *Un business...*
- *Un business quoi donc voilà.*
- *Et ça arrive par exemple qu'un client consomme sur place ?*
- *Jamais. Même s'il allume un oinj on lui dit tu l'éteins. Oui parce qu'on considère que pratiques publiques et pratiques privées c'est deux choses différentes et que même dans les soirées y'a une sécurité et quand on risque de fermer le truc à cause d'un mec qui fume on est obligé d'être réglo, donc ça veut dire que s'il fume au bureau il peut fumer dans la soirée donc non il a pas à fumer, c'est normal... ça serait illogique sinon tu vois comme comportement [...].*
- *Et à cette période-là t'as commencé à avoir une activité professionnelle aussi plus régulière ?*

– Plus régulière... j'ai espacé les prises parce que je me suis rendu compte que même les petits trucs que j'avais à assurer... entre 2 descentes c'était pas terrible d'assurer comme ça... et puis c'est surtout suite à l'époque de déprime assez intense que j'avais eu pendant l'hiver où je m'étais rendu compte que j'avais du mal à me lever, mais bon c'était lié à un état général [...]. Moi j'ai jamais été très groupe, curieusement c'est un peu la techno qui m'a mis plus dans des réseaux, j'dirais plus réseaux que groupe, j'suis assez individualiste donc j'aime pas les groupes... donc après ça m'a mis dans des réseaux, donc j'allais voir des gens, ça m'a permis de me re-socialiser aussi, c'est assez important...

– Le travail ou la techno ?

– Les deux, les deux en même temps... après tu décroches de la socialisation du groupe produits, pour te socialiser dans le groupe travail... quoique le groupe travail te mène aussi parfois puisqu'on en vient là, j'crois que c'est un peu le but de ton enquête... t'as

49. Elle expérimente les produits dans ce cadre.

50. Elsa travaille dans la même structure que Caïn, ils se connaissent mais ne travaillent pas directement ensemble.

des groupes travail pas égal aux groupes produits mais associés à des groupes où tu peux prendre des trucs.

– Des croisements ?

– Des croisements et ça c'est arrivé dans un troisième temps et d'ailleurs j'suis très contente que ça soit arrivé là, c'est-à-dire au stade où j'arrive à gérer les deux, c'est vraiment c'que j'voulais, j'me suis jamais dit j'vais complètement arrêter... c'est peut-être con à dire mais j'aime bien, j'aime bien les produits, je l'assume, j'trouve l'attitude générale de la société... le contraire de permissive, coercitive et assez répressive donc elle me déprime un peu parce que je pense que bien gérer et bien informer surtout, les gens manquent cruellement d'informations. »

Alceste, 38 ans, est programmeur-développeur en informatique. Il travaille essentiellement à domicile, ce qui lui permet de fumer du cannabis en journée. Son activité comprend aussi des contacts avec la clientèle, ce qu'il considère incompatible avec les effets du cannabis. Par ailleurs, il se montre particulièrement discret et tient à garder secrète sa pratique par rapport à son entourage professionnel.

Goupil est enseignant à l'étranger, il a un emploi du temps régulier et consomme des produits le week-end⁵¹. Il prend l'exemple du travail saisonnier ou de longue haleine qui correspondent pour lui aux conditions exceptionnelles dans lesquelles il aurait éventuellement recours aux psychostimulants.

Goupil, 30 ans, enseignant à l'étranger, entretien 14

« Tu me disais quand même les amphet', enfin ice et coke...

– Ça peut le faire dans le sens ou finalement chais pas moi par exemple c'est bien connu en fac de médecine les mecs juste avant les exams y se prennent plein d'amphet' pour pouvoir bosser nuit et jour et devenir tout blême et tout ça quand y vont passer l'exam, anorexique et compagnie. Bon ça te permet quand même de te concentrer, ça te donne une puissance de concentration, une puissance de concentration qui n'est pas mal et une certaine lucidité entre guillemets mais qui te permet de te focaliser tout le temps tout le temps et ça c'est pas mal. Mais pour bosser par exemple si t'as vraiment besoin de faire des trucs moi je sais que dans la restauration. Putain les saisonniers et tout ça c'est bon, y z'ont besoin – entre la caféine déjà, le café ou les Guronzan® ou tous les trucs qui sont autorisés que tu peux prendre –, tous les gens qui prennent ça déjà c'est affolant, plus tout le reste c'est clair, tu tiens pas debout sinon.

– Pourquoi tu tiens pas debout ?

– Parce que tu dois faire des heures... 15 heures par jours ou des trucs comme ça et t'as du monde, faut speeder. C'est speed le boulot, y faut être là, y faut être présent, y faut pas être fatigué physiquement et en plus mentalement parce qu'en plus c'est un boulot être serveur, y faut quand même... y faut être hyper public relation avec les gens et tout ça, super youhou youhou mais à coté de ça y faut courir, porter des plateaux, chais pas remplir des caves de vins des trucs comme ça, bon c'est quand même vachement physique, y a tout un côté physique. Quand t'es serveur tu finis à une heure du mat', tu peux pas aller te coucher à une heure tu vois, c'est pas possible, t'as trop de speed, t'as besoin de décontracter. Avant d'aller te coucher t'as besoin de je sais pas moi... normalement un mec normal y passe à table, y bouffe, y regarde la télé, bon tu vois il a deux ou trois heures ou quatre heures avant d'aller se coucher et il va se coucher. C'est pareil là tu vois tu reviens de ton boulot t'as pas envie d'aller te coucher, zéro envie. T'es tellement speed t'as envie de sortir, d'aller boire un coup de... donc obligatoirement ça se termine tard et le lendemain matin y faut se lever tôt et c'est une spirale infernale. Mais... mettons quand t'as vraiment des dossiers, des gros dossiers à bosser ou des trucs comme ça et t'as vraiment besoin de... de pouvoir suivre une ligne, ça peut faire du bien tu vois j'veux dire si t'as besoin de tenir le cap. C'est une histoire de cap finalement, de pas relâcher l'attention et t'as besoin d'un petit apport. T'as qu'à voir maintenant tout ce qui est en pharmacie et en parapharmacie et tout ça, tout ce qui vendent comme produit pour être plus intelligent, pour être plus actif, pour être plus concentré, pour être plus... moins fatigué, pour être... chais pas, plus équilibré et tout ça, qui sont des produits acceptés mais qui finalement sont pas assez forts (rires). Non mais disons-le (rires), qui donnent rien du tout (rires). Ah qui peuvent avoir leurs effets aussi, moi j'aime bien prendre un peu de ginseng et tu vois... [...]

– La relation boulot/défonce... quelle relation tu fais entre les deux ?

– Moi ça agit vraiment comme... c'est deux portes, c'est deux mondes qui parfois peuvent s'aider l'un l'autre, comme j'ai dit parfois pour écrire un truc un peu pété et tout. Moi chais pas pour faire des exercices de français j'ai besoin d'imagination parfois, tu vois de trouver des exercices des exemples, tu vois qui soient rigolos que les gens y rigolent bon tu vois j'fume un petit buzz j'écris mon machin et ça marche. Après je recopie ou des trucs comme ça. [...] Ouais c'est une désinhibition par rapport à la création ou en tous cas moi aussi ça agit en temps que calmant, calmant le mot est peut-être un peu fort mais ça fait une rupture dans mes mondes parce qu'on vit dans différents mondes et j'aime bien quand même bouger. Ça permet quand même des choses bon en même temps bien évidemment c'est tout lié et tout ça mais moi ça me permet de vraiment de poum là c'est fini. Tu vois j'ai bossé, j'suis en costard, j'suis petit mec bien rasé hop hop hop petites chaussures, petite chemise, je rentre chez moi c'est pareil, je me change et j'mets des fringues de tous les jours et ça y est je suis autre, je suis dans un autre monde, ça y est c'est fini et... j'équilibre comme ça finalement. Ça fait partie aussi du truc.

51. Kétamine, ecstasy, cocaïne, amphétamines.

– En fait, tu prends pas de produits quand t'es, bon je m'entends, en représentation c'est-à-dire dans ta salle de classe mais par contre sur les temps de préparation, éventuellement même d'analyse de ton travail, etc., là tu peux prendre des produits.

– Ça m'arrive mais c'est plutôt... c'est plutôt si c'est vraiment un travail de réflexion disons... quand j'ai du temps devant moi parce qu'aussi c'est quelque chose quand tu fais ça tu rames, j'veux dire ça va pas très vite (rires). Y faut avoir du temps, ça dépend aussi de ça. Je dirai qu'actuellement je l'utilise pas du tout pour mon boulot, très rarement. Bon ça m'arrive de temps en temps tout à coup j'ai une idée alors parfois je fume, tu vois c'est con je pense à ça, dès que j'ai une idée je cours sur mon bureau et j'écris vite fait mon truc et hop je redescends. Mais c'est pas une utilisation vraiment systématique, loin de là, vraiment loin de là. »

L'usager ne provoque pas l'occasion mais n'hésite pas à la saisir

Quatre hommes ont connu des épisodes de consommation sur le lieu de travail, presque toujours dans le cadre d'une consommation de groupe, pendant des périodes de un à trois mois de manière intensive pour Didier, Bruno et Marcus, et de manière plus modérée mais sur une période d'un an pour Cornélius. Ces épisodes, récurrents dans leurs trajectoires, semblent leur laisser de « bons souvenirs » même s'il est peu souhaitable et risqué à leurs yeux de fonctionner sur ce mode pendant trop longtemps. Ils donnent l'impression de saisir l'occasion avec plaisir, « d'en profiter » tout en ne craignant pas de potentiels débordements.

On peut également souligner que le produit qui accompagne la très grande majorité des expériences qu'ils nous livrent se trouve être la cocaïne.

Didier, 30 ans, artiste plasticien, raconte plusieurs expériences dont un voyage de trois semaines aux États-Unis dans le cadre de son travail, durant lequel il consomme quotidiennement de la cocaïne. Selon ses dires, « tout le monde en prend » dans le milieu de la « hype » new yorkaise qui rassemble non seulement des artistes et des célébrités, mais aussi, plus largement, des personnes disposant de beaucoup d'argent.

Marcus, 33 ans, secrétaire de rédaction dans un magazine gay a également connu plusieurs expériences de consommation de cocaïne au travail. Il parle aussi de l'évolution de ses pratiques au cours de sa carrière professionnelle.

Marcus, 33 ans, secrétaire de rédaction, entretien 21

« Y'a 10 ans je faisais pas pareil, j'avais un boulot et j'y allais défoncé si la veille j'avais fait comme là tu vois, ça m'empêche pas tu vois d'aller bosser et d'être sociable.

– Ça t'a jamais empêché d'aller bosser ?

– Non ça m'a jamais empêché ni d'être sociable ni d'aller bosser, de bosser en revanche, de rester concentré devant un écran et la lumière diffusée par l'écran et la tonne d'informations tout à coup que t'as l'impression d'avoir à gérer en plus de la veille bon ça va mais c'est pas ce que j' préfère non plus, c'est pas mon grand truc d'aller bosser défoncé... ah non. »

Cornélius a 27 ans, il est devenu monteur-truquiste sur Silicon Graphics après un stage aujourd'hui transformé en CDI dans une entreprise de très grande taille⁵². Il fume du cannabis quotidiennement, y compris au travail en fin de journée, mais a toujours eu un usage modéré de toutes les autres substances. Il raconte que durant l'année 2000 sa consommation de cocaïne est devenue régulière et directement liée au travail du fait de la configuration humaine dans laquelle il évoluait, à savoir un groupe de collègues à peu près du même âge engagé dans une consommation collective de ce produit. Depuis janvier 2001, les restructurations dues en partie au passage aux 35 heures font que Cornélius ne fait plus d'heures supplémentaires et qu'il « a moins besoin » de cocaïne. Par ailleurs, il ne travaille plus dans le même espace que ses collègues usagers. Il évoque aussi le fait que son ancienneté et son expérience font qu'aujourd'hui il encadre à son tour des stagiaires et que ce changement de fonction l'amène à reconsidérer sa pratique de consommation de cannabis sur le lieu de travail.

Bruno a souvent alterné le travail en intérim et des périodes d'inactivité professionnelle. Un peu de la même manière, il lui arrive de passer plusieurs mois sans consommer d'autres produits que le cannabis et l'alcool mais, régulièrement, il expérimente un usage quotidien d'une substance, dans le cadre du travail ou non.

Phases de consommation de Bruno, 32 ans, tour manager au moment de l'entretien (trajectoire professionnelle chaotique, beaucoup d'intérim et un peu de travail non déclaré : coursier, magasins grossistes en prêt-à-porter, chauffeur-livreur, restauration, plonge, petits boulots alimentaires, communication et promotion des artistes dans un bureau de création).

12 ans Première cigarette, arrêt, puis 1 paquet par jour depuis l'âge de 18-20 ans.

15 ans Première « cuite » à l'alcool.

52. Plusieurs centaines de personnes dans les locaux, des filiales à l'étranger.

De 15 à 20 ans	Cannabis hebdomadaire puis quotidien jusqu'à aujourd'hui.
De 15 à 25 ans	Alcool mensuel plutôt puis hebdomadaire.
De 18 à 20 ans	Dintel® par « sessions » de 18 à 19 ans puis arrêt. Champignons hallucinogènes, consommation annuelle jusqu'à aujourd'hui. LSD mensuel avec une période d'usage quotidien de 3 à 4 mois, consommation annuelle de 25 à 32 ans. Héroïne quotidien pendant plusieurs semaines. Pas de dépendance. Expérimente la cocaïne.
De 22 à 30 ans	Ecstasy mensuel. Quelques périodes de consommation hebdomadaire. Depuis l'âge de 30 ans consommation annuelle, occasionnelle, mais toujours « par sessions » (de 15 jours environ, 1 prise tous les deux jours).
25 ans	Usage quasi quotidien de cocaïne et d'ecstasy pendant 3 mois, lors d'un voyage en Grèce avec un ami ; ils font la fête et vendent des vêtements la journée, draguent les filles. Bruno raconte ce voyage avec exaltation.
30 ans	Usage quotidien de cocaïne pendant 3 mois dans le cadre d'un travail non déclaré dans le milieu de l'art contemporain.
31 ans	Expérimente la kétamine une seule fois.

Bruno, 32 ans, tour manager, entretien 6

« Et socialement tu trouves que... c'est perçu comment dans ton environnement, dans les univers que t'as traversés ?

– Ça dépend parce qu'au départ t'es jeune donc t'es rebelle enfin rebelle entre guillemets mais t'es convaincu qu'y faut vraiment que tu passes par ce chemin-là et donc avec les gens t'es mal en fait enfin moi j'étais mal parce que pas d'communication finalement... t'es sectaire sans l'avoir... tu veux être le contraire mais tu deviens sectaire... avec des gens qui sont pas du truc et en plus avec les gens plus âgés aussi... ça c'est dommage... et puis... comment c'est perçu, c'est toujours pareil, ça dépend où tu te trouves... ça dépend du vécu des gens... parce que finalement y'en a pas un qui va te

donner un vrai conseil... tu t'rends compte que c'est... y'a un truc comme ça sur l'expérience... j'me rappelle plus de la phrase mais... tu parles à tort et à travers pendant des années, de c'que tu veux maîtriser mais que c'est le temps qui te les fera maîtriser mais pas... enfin pour moi en tout cas... et puis tu sais rien (rires)... Donc voilà bon après mais j'crois que pour la drogue, pour moi, le truc qui pourrait m'calmer c'est quand j'vais vieillir j'vais avoir peur pour mon corps, c'est tout... parce que j'vais peut-être avoir envie d'le conserver; peut-être que ça va me venir, en disant tiens finalement j'me sens pas mal et puis... c'est dommage d'avoir un problème mécanique. [...]

– J'ai eu plein de temps où j'bossais pas, j'ai fait des boulots physiques aussi donc tu peux pas te permettre trop de... chais pas ça va, faut les suivre les ouvriers, sinon tu restes pas.

– Et la coke c'est bien pour ça ?

– Ouais mais en même temps les ambiances de boulot c'est pas très fun donc c'est bien mais si c'est juste pour être sur position teigneux et je donne, je donne, je donne, t'as vite fait de devenir con... à mon avis hein... là c'était bien parce que y'avait un côté créatif avec FFF... parce qu'il attendait qu'une seule chose de toi c'est que tu sois présent et c'est tout, que tu participes au délire... c'était bien... mais la coke j'l'ai toujours vu comme ça de toute façon c'est peut-être un vieux cliché années 70 tout ça mais ça peut te permettre d'être sur le truc en fait, sur le coup si t'as vraiment une idée en tête... ou un projet.

– Et l'héroïne tu l'as jamais prise dans ces circonstances-là ?

– Non... toujours cool, oisif... »

LA CONSOMMATION EST OU A ÉTÉ RÉGULIÈRE, TANT DANS LA VIE PRIVÉE QUE DANS LE CADRE PROFESSIONNEL

Les usagers consomment actuellement au travail comme ailleurs

Cette situation est vécue par 7 personnes dont 2 sont dépendantes de l'héroïne et dont une consomme presque quotidiennement de la MDMA et des ecstasy.

Emmanuel travaille dans un domaine culturel, qui comprend l'organisation d'événements et de soirées. Il a un rythme de travail soutenu et est amené à sortir fréquemment et à consommer de l'ecstasy environ deux fois par mois, de l'héroïne en sniff environ tous les deux mois, du cannabis mais surtout de la cocaïne. Il fume également deux paquets de cigarettes par jour. Il parle (comme Éric) du rôle de l'entreprise et de ses collègues, dont il est relativement proche, comme d'une aide importante dans la gestion de sa consommation qu'il reconnaît être parfois difficile.

Emmanuel, 30 ans, gérant d'une SARL dans le secteur culturel, entretien 26

« Et au bureau, la dope vous en parlez ? »

– Tout le monde prend du tosh. C'est autorisé dans les bureaux.

– Vous fumez entre vous ?

– Ouais.

– Et l'reste, la coke. Vous en parlez ou c'est tacite ?

– C'est tacite. Ouais mais par contre il m'est arrivé d'en proposer aux gens d'mon bureau. En soirée. En teuf. Pas dans l'boulot !

– Donc y savent que t'es consommateur.

– Ouais.

– Et réciproquement.

– Voilà. Et leur inquiétude c'est plus de... À l'époque où j'ai commencé à justement, c'est que j't'ai dit, là où ça allait pas très bien, j'en avais pris pas mal, là j'ai eu un contrôle de la boîte. Aussi. J'ai eu des remarques de la boîte. On m'l'a dit : "c'est pas la solution Emmanuel !" Et ça, c'est important ! Aussi.

– Et ça, ça t'a aidé à t'calmer.

– J'savais déjà qu'c'était pas la solution. Mais sans doute, oui, ça m'a calmé d'autant plus vite parce que j'ai pas envie de... Que ça puisse changer nos rapports dans l'boulot. En fait, qu'ils puissent penser qu'y a une faiblesse ! Si tu veux. Parce que c'est quand même comme une faiblesse ! »

– Caïn se trouve dans un contexte professionnel proche de celui d'Emmanuel. Il fréquente les « milieux de la nuit parisienne » dans le cadre de la structure qu'il a mise en place avec le directeur actuel, ami et également usager. Le seuil de tolérance à l'égard de l'usage de drogues est exceptionnellement élevé dans cette entreprise, ce qui ne signifie pas que « tout le monde consomme » et que certaines règles ne sont pas respectées : la consommation collective concerne un petit nombre de personnes travaillant dans l'entreprise (les clients sont soigneusement tenus à l'écart de ses pratiques) et enfin, même si l'usage est toléré il se doit d'être maîtrisé et mesuré dans son intensité, « acceptable ».

Caïn, 28 ans, production événementielle, entretien 29

« Et... est-ce que... tu te caches pas au bureau tu disais ? »

– Non.

– Tu te fais tes traits sur le bureau, y'a pas de souci ?

– Ouais, enfin j'en fais pas 10 non plus dans la journée parce que sinon...

– Y'en a forcément un qui va venir te taper ?

– Non non ça c'est pas la problème parce que j'considère vraiment que quelle que soit

la drogue c'est des choses qui se partagent donc ça ça m'embête pas, c'est pas ça qui m'embête c'est que bon voilà si c'est 1-2... non disons que si j'en tape 10, y'a des journées de boulot où j'en ai tapé 10, c'est clair que j'ai pas tapé mes 10... enfin j'ai pu taper mes 10 sur mon bureau mais c'est parce que y'a des moments où les gens ne m'ont pas vu, c'est-à-dire j'peux pas non plus, même si j'bosse avec des potes même si voilà c'est vrai que voilà je me mets à leur place le mec il est en train de bosser et il se tape des traces toutes les 1/2 heures, arrivé un moment tu te dis ou tu lui dis attends tu fais QUOI là ? Donc c'est vrai qu'il m'est arrivé de me taper mes traits de coke toutes les 1/2 heures ou toutes les heures au bureau dans ces cas-là ou bien en alternant chiottes-sur mon bureau ou bien sur mon bureau mais à des moments où personne n'était présent avec moi, etc. Disons que c'est quelque chose qui peut passer bon après c'est vrai que si c'est toutes les 1/2 heures les mecs à la fin de la journée ils vont me dire...

– Y'a un seuil ?

– Ouais y'a un seuil d'admissibilité.

– Acceptable ?

– Acceptable ouais clairement. Bon je les comprends aussi tout à fait parce que le mec qui bosse à ma gauche ferait ça... enfin remarque je sais pas mais ça m'énervait (rires) j'en sais rien mais non c'est pas tabou, déjà on bosse dans un milieu où tout le monde en prend un petit peu. »

Michel, 38 ans, est régisseur d'une grande salle de concert en CDI depuis dix ans, son emploi du temps est alternativement régulier et soutenu. Il consomme régulièrement de la cocaïne sur son lieu de travail, par plaisir la plupart du temps, mais aussi par nécessité, lorsqu'il couvre un concert de grande taille qui exige une présence « éveillée » pendant près de 24 heures d'affilée.

Ken a 24 ans, il est commercial, touche un fixe et une prime sur les objectifs de vente. Son rythme de travail avoisine les 50 heures par semaine. Il est très actif d'une manière générale, pratique le football à haut niveau, sort beaucoup, a été DJ pendant un temps. Si l'on regarde les trajectoires psychoactives des usagers plus âgés, il est évident que Ken se situe à un paroxysme dans son parcours de consommation.

Ken, 24 ans, commercial, entretien 8

« Par contre, en dehors de la fatigue physique "pure", y'a quand même surtout un stress par les objectifs... Enfin, je le vois moins comme un stress que comme une pression positive, une motivation... Si tu fais moins de 30 heures, et que t'explores les chiffres x3 ou x4, on te dira rien... Mais il faut quand même aller les chercher ! Donc y'a toujours une pression, pas forcément une fatigue physique, mais une pression... pas continue, mais presque... C'est une forme de management aussi... [...] »

– Ça te plaît ? Tu es bien ou pas dans ce job... t'as des objectifs professionnels ?

– Pour l’instant ça va, c’est un bon passage... Mais ça n’est qu’un passage. C’est une profession intéressante, une fonction dans une boîte où il y a pas mal de compétences à acquérir, mais je ferais pas toute ma vie dedans... [...]

– Tu payes tes impôts ?

– Ouais... Je paye MÊME mes amendes ! Mais je paye pas mon shit (rires). Non, mais voilà, c’est provocateur, mais tu comprends ce que je veux dire... J’ai payé ma taxe d’habitation, je suis citoyen, je raque mes impôts, mais je prends “quand même” des trucs, et je revends pour m’assurer ma conso, quand je chope, je prends 50 g, je revends, et comme ça je fume 15 g gratos... D’un autre côté, dans mon boulot, je fais du conseil sur des choses comme les droits de succession, les législations fiscales, donc c’est plutôt être “dans” la loi, si c’est ce que tu cherches M. le sociologue... (rires). Plus sérieusement... J’ai un boulot, un appart, je paye mes impôts, mes amendes, je vote, mais quoi que je fasse je suis toujours forcément hors la loi... puisque je prends des trucs. Mais sinon, mes rapports avec la loi, l’État, le système, etc., ça va. Je me sens un peu déconnecté de tout ça... je sais pas si c’est le fait d’avoir été élevé (autre continent)... mais je me sens éloigné de tout ça, la vie politique... J’ai pas ces entraves... les dimensions religieuses, politiques, etc. [...]

– Et les autres risques, en dehors de ta santé ? La loi, ton boulot, etc.

– Perdre son taf, se refermer sur soi-même, avoir de moins en moins de vie sociale, etc. Mais non, c’est justement pour ça que ma relation avec les produits est différente. Des fois je suis fatigué par le boulot, fin de semaine, etc. parce que j’ai envie de sortir mais que physiquement, je le sens pas, parce que y’a des gens que je ne vois que quand je sors, ça m’arrive de bouffer des produits pour tenir... Donc là, c’est exactement l’inverse. Mais je sais que si ce genre de soir-là je fais un gros repas avec eux, je vais tomber de fatigue. Je préfère me servir des produits pour avoir une “autre” vie sociale, enfin, différente de ma vie professionnelle... Avoir une vie privée, en plus du boulot, rallonger un peu le temps privé... plutôt qu’au contraire ne vivre que pour mon taf et n’avoir aucune vie sociale... Et puis... perdre mon taf ?... Je pense pas mettre en danger ni ma productivité, ni ma rentabilité. Ma conso n’a pas cet impact-là. Je me suis permis de me mettre cher pendant le mois d’août parce que c’était les vacances avec des amis chez moi, mais je sais aussi que c’est pas ces mois-là que je pouvais faire du chiffre de toute façon. Par contre, au mois d’octobre... j’ai fait trois fois le chiffre du mois d’août... Sans forcément faire plus d’heures. Mais en étant plus rigoureux dans mon boulot, et en étant un peu moins lâché, forcément. C’est pas une consommation dans le boulot, mais une consommation entre guillemets en conséquence du boulot, mais pas comme on s’y attend je crois. Moi je le vois pas comme ça en fait.

– Et la loi ?

– Quoi la loi ?

– Tu es au courant que c’est interdit ?

– Ah bon ? (rires). C’est interdit, mais c’est pas un risque pour moi... T’habites dans cette ville, t’as 3 ecstasys dans la poche, t’es pas un dealer. Ok, tu consommes des substances psychotropes, drogues illicites, dures de surcroît... Mais bon. Tu mets pas en danger la vie d’autrui, tu troubles pas la paix civile et l’ordre public, t’es pas gênant pour les gens... T’as pas de pouvoir, et tu brasses pas. Tu brasses pas de produits, tu brasses pas de gens, d’argent. À partir de là... si tu restes “honorable”, ça n’a pas d’impact sur ta vie en société. Non, le risque, c’est la spirale infernale, c’est de tomber dedans. Et puis bon... faut pas être hypocrite, y’a des professions, heureusement qu’y a la coke, sinon ils tiendraient jamais... Les finances, les professions commerciales, les professions sportives, la politique même... C’est pas forcément de la cocaïne, mais bon, y’a plein d’autres substances qui sont utilisées pour marcher, par plein de gens. Mais la loi... bof... Je me sens pas dans un univers de drogue, libre et à tous les coins de rue, mais... je vois pas l’aspect négatif de la drogue. C’est peut être aussi mon éducation, parce que par ex, j’ai toujours parlé de ça avec mon père. Il a déjà pris du LSD je pense... C’est venu naturellement, on en a parlé à l’occasion... des discussions générales, et puis j’étais allé dans des festivals, et lui il a fait le rapport avec les concerts qu’il avait fait, Pink Floyd, les Who, etc. et on a parlé des produits aussi. Et puis, la génération de mes parents, c’est la génération soixante-huitarde, qui avait aussi découvert les psychotropes. Les drogues que je prends, qu’on prend maintenant, c’est des produits qui existaient déjà pour la plupart. »

Usagers ayant connu des périodes de consommation régulière dans le cadre du travail pendant plus d'un an

Neuf hommes sont passés par la phase précédemment décrite avant de ralentir leur consommation et de la limiter essentiellement à un cadre privé.

Armand a consommé de la cocaïne quotidiennement et en grandes quantités de 45 à 48 ans. Il travaille dans le milieu de l’art contemporain, dit ne pas connaître « les vacances ». Il met également en cause son comportement addictif dans le choix de sa compagne de le quitter. Les avertissements et les remontrances de ses amis proches ont également beaucoup contribué à le convaincre d’interrompre ce cycle de consommation.

Armand, 49 ans, milieu de l’art contemporain, entretien 19

« Je me levais le matin je me faisais un rail... j’arrivais au bureau je me faisais un rail et puis je commençais à essayer de faire le point de ce que j’allais faire dans la journée parce que j’avais deux assistants, je leur donnais du travail, à les faire bosser... et moi je m’activais dans ma tête à... à trouver toutes les solutions pour... pour rattraper le retard...

– Pour rattraper le retard ?

- En gros.
- Un retard... ?
- Oui dans mon travail parce que je fais trop de trucs, je fais vraiment trop de trucs mais bon voilà et il suffit que le soir je me retrouve encore avec des amis qui étaient dans les mêmes préoccupations que moi et pas forcément d'ailleurs pas des gens qui bossent avec moi, ils faisaient d'autres types d'activités, que ce soit dans la voile, dans le théâtre, que ce soit dans les recherches sur l'art, et là c'était champagne-coke et puis voilà, on se raconte nos trucs et puis on va se coucher et puis le lendemain c'est reparti. »

Eddy travaille dans la restauration et le milieu de la nuit depuis près de vingt ans, à un rythme très soutenu (de 50 à 70 heures par semaine). Il a consommé pendant dix ans de la cocaïne quotidiennement, puis de l'alcool et vient d'interrompre une consommation quotidienne d'héroïne établie depuis 3 ans.

Eddy, 48 ans, gérant d'un restaurant-salle de concerts, entretien 32

« Ensuite, qu'est-ce que tu as... rencontré ?

– Alors... la cocaïne... Alors je sais en plus avec qui, et comment. C'était sur la tournée XXX, c'est les années 79, 80 je dirais à peu près... Et puis voilà, je suis tombé sur un zozo qui était éclairagiste...

– T'avais quel âge ?

– Vers 27 ans... et il m'a dit viens là... et là en fait, je suis rentré dans un autre circuit... [...] Et donc là, ça m'a mis en relation avec des gens... à un autre niveau... dans le spectacle... je quittais mon petit côté Rock'n'Roll amateur, pour rentrer dans le milieu des professionnels du spectacle... Et c'est vrai que la cocaïne, c'était très à la mode au niveau des groupes... comme au niveau des techniciens. La cocaïne... C'était... ça commençait à bien fonctionner. Je me souviens de la première tournée... où c'était... à profusion sur la tournée... [...]

– Et ça s'est passé comment pour toi ?

– Dans sa caisse, back stage, un soir d'un concert... Et bon... ça m'a tout de suite plu. Après... bon, c'est toujours pareil... Quand tu commences quelque chose, t'as toujours un peu peur... donc tu connais pas tes réactions... donc tu te testes. Et puis... une fois que t'as commencé à savoir à peu près comment ça fonctionnait... tu te lâches ! Et donc... à un moment donné, un gramme, ça te fait la semaine, et puis après ça, le gramme te fait la soirée... Mais ça vient très vite...

– Tu es passé à une conso quotidienne très vite ?

– Oui... la même année. Et je dirais que... alors... pour ce qui est de la cocaïne... à part certaines périodes de quelques années, je dirais que j'ai été un régulier, c'est-à-dire pratiquement quotidien, jusqu'en 96. Vers 43 ans.

– Et après ? Comment ça s'est passé ?

– J'ai arrêté, ça me faisait chier... j'aimais plus... j'ai arrêté quasi définitivement... Par exemple, sur cette dernière année, j'en ai pris 2, 3 fois en un an... et j'en avais pas pris depuis 2 ans. Par contre, j'ai eu des périodes, comme par ex, entre 91 et 94, c'était de l'occasionnel... une fois par semaine. Mais sinon, pendant la période, on peut dire que c'était quotidien, c'est vrai que je suis cocaïnomanie durant cette période... [...]

– J'ai vécu dans un milieu où ça circulait, où ma patronne se défonce, et que ceci, et que cela... [...] comme j'ai jamais été... j'ai jamais eu ni le genre, ni les inconvénients, ni les aléas du junk, jamais eu les flics à la maison, jamais tiré dans leur porte-monnaie, etc. à partir de ce moment-là... En plus, vu comme je l'ai vécu, puisque je l'ai vécu aussi dans ma profession... tu vois, et que... Et c'est juste ça qui a fait que j'ai été viré de mon boulot... donc à un moment donné, si les gens ne le voient pas, c'est pas la peine d'aller leur en parler, si c'est pour les choquer. [...]

– Actuellement, tu prends quoi, à quel rythme ?

– Actuellement ? C'est-à-dire ?

– Pendant les 6 derniers mois par exemple ?

Écoute, ces derniers mois, jusqu'à ce que j'arrête, c'était héroïne tous les jours. Et pétards... Mais ça, c'est le souci... Je veux dire que quand tu rentres dans ce... processus, à un moment donné, si t'as pas une semaine devant toi, tu peux pas t'arrêter. Tu peux pas...

– Une semaine, tu veux dire...

– Une semaine de break, pour pouvoir faire une pause. Pas travailler, voir personne, etc. Les quelques premiers jours sont... rudes à... rudes à vivre. Et puis après ça, physiquement, il faut que tu te remettes à niveau ! Donc... comme là, je travaillais à un rythme très soutenu, sans vacances, moralité, une fois que tu mets le nez dessus... tu peux plus t'arrêter... Donc avec en plus de ça le problème des doses qui augmentent. C'est difficile de rester raisonnable... Sinon, non, je te dis, j'ai arrêté y'a quelques mois, mais sur les trois dernières années, ça a été pratiquement tout les jours. »

Achille a 32 ans, il est directeur technique d'un bar-concert. Si sa consommation de psychotropes est aujourd'hui ralentie, il a connu une période de deux ans dans le milieu de la restauration à Paris pendant laquelle il travaillait beaucoup et prenait des produits⁵³ avec ses collègues. Même s'il ne tient pas à la réitérer, il garde un bon souvenir de cette expérience.

Ricky a 28 ans, il est technicien son et lumières dans le milieu du spectacle. Son expérience professionnelle est marquée par la perte d'un emploi après avoir été pris en train d'acheter de la cocaïne sur son lieu de travail. C'est suite à cet incident de parcours qu'il décide d'éviter de consommer dans un cadre professionnel.

53. De la cocaïne essentiellement, mais aussi plus occasionnellement de l'héroïne, du LSD.

Claude a 41 ans. Il est marié, père de deux enfants et occupe aujourd'hui un poste à hautes responsabilités dans le secteur de la haute technologie. Il a consommé pendant plusieurs années de la cocaïne et de l'héroïne quotidiennement. Attentif aux quantités de substances absorbées et soucieux de son apparence physique et vestimentaire, de son « image de marque », Claude insiste sur le fait qu'il a toujours su gérer sa consommation et donner la priorité à son travail et à sa famille.

Fab, 38 ans, ouvrier spécialisé depuis quinze ans, a été un consommateur régulier d'héroïne et fume aujourd'hui quotidiennement du cannabis, chaque matin avant d'aller travailler. Il a délibérément choisi un emploi du temps routinier, stable, de type 8 h-18 h, sur lequel il s'appuie et qu'il trouve sécurisant.

Thomas est intermittent, son emploi du temps est globalement irrégulier. Photographe publicitaire, il travaille dans un environnement très conventionnel au sein duquel l'usage de drogues est loin d'être banalisé. Thomas a connu une période de sept ans de dépendance à l'héroïne, qui a mis en péril un moment son activité professionnelle. Décidé à « s'en sortir », il n'a jamais fait appel à des structures sanitaires, et s'est même rendu à des entretiens d'embauche alors qu'il était en manque. Il souligne qu'après plusieurs rechutes, c'est sa petite amie (qui ne consomme pas), en le menaçant de rompre s'il n'interrompait pas cette consommation définitivement, qui a grandement contribué à affermir sa volonté et sa motivation.

Thomas, 35 ans, photographe publicitaire, entretien 38

« Et donc le speedball tu connaissais ?

– Ouais voilà j'avais connu mais c'était pas mon truc, c'était ma première vraie expérience tu vois à donf... et donc j'bossais et tout de suite j'lui en ai acheté parce qu'il en avait tu vois et puis là j'ai dû en prendre un gramme de chaque et ça a du m'durer 10 jours quoi tu vois (« incroyable ») j'bossais en plus la journée donc j'pouvais pas m'cartonner non plus et puis le soir j'faisais gaffe j'me couchais à 2-3 heures du mat' mais fallait quand même que j'dorme 3-4 heures pour euh...

– Donc t'essayais de pas en prendre tard ?

– Ouais j'ai toujours eu un côté sérieux quand même avec le boulot donc j'faisais pas quand même tout l'temps des nuits blanches [...].

– Et donc la période speedball ?

– Ouais donc là on revient à là... donc là ouais ça a été... au début pas la journée parce que dans ma tête c'était pas compatible et puis c'était pas la peine (rires) en plus c'était pas la peine parce que j'vais te dire, quand tu prenais ça un peu le soir vers 2 heures du mat', tu te réveilles le lendemain t'es ouaahhh c'est super bien (mime bien-être physique, rires) mais c'est ça je dormais 4 h je me réveillais genre aaahh putain

mais c'est dingue (bien-être) j'partais bosser toute la journée genre ouah (mime un peu style indien qui part content à la chasse) et puis c'était le soir tu vois j'arrivais chez Franck c'était justement rue (X) et donc tac j'arrivais et là j'commençais... remarque... quoique des fois un peu l'après-midi aussi tu vois, mais peut-être pas les tous débuts, ça a commencé comme ça, nin nin et puis c'est vrai que y'a des fois quand même le matin au bout d'un moment t'sais... parce que j'ai bossé presque 3 mois (sous entendu c'est beaucoup), j'avais les week-end mais quand même mais tous les jours bosser y'a des matins j'étais naze... et je sais qu'un soir j'en parlais avec un pote, qui lui était d'jà... avait d'jà été dans la came, se shootait, avait fait d'la taule et il s'en était sorti, ses parents étaient assez bourges, sa mère est médecin j'crois c'est assez marrant c'est une famille barrée et donc lui j'lui dis ouais t'sais c'est dur, quand même des fois le lendemain et il m'dit mais tu sais le lendemain tu t'fais une toute petite pointe de dope et tu vas voir, même pas besoin d'mettre de la coke et tu vas voir ça va te mettre le coup de fouet... alors un matin j'arrive là-bas et t'sais en plus c'est génial parce que quand tu fais d'la photo t'as des p'tites chambres noires pour aller charger les films donc j'arrivais dès l'matin ouais bon j'vais préparer quelques films là pour tout à l'heure sblam (porte que l'on ferme... rires) j'm'enfermais et là tchac (fait comme s'il sortait un paquet, rires).

– Lumière rouge.

– Ouais c'est ça lumière rouge (rires) c'était un peu chiant parce que des fois j'arrivais pas à savoir lequel était le brown lequel était la coke (fou rire)... fallait qu'j'fasse gaffe et tout.

– Le drame du photographe...

– Ouais non mais j'avais mon briquet alors tchac (sort le briquet pour regarder de près) c'est bon alors c'est vrai que j'me faisais, des fois j'me faisais ça dès l'matin donc tu vois alors là c'est vrai que pfff... là j'étais en forme pour la journée... et puis au fur et à mesure tac tac, tac tac jusqu'au jour je sais pas au bout d'un mois et demi, deux mois (changement de ton, plus grave)... le mec il a pas été là pendant 3-4 jours et là j'ai rien eu et là j'ai été malade et là c'était l'enfer... »

Alex a 35 ans, il est intermittent depuis dix ans et fréquente sur ses différents lieux de travail, des collègues et amis usagers ou non. Il précise que son réseau social est peu compartimenté puisqu'il est fréquent que ses amis soient également des collègues de travail et des usagers, une configuration « 3 en 1 » pour reprendre son expression. On comprend mieux, dans ce contexte, son sentiment d'être « un demi-salarié » et « un demi toxico ». Fumeur intensif de cannabis, Alex constate qu'il a toujours eu un rapport compulsif aux psychotropes et s'estime heureux de ne jamais avoir saisi l'occasion de prendre de l'héroïne.

Alex, 35 ans, musicien-chanteur, entretien 39

« Et qu'est-ce que tu prends d'autres en fait sur ton lieu de travail ?

– D'autre pfff... écoute en fait ça dépend hein de toute façon quand j'veais travailler le matin j'ai pas encore le temps d'être trop attaqué donc j'suis clean et puis autrement il peut s'produire ce qui s'produit mais... ça m'arrive aussi d'être clean donc j'suis qu'un 1/2 toxico... et d'ailleurs j'suis un 1/2 salarié vu que tu vois le rythme c'est tranquille... »

ENTOURAGE PROFESSIONNEL ET USAGE DE PSYCHOTROPES

Au sein d'une structure de taille moyenne ou grande, plusieurs types de personnes sont représentés :

- Les « macrobio », expression employée par Ricky pour désigner ceux qui ne consomment rien. On peut dire qu'ils représentent le comportement normal, ou en tout cas moral pour notre société. Dans le domaine de la consommation de drogues, ils sont ceux qui n'ont rien à cacher.
- Les fumeurs de tabac (exclusif).
- Les usagers de médicaments psychotropes, fumeurs ou non-fumeurs, buveurs ou non-buveurs.
- Les buveurs d'alcool, avec tous les types d'usage connus ; les buveurs sont très fréquemment des fumeurs de tabac.

Si les substances utilisées par ces trois catégories d'usagers sont autorisées par la loi, ils sont pourtant tenus de cacher un éventuel comportement addictif et/ou compulsif ou des états modifiés de conscience trop importants, trop perceptibles.

- Les fumeurs de cannabis⁵⁴ ; beaucoup d'entre eux fument du tabac et boivent de l'alcool au moins occasionnellement.

Les fumeurs exclusifs de cannabis, parce qu'ils utilisent une substance prohibée, semblent faire preuve de plus de compréhension à l'égard des usagers d'autres substances illicites, et aussi de plus de méfiance à l'égard des produits licites⁵⁵.

54. Les critères d'inclusion de l'enquête précisaient que les usagers devaient consommer au moins 12 fois par an d'autres produits que le cannabis, les fumeurs exclusifs de cannabis et les consommateurs d'alcool ne sont donc pas représentés ici.

55. Sur les représentations entre produits licites et illicites, voir chapitre « Regard sur quelques substances : cannabis, cocaïne et produits licites, les produits de l'intégration » page 137.

- Les usagers de cocaïne et de produits de synthèse (souvent 25-35 ans).
- Les usagers de cocaïne et d'héroïne (souvent 35 ans et plus).
- Les usagers exclusifs d'héroïne dont la consommation est toujours cachée et solitaire au travail.

Ces trois dernières catégories d'usagers, qui correspondent aux critères d'inclusion de cette recherche, sont les plus exposées aux sanctions officielles (licenciement par exemple) et diffuses (mise à l'écart, à l'index).

Confidentialité de l'usage et relation professionnelle

« Le contrôle de l'information portant sur l'identité exerce un effet particulier sur les relations. Celles-ci, en effet, exigent souvent que l'on passe un certain temps ensemble, et, plus ce temps est long, plus l'information dépréciative risque de filtrer. De plus, nous l'avons dit, toute relation oblige ceux qui l'entretiennent à échanger une quantité convenable de détails intimes sur leurs personnes, en signe de confiance et d'engagement réciproque. Par suite, les relations étroites que l'individu avait avant qu'il n'ait quelque chose à cacher se trouvent nécessairement compromises, manquant d'information partagée⁵⁶. »

Le risque légal fait que sur tous les lieux de travail, même dans les entreprises les plus tolérantes à l'égard des usages de drogues, la consommation visible reste mal perçue et cachée aux personnes de l'extérieur.

On rencontre trois principaux cas de figures :

- la personne consomme seule et en cachette ;
- la personne consomme seule mais sa pratique est connue de certains proches dans l'entourage professionnel ;
- plusieurs personnes consomment ensemble et cachent leur pratique aux personnes extérieures au groupe.

Selon les produits et l'image qui leur est associée, l'usage peut être avoué (c'est le cas pour le cannabis) ou rester absolument caché (c'est le cas pour l'héroïne, produit pour lequel aucune consommation de groupe dans le cadre du travail ne nous a été relatée).

Au-delà de la distance automatiquement instaurée entre des personnes amenées à travailler ensemble, c'est la nature de la relation de travail⁵⁷ qui détermine l'attitude adoptée par l'usager, son choix de se livrer ou de rester sur sa réserve, voire de jouer un rôle conforme à ce que l'on attend de lui. Même lorsque les conditions

56. E. Goffman, *Stigmates. Les usages sociaux des handicaps* (1975), éd. Minuit, Paris, 1989, p. 106.

57. Et pas uniquement le fait que l'interlocuteur consomme ou ne consomme pas de substances illicites.

le permettent⁵⁸, parler de drogues revient à instaurer une complicité, une familiarité qui n'est pas toujours possible, souhaitable et surtout prudente. Chez toutes les personnes que nous avons rencontrées, on remarque non seulement une tendance générale à cacher sa consommation à l'entourage professionnel mais aussi l'adoption de positions différentes selon le degré de proximité avec tel ou tel collègue de travail. La clientèle et les personnes extérieures à la structure, en revanche, sont systématiquement et sans exception tenues à l'écart de ces pratiques, même s'il s'avère que certaines consomment également des produits interdits.

Alceste, 38 ans, programmeur-développeur en informatique, entretien 34

« Et les gens de la société tu leur en as parlé ?

– Les gens de la société, non, pas sans raison c'est-à-dire... je n'ai rien à prouver hein. Mais même quand il se trouve à la limite des occasions je suis excessivement réservé. Même quand ça se présente c'est du bout des lèvres tu vois parce que... comment dire ? C'est pas pour une chance sur mille si ça va pas marcher mais... c'est pas quelque chose qui... en tant que relation première qui est la relation du travail moi je trouve que la relation de la drogue c'est une relation plus privée d'accord ? Le travail jusqu'à maintenant la seule chose que tu peux faire c'est sortir au restaurant et boire une bonne bouteille mais ça peut aller que jusque-là. Bon malheureusement oui... mais c'est comme ça et moi je l'accepte comme ça.

– Tu vas jamais proposer un rail de coke ou...

– Jamais ah non, non, ça alors jamais du monde non.

– Et eux-mêmes savent pas que tu pourrais en proposer un ?

– Jamais du monde, même que tu vois un client qui a de la coke dans le nez, tu vas pas non plus lui causer de ces choses-là tu vois, c'est clair et net. Tu vois un peu de blanc, le mec il vient juste des toilettes ou je sais pas et c'est le client, le docteur et tout, tu vas même pas te lâcher là-dessus, parce qu'en fait c'est lui dire "regarde t'as pas fait attention" tu comprends. Maintenant écoute... par exemple mon meilleur ami XX (usager de psychoactifs également, ndr) je l'ai connu en environnement de travail, pas très proche collègue mais environnement de travail. C'est vrai bon environnement de travail... Là c'était pas une société privée mais c'était pas non plus un collaborateur proche proche, c'était un autre département donc ça collait mieux tu vois, y peut arriver aussi des écarts je dis pas non mais la règle c'est quand même la règle notamment avec les clients et tout ouais. »

Mister Boost, 30 ans, concepteur multimédia, entretien 33

« Dans la journée on évite de fumer parce que justement on sait pas si un client va arriver, donc forcément on veut pas que les clients sachent que l'on fume.

– Pourquoi ?

– Parce que la fume à une mauvaise image, chez beaucoup de personnes, chez les gens qui ne connaissent pas.

– Quel genre ?

– De quel genre ça va être... si tu veux y a des gens qui connaissent la drogue que par les infos ou par les dealers ou par les prises de drogues donc ils ont pas... ils savent même pas ce que c'est et très souvent sans se rendre compte que eux-mêmes ils sont assujettis à une drogue genre tabac ou alcool mais si tu veux selon les degrés de compréhension y en a qui vont mal le prendre. Voilà donc... on veut pas prendre de risque.

– Et l'alcool ?

– L'alcool oui parce que c'est... bon on aime bien avec un client à la fin de la journée ou après un travail boire du Champagne ou boire des trucs, oui ça oui. »

Au sein d'un groupe de personnes qui travaillent tous les jours ensemble, on remarque aussi une relative tolérance à l'égard du « plus vieux » comme du « plus jeune ». Thomas, Martine et Cornélius entre autres témoignent de la position confortable que peut être celle du « stagiaire » ou de « la petite jeune ». Les excès et les « dérapages⁵⁹ » sont non seulement acceptés par le personnel et le(s) supérieur(s) mais portent souvent à rire, puisqu'il est considéré comme « normal » voire « sain », entre 15 et 25 ans, de sortir et de faire la fête, de vivre intensément sans trop se soucier du sérieux de son travail.

Thomas, 35 ans, photographe publicitaire, entretien 38

« Et comment ça s'est passé en fait parce que avant ça tu prenais pas vraiment au boulot ?

– Avant ça... mais j'ai toujours eu quand même tu vois des... parce que avant ça quand même quand j'étais apprenti c'est là que j'ai commencé à prendre des... aussi j'ai commencé à prendre des acides surtout... là c'était quand j'étais apprenti et l'air de rien là quand même j'allais en boîte le jeudi soir... j'prenais un acide voire quoique non à l'époque c'était pas la peine d'en prendre plus parce que les éclairs verts [LSD] que j'avais j'avais te dire le lendemain de toute façon j'partais au boulot voilà j'rentrais, j'dormais une heure des fois 2 heures quand j'dormais... j'arrivais à dormir remarque

58. Tolérance au sein du milieu professionnel, usage notoire chez un collègue ou un supérieur, éléments qui peuvent « mettre en confiance » l'usager ou lui laisser penser que le risque de perdre son emploi parce qu'il se dévoile est faible.

59. Retards, absences, signes de fatigue évidents au travail, etc.

c'est vrai que j'arrivais à rentrer à 5 heures dormir 2 heures hop partir au boulot mais dans l'métro pfff... tu vois d'un coup j'voyais les barres comme ça, l'plancher qui faisait des bulles tu vois, au boulot pareil y'avait des carrelages avec des espèces de t'sais des projections là gris-noir, j'voyais ça en relief avec le blanc à cette hauteur le noir là le gris là superbe tu vois quand j'marchais ça faisait foouuuuusssh (mime, il est debout, un peu exalté) j'faisais gaffe mais c'est clair que quand même... pareil là au bout d'un moment j'ai arrêté parce que j'sentais que... j'assurais plus trop non plus au boulot.

– Ça se voyait ?

– Mmm j'pense pas trop, des fois ils sentaient que j'étais un peu fatigué donc j'disais bon j'me suis couché un peu tard hier mais ils étaient cool c'était deux photographes t'imagines j'étais le p'tit apprenti de 17 ans.

– Ouais y'avait une tolérance aussi parce que t'étais jeune.

– Ouais ouais... quoique y'en a un qu'était cool et l'autre qu'était pas cool, alors y'en a un qui me faisait chier tu vois (rires) mais bon dans l'ensemble ça allait et puis c'est vrai que j'ai toujours bien encaissé c'était hallucinant, j'ai toujours réussi à... je sais pas comment tu vois c'était Docteur Jekyll et Mister Hyde, l'air de rien, parce que pour eux j'étais un p'tit peu calme, un peu timide et tout et le soir je sortais sous acide et c'était toute la nuit à donf... c'était assez rigolo en fait j'ai toujours eu un peu ce côté-là... »

Enfin, l'ancienneté dans une entreprise procure aussi un certain confort, puisque la personne « a fait ses preuves » depuis longtemps et est généralement acceptée telle qu'elle est ou tout au moins telle qu'elle paraît être. Si les « dérapages » et la perte de contrôle ne sont guère acceptés⁶⁰ chez l'adulte confirmé, Eddy 48 ans et Fab 38 ans soulignent le fait que leurs collègues sont habitués à les voir depuis tellement longtemps « sous influence » que vraisemblablement, c'est en arrivant au travail sans avoir fumé un joint ou pris un trait d'héroïne qu'ils risqueraient d'éveiller leur attention⁶¹. En définitive, leur comportement et leur état finissent, avec le temps, par apparaître comme « normaux » aux yeux de ceux avec qui ils travaillent.

Eddy, 48 ans, restaurants-bar-concerts, entretien 32

« En plus de ça, je vais te dire une chose... quand les gens sont habitués à une personne avec un certain comportement, ils ne sont choqués que quand tu changes de comportement... Donc, les gens, s'ils m'avaient réveillé à 10 heures le matin, au moment où tu commences à être pas bien, etc. Là, ils auraient été choqués... en me disant t'es

malade, etc., mais comme ils te voient toujours au moment où t'as relancé la machine... Ils te trouvent bien, ils te trouvent normal... Donc oui, c'était une consommation journalière régulière, et donc au boulot aussi, et... je dépensais... ces derniers temps entre 300 et 600 balles par jour [d'héroïne]. »

La consommation de psychotropes est pratiquement toujours cachée aux supérieurs hiérarchiques. Il arrive cependant que le degré de proximité entre les employés et les dirigeants soit important⁶², la pratique peut alors être avouée, voire même concrètement partagée, comme c'est le cas pour Caïn et, dans une moindre mesure, pour Emmanuel et Cornélius.

Inversement, lorsqu'il se trouve que l'usager occupe un poste à responsabilités, qu'il encadre ou supervise une équipe dans une structure où l'usage n'est pas toléré, il est extrêmement périlleux pour lui d'avouer sa pratique ou de se laisser surprendre. D'une part, il prend le risque d'être dénoncé, de perdre un emploi « avantageux » et éventuellement de briser sa carrière. D'autre part, du fait de sa fonction, il est tenu de « montrer l'exemple » et ne peut généralement pas s'autoriser à cautionner les infractions à la loi et aux règles en vigueur dans l'entreprise du fait de sa pratique personnelle.

Lors de l'entretien réalisé avec Thomas, son amie Nathalie, qui ne consomme pas de produits psychotropes, raconte comment trois semaines avant de signer un CDI dans une grande chaîne de télévision, elle a perdu son emploi après avoir surpris par hasard son supérieur hiérarchique avec une boîte de Subutex®.

Nathalie, amie de Thomas, présente au début de l'entretien. Elle commence à raconter une histoire intéressante, je sors l'enregistreur plus tôt que prévu.

« Donc voilà alors tu me racontais l'histoire d'un mec de 55 ans ?

– Voilà 55-60 ans.

– Trois enfants ?

– Oui.

– Et il faisait quoi comme profession ?

– Il a commencé dans la pub... il venait de la pub donc et ensuite... il a travaillé dans l'audiovisuel, il était directeur artistique... ce qui est un poste très élevé dans la société il était on peut dire le n° 2... le n° 1 étant le directeur de la chaîne.

– C'est une grosse...

60. Accidents de parcours qui, s'ils sont trop réguliers, ne laissent pas le temps au salarié usager de prendre de l'ancienneté dans une entreprise.

61. Cf. Les effets des produits socialement acceptés, page 103.

62. En terme d'âge, d'affinités personnelles, de centres d'intérêt, d'activités extraprofessionnelles, etc.

- C'est une multinationale genre... Mickey tu vois c'est... le truc très gros très... comment dire, on n'a pas le droit de fumer... y'a pas d'endroits pour fumer dans des endroits comme ça c'est...
- C'est presque une institution quoi à la limite.
- Ouais complètement, les seuls endroits où on peut fumer c'est dans l'escalier de service (sourire) c'est un petit peu bizarre comme endroit.
- Et toi tu bossais là ?
- Ouais... et moi j'étais directrice de la production donc... a priori mon rôle était de gérer l'argent... et j'avais un certain pouvoir sur le directeur artistique... parce que justement tu vois quand y'avait pas l'argent on pouvait pas faire certaines choses... donc y'avait une possibilité de conflit entre nous deux et je l'ai chopé avec du Subutex®...
- Et tu l'as chopé dans quelles... est-ce que tu peux raconter l'anecdote ?
- Dans le bureau... en fait c'est un open-space et je suis... j'ai surgi pour lui poser une question et il a été surpris et... il avait le Subutex® dans la main, un petit peu dégagé du sac à pharmacie... et comme Thomas (coup d'œil à Thomas assis avec nous, qui a été dépendant de l'héroïne pendant sept ans) tu vois c'est quelque chose c'est... j'ai lu, j'ai tilté, il est resté interdit et voilà... et donc moi j'ai rien dit, lui il a rien dit il a répondu à ma question et j'suis partie... et pendant les trois jours qui ont suivi j'ai pas réussi à le regarder dans les yeux, j'me suis tue et tu vois je l'ai pas ramené du tout et tout ça et... effectivement, j'ai compris plein de trucs dans son comportement, que j'me doutais pas tu vois c'était...
- D'accord, t'aurais jamais lié en fait des états dans lesquels il pouvait être.
- Et oui mais après c'est devenu ÉVIDENT tu vois ce que j'veux dire ? (interrogatif)...
- C'est vrai que c'était quelqu'un qu'était mal intégré par son équipe, qui déjeunait pas avec nous qui parlait comme ça (voix nasillardes avec un tic de visage) comme un défoncé en fait et c'était un défoncé et personne n'a rien vu.
- Personne le captait et il pouvait passer pour un mec de la cotorep à la limite (rires) ?
- Voilà... c'est juste tu vois.
- Thomas : il passait pour un mec un peu malade et...
- Nathalie : Voilà, petit, laid.
- Chétif ?
- Nathalie : Voilà.
- Thomas : et puis en plus il avait une maladie de peau tu me disais ?
- Nathalie : Oui il arrêta pas de se gratter (rires).
- Ouais c'était une caricature ambulante...
- Voilà et moi qui ait vécu (coup d'œil à Thomas).

- Ouais près des produits...
- Voilà et on voit rien dans ces cas-là parce que c'est comment dire... c'est un contexte de travail, très officiel, très sérieux, très... tu vois ils sont tous en costards-cravates, c'est pas du tout... ATTENDU qu'un homme de 55 ans puisse se défoncer la tête... depuis il marche au Subutex®.
- Et qu'est-ce qui s'est passé en fait, il t'en a pas reparlé ?
- Tout est resté dans le non-dit... parce que trois jours après il m'a viré... en disant que c'était pas de ma faute, que c'était de la sienne, et qu'il avait pas aimé la tournure qu'avaient pris nos relations, voilà ce qu'il a dit.
- Officiellement il a dit ça ?
- Ouais... alors que trois semaines avant il m'avait proposé un CDI... donc c'est pour ça que je sais que c'est à cause de la défonce... y'a aussi le problème de conflit, comme j't'ai dit il voulait faire une nouvelle émission, on n'avait pas l'argent donc moi j'étais là à dire "non on n'a pas l'argent" tandis que lui il disait "on n'a pas le choix il faut la faire" mais... je pense pas que ça ait suffi.
- Parce que c'est très professionnel ce conflit.
- Ouais, je pense que son vrai problème c'est... c'est la survie... surtout qu'après... j'en ai parlé autour de moi et moi j'viens de la pub aussi, mes parents étaient dans la pub et tout ça et donc j'ai appris que ce mec-là s'était fait VIRER à cause de la coke d'une grande agence... de publicité, et donc le commentaire du gars c'était "ah ouais celui-là mais j'le connais bien, il s'est fait virer de la pub à cause de ça", il est grillé dans toute la pub tu vois alors ça m'étonne pas, il a dit "qu'est-ce qu'il est devenu, qu'est-ce qu'il fait maintenant ?" tu vois.
- En fait il a changé de champ professionnel.
- Voilà, il s'est retrouvé dans l'audiovisuel... et dans un domaine tout à fait inattendu, le domaine des enfants... une chaîne tu vois pour enfants (rires de Thomas) voilà.
- Donc il avait eu déjà des déboires professionnels à cause d'une consommation...
- Ouais... cela dit j'en ai parlé à mon père parce que quand même la drogue dans le milieu publicitaire c'est quelque chose de très répandu, dans le milieu créatif en particulier.
- Thomas : plutôt la cocaïne ouais.
- Nathalie : Oui la coke euh (elle a pas l'air d'accord).
- Thomas : quoique les deux (il pense à l'héroïne), de toute façon en général c'est vrai que de toute façon...
- Nathalie : Et puis ils marchent à... enfin y'a plein de... déjà y'a de la fume c'est admis et tout ça et c'est presque comment dire... respecté... dans la pub et c'est d'ailleurs pour ça que mon père m'a dit mais tu sais ce mec-là il a pas été viré à cause de la coke, ce mec-là il a été viré parce que il était plus assez bon... voilà... c'est-à-dire que la coke est admise tant que t'es bon.

– D'accord.

– Thomas : *J' pense que c'était admis ça j' pense c'était à l'époque de ton père dans les années 70 où tu vois c'était bien parce que les mecs ils dormaient pas, ils bossaient mais maintenant ça l'est plus du tout hein, j'peux t'assurer que maintenant les DA [directeur artistique] et tout ça (il travaille pour la pub aussi, pour des produits relativement « conventionnels »)...*

– Nathalie : *Mais mon frère aussi, y'a 10 ans Thomas, y'a 10 ans il travaillait dans la pub avec son directeur artistique qu'était COMPLÈTEMENT dans la coke et qu'a toujours pas été viré, qu'est toujours à la tête d'une agence... enfin dans une agence tu vois donc.*

– Donc en fait faut pas défaillir, tant que t'es dans la performance ça va.

– Exactement... ça pour la pub en tout cas, c'est c' que j'ai entendu et j'ai trouvé ça très vrai, j'me suis dit qu'effectivement on avait une grande tolérance pour les créatifs... un créatif on sait que c'est pas quelqu'un de forcément... enfin tu vois y'a pas de science exacte pour les créatifs donc c'est beaucoup plus angoissant, t'as besoin d'expérimenter les choses et si ça doit passer par la coke la machin, c'est comme une culture finalement tu vois... mais c'est pas dans l'audiovisuel, dans l'audiovisuel...

– C'est pas valorisé de la même manière ?

– Nathalie : *Ouais, ouais, ouais c'est pas du tout valorisé, ça reste très discret, bon les pétards partout c'est pas tu vois... c'est pas un problème mais tout ce qui touche à d'autres produits... c'est mal vu.*

– Thomas : *Ouais pas au boulot tu vois... tant que c'est pas au travail moi c'est pareil hein » (Thomas, 35 ans et son amie attendent un enfant, il est photographe publicitaire, entretien 38).*

Degré de tolérance à l'égard des psychotropes dans l'entourage professionnel

D'une manière générale, dans les structures où la moyenne d'âge est peu élevée, l'usage de cannabis semble aujourd'hui courant, intégré tandis qu'il est parfois toléré dans des milieux professionnels plus traditionnels. L'usage d'autres substances interdites reste partout nettement plus confiné. Certaines structures, certains milieux professionnels sont effectivement plus tolérants que d'autres à l'égard de l'usage de drogues, du fait de la proximité générationnelle des salariés ou encore parce qu'il existe des sphères socioprofessionnelles au sein desquelles l'usage peut se trouver valorisé.

Salomon a 32 ans, fume quotidiennement du cannabis et ne prend d'autres produits que très exceptionnellement. Informaticien, il apprécie son activité et travaille dans une structure qui lui convient avec une trentaine de personnes âgées de

25 à 35 ans. Le cannabis y est « bien accepté ». Sur 30 personnes, il estime que 15 d'entre elles fument du cannabis dont 3 dans les locaux. La description qu'il fait de son lieu de travail montre à quel point le groupe de collègues se l'est approprié, et vient rappeler que pour certains, l'espace de travail est proche de l'espace privé. Il insiste sur la primauté d'un travail « bien fait », mais ne peut oublier que si c'est effectivement la qualité du travail qui compte, à la moindre erreur, au premier faux pas, la consommation de psychotropes, si elle est connue de l'entourage professionnel, sera immédiatement mise en cause.

Salomon, 32 ans, technicien informatique, entretien 18

« Si ton travail tu le fais mal les gens le savent vite. [...] Donc même si les gens peuvent a priori – et encore ça n'arrive pas – avoir ce genre d'image [une image négative, discréditante], elle est tout de suite recadrée je dirais par la réalité professionnelle. [...]

– D'accord... est-ce que t'as déjà consommé d'autres produits que le cannabis sur tes temps de travail ?

– Ouais, j'ai pris une fois de la coke et une fois un demi ecsta.

– Dans le cadre du boulot ?

– Ouais enfin dans le cadre du boulot, c'est-à-dire que j'ai pris mon rail et après je suis allé bosser et la dernière fois c'était... j'étais au bureau pareil, à deux heures de l'après-midi je me suis dit "tiens il m'en reste un demi" et hop là.

– Alors ?

– Alors très cool, très sympa... bonne ambiance, bonne zick... en plus au bureau on est dans des conditions... nous on est dans nos bureaux à nous, on est 3-4 là-dedans, personne nous fait chier, on peut mettre de la musique, c'est chez nous en quelque sorte donc c'est pas une ambiance de bureau comme on peut se l'imaginer habituellement en fait malgré qu'il y ait les locaux, les machines et la clim' et les badges d'accès nous on est quand même relativement roots. »

Mis à part le caractère illégal de la consommation de drogues, on remarque que c'est la non-maîtrise de la relation au(x) produit(s) qui se trouve sanctionnée avant toute chose, dès lors que le comportement addictif est perçu par les autres. En effet, on verra plus loin qu'un usage régulier de produits comme la cocaïne ou l'héroïne, s'il est tenu secret, peut paradoxalement contribuer au maintien d'une apparente normalité⁶³.

63. Cf. Les effets des produits socialement acceptés, page 103.

Alceste, 38 ans, programmeur-développeur en informatique, entretien 34

« Moi je suis allé à Saint-Tropez, on est allé en boîte tu vois tout ça, même qu'en boîte à un moment donné... c'est peut être bizarre mais c'était même les deux commerciaux qu'y z'ont viré tu vois, à la fin ils étaient en extase, mais d'alcool, qui sait ce qu'ils avaient... ils étaient déchirés complets tu vois huhuhhu avec la cravate et tout et tout tu vois : il faut pas le faire, tu peux être le meilleur commercial et tout ça mais je t'assure qu'il faut pas le faire.

– C'est mal vu ?

– C'est mal vu, y a les mecs qui partent... y a deux parties, les mecs qui partent à trois heures du soir et les mecs qui partent à 6 de la boîte, bon tu peux partir à 6 et être correct putain, moi je suis parti à 6 et j'étais correct, j'ai bien géré l'alcool, bon c'est un alcool aussi que j'aime c'est... quand je vais en boîte ou des trucs comme ça, je bois pas de whisky, je bois de la tequila, parce que ça speed un peu plus, je bois beaucoup moins donc avec peu de quantité et tout ça j'essaie de garder un bon équilibre, à ne pas être raide en fin de soirée c'est ridicule, même si je suis avec des copains ou n'importe c'est ridicule, t'as perdu ta soirée si tu laisses l'alcool tout bouffer. »

Armand, 49 ans, milieu de l'art contemporain, entretien 19

« Et donc au niveau social, au niveau de l'entourage vous avez eu des retours par rapport à votre consommation de cocaïne ?

– Pardon ?

– Vous avez eu de retours par rapport à cette consommation enfin...

– Non, disons j'ai eu des rumeurs qui disaient que... j'm'étais fait attaquer une fois dans le métro... par exemple... je revenais d'un pays j'étais donc un peu bronzé comme ça, j'avais une paire de lunettes sur la tête et y'a une bande de jeunes qui déboule là-dedans et ils viennent vers moi, ils m'arrachent mes lunettes et comme ils avaient l'air d'avoir 15 ans je me lève et je leur dis "toi tu vas me donner mes lunettes"... et puis ils se sont levés ils ont dit "t'as dit quoi ?", j'ai dit "je viens de te le dire, tu me donnes mes lunettes" et bon ils m'ont zigouillé la tête, je me suis retrouvé à l'hosto et une rumeur a circulé que je me faisais approvisionner en coke.

– D'accord, que c'était lié à un trafic ?

– Non pas à un trafic mais que c'était lié à ça, ce qui est totalement faux... donc quand j'ai commencé à entendre ces rumeurs je me suis dit ouhla ça c'est pas Armand, ça donc là je me suis fait extrêmement discret... certains savaient que je pouvais prendre parfois un peu de la coke mais... de façon soft je veux dire, y'a jamais eu un tas de coke sur la table non non non non jamais... et puis ça s'est tassé tout ça parce que des amis intimes m'ont dit alors Armand... enfin on m'avait offert 1 kg de sucre je sais pas et je me suis énervé en disant mais putain arrêtez vos conneries et puis en plus là j'en prenais plus alors j'en ai marre, j'en ai marre de ces conneries je voudrais bien que ça

cesse... voilà et... jusqu'à y'a quelques mois j'en ai pris pas mal et... et tout récemment, je me suis arrêté il y a 6 mois comme ça et ce matin un de mes amis m'a dit "mais Armand tu prends encore" comme il me voyait pas bien tout ça, je lui dis "non j'te jure", il me dit "parce que si tu continues tu me vois plus"...

– Donc en fait...

– Pour des raisons de je sais pas, de rumeurs, de...

– D'image.

– D'image de etc., etc. [...]

– C'est pas si bien perçu que ça en fait dans ce milieu.

– Non non pas du tout pas du tout.

– Pourtant on pourrait penser que c'est un milieu où on a moins besoin de se cacher.

– Peut-être dans le milieu du cinéma je sais pas, j'ai été maintes fois au festival de Cannes où y'a des arrière-boutiques... de soirées où y'a de la coke en pagaille, ça m'intéresse pas ça.

– C'est une autre manière de la prendre aussi ?

– Ouais, ouais, ouais mais là c'est... c'est le succès c'est péti de blé c'est... c'est pas mon truc... là c'est, on pète un câble. C'est tout et n'importe quoi... c'est pas mon esprit... [...]

– Et vous avez senti qu'à un moment ça a pu mettre en danger un peu votre position dans votre profession ces rumeurs...

– Mmm non.

– Non ?

– Non parce que... même si certains ont essayé c'était difficile parce que j'ai fait de très beaux livres, j'ai fait de très belles expositions et les choses sont là donc... même si on a maintes fois ces dernières années tenté de m'abattre parce que je passe institutionnel et qu'avec moins d'argent que l'institution je fais peut-être mieux que l'institution... j'étais un empêcheur de tourner en rond... et qu'on a pu se servir de ce genre d'arguments pour me... pour me nuire mais ça ne m'a pas nuit parce que je sais faire mon travail.

– Ouais si c'était peut-être intervenu à un autre moment de votre trajectoire professionnelle ç'aurait peut-être été différent ?

– Oui peut-être... peut-être... mais je suis loin de tout ça... »

La consommation de groupe au sein du milieu professionnel

Cette situation n'est pas la plus courante pour les personnes que nous avons rencontrées mais elle existe. On peut le constater dans des structures souples où la moyenne d'âge est peu élevée et où le degré de proximité entre les salariés est

important. L'usage est alors ludique, parfois utilitaire, et se déroule dans une « bonne ambiance » comme le racontent Cornélius, Caïn ou Didier. Il arrive aussi que le fait de consommer des psychotropes (de la cocaïne en particulier) présente un intérêt social en permettant, comme le dit Ricky, de « rentrer dans un cercle ». Prendre des produits peut ainsi contribuer à se démarquer au sein même d'un groupe ou d'une structure, devenir un signe d'appartenance à des sphères élitistes, comme il semble que ce soit le cas dans certains milieux artistiques, où l'on peut déceler une certaine « esthétique de la défonce » très clairement différenciée, dans les représentations au moins, de l'image du « toxicomane » tout comme de celle du « fêtard », du tout-venant.

Pendant, même dans ce type de contexte, il existe des limites à ne pas dépasser, une certaine confidentialité à respecter. Ainsi, Ricky a perdu un emploi après avoir été pris en flagrant délit d'achat de cocaïne sur son lieu de travail et Armand a pu constater à plusieurs reprises combien le fait d'être identifié en tant qu'usager de drogues pouvait nuire à sa réputation.

Ricky, 28 ans, technicien lumières, entretien 41

« Et donc, tu prends jamais rien au boulot ?

– Non, non. J'aime pas, je pense que c'est pas bon... Mais je peux le faire... je peux le faire pour faire genre. Je peux le faire pour une raison relationnelle.

– C'est-à-dire ?

– Si on me le propose, et que je sens à ce moment que ça se fait, que ça le ferait bien de prendre un trait, ouais, je le ferais.

– Ça arrive qu'on te propose ?

– Ouais, ça arrive. Chez (nom d'une entreprise) par exemple, c'était en fait mieux d'en prendre que de pas en prendre. Ça permettait de rentrer dans un cercle... »

Il arrive également, comme l'expliquent notamment Cornélius, Michel et Nicolas, que les conditions de travail (temps de présence important et activités physiques par exemple) incitent à faire appel à un stimulant. La consommation collective perd alors son caractère ludique pour prendre un tour plus pragmatique, et la prise de cocaïne, principal produit concerné dans ce cas, intervient pour « tenir le coup », rester éveillé, augmenter la force de travail physique.

Nicolas, 29 ans, gérant d'une SARL dans le domaine culturel, entretien 28

« À chaque fois qu'on travaille physiquement, qu'on fait des installations de décors, ça peut nous arriver de prendre de la cocaïne, dans l'milieu de... dans l'milieu dans lequel on est de toute façon c'est arrivé qu'on dorme pas pendant DEUX JOURS, et qu'on

travaille après. Ou qu'on dorme deux heures, ou trois heures, et ceci pendant trois jours, voire même plus quelques fois ! Ça nous est arrivé vraiment de faire des trucs de... enfin, c'est pas humain ! Et là, ouais, ça nous arrive de consommer de la cocaïne pas pour se marrer, mais pour BOSSER. Et ça nous est arrivé plusieurs fois. Et quelquefois je me dis heureusement qu'on avait ça ! Et donc là, c'est pas par plaisir. Bah ! J'veis pas non plus dire que... on me l'impose pas ! J'ai toujours un certain plaisir parce que j'aime bien ces trucs-là. Mais bon, quand j'travaille physiquement ça m'apporte pas de, ça m'apprend rien d'bon au niveau cérébral. J'me mets pas à avoir de belles idées ou je ne sais quoi, c'est vraiment purement physique. Ça nous fait tenir. MAIS BON, ça c'est pas, j'veux dire on a l'choix aussi, hein, c'est pas... On est pas obligé. [...]

– D'accord, donc, la cocaïne ça t'arrive dans un contexte festif mais aussi au travail (il me coupe)...

– Au travail, ouais. Sur des coups vraiment difficiles.

– (Je continue ma phrase) Est-ce que sur un an tu pourrais essayer d'me dire combien d'fois ça t'est arrivé ?

– Par rapport au travail ?

– Par rapport au travail.

– Cinq fois... À peu près, ouais, cinq fois.

– D'accord. Sur des durées de deux-trois jours, pour tenir le coup.

– Ouais, voilà, ouais. »

MAÎTRISE DE SOI ET CONTRÔLE DE L'IMAGE SOCIALE DANS LA SPHÈRE PUBLIQUE

« ... dans tous les cas de stigmaté [...], on retrouve les mêmes traits sociologiques : un individu qui aurait pu aisément se faire admettre dans le cercle des rapports sociaux ordinaires possède une caractéristique telle qu'elle peut s'imposer à l'attention de ceux d'entre nous qui le rencontrent, et nous détourner de lui, détruisant ainsi les droits qu'il a vis-à-vis de nous du fait de ses autres attributs. Il possède un stigmaté, une différence fâcheuse d'avec ce à quoi nous nous attendions⁶⁴. »

Comment gérer le fait d'être considéré à la fois comme un professionnel qui assume éventuellement des responsabilités, et comme un élément a-normal de la société ? Quelles sont les contreparties et les conséquences potentielles de cette situation ?

L'utilisateur intégré à un milieu professionnel doit faire face à deux problématiques principales, la première en rapport avec la gestion de sa consommation, la deuxième liée au stigmaté que constitue sa pratique interdite. Excepté pour les personnes dépendantes depuis de nombreuses années de l'héroïne⁶⁵, les usagers que nous avons rencontrés cherchent avant tout⁶⁶ à ne pas se laisser déborder par leur consommation de psychotropes, ce qui les placerait dans une situation difficile en terme de santé physique et mentale mais aussi sociale puisque qu'une perte de contrôle de leur rapport au(x) produit(s) nuirait vraisemblablement à leur activité professionnelle.

Il apparaît que la dimension symbolique joue un rôle central dans les comportements de consommation, le vécu et la perception de cette pratique et ce même s'il existe parfois un décalage important entre la réalité d'une consommation et la façon dont l'utilisateur se la représente et la présente à ses interlocuteurs.

64. E. Goffman, *Stigmatés. Les usages sociaux des handicaps* (1975), les éditions de Minuit, 1989, p. 15.

65. La position particulière de ces usagers sera développée dans le second volet de cette recherche.

66. Et n'y arrivent pas toujours.

Enfin, nous verrons comment ces personnes mettent en place des stratégies individuelles de gestion qui visent à contrer les conséquences négatives de la prise de produits, à la fois pour eux-mêmes mais aussi pour maintenir une apparence de normalité conforme aux attentes sociales.

Tom, 28 ans, assistant réalisateur, entretien 37

« Et dans ton entourage professionnel, amical...

– Dans l'amical, y'a des gens qui savent pas que je prends des ecstas... Parce que ce sont dans ces cas-là des gens qui consomment pas, ou y'a pas d'intérêt... J'ai jamais non plus cherché à me vanter. Et dans le milieu professionnel, c'est l'habitude un peu de fermer sa gueule aussi... Parce que tu vas pas raconter à n'importe qui... Même si y'avait un assistant avec qui je bossais qui prenait de la coke, j'ai pas non plus été lui dire que je prenais de la coke.

– Il en prenait sur le lieu de travail ou tu savais ?

– Non, je savais parce que... j'sais plus, j'crois que son dealer devait passer... C'est pas pour autant que... Il aurait pu m'en proposer, j'aurais peut-être dit oui, mais d'une façon générale, je le dis pas.

– Tu le cries pas sur tous les toits...

– Non. Parce qu'y'a aucun intérêt déjà... C'est valable pour ça, comme pour d'autres choses, qui ont pas à voir avec les drogues... Tu racontes pas ta life forcément au boulot. J'veux dire comme tu dis pas dans ton milieu professionnel que, si à un moment ça n'a pas été, que j'ai vu un médecin... ou une période de déprime, tu dis pas ça à ton boulot. Et encore, tu vois, je vis pas dans un milieu où c'est le jour et la nuit avec ma vie... c'est pas Dr Jeckyll et Mr Hyde... Y'a des gens, ils ont un boulot, ils sont toute la journée en costume cravate, l'ex de ma meuf est comme ça, en costume cravate toute la journée dans un milieu hyper chiant, super strict. Je pourrais jamais vivre là-dedans, et puis la nuit, c'est ecsta, coke et tout ce que tu veux. Donc encore moi, j'ai une... comme je suis habillé normalement tout le temps, les gens cernent un minimum le personnage... Tu vois à peu près à qui t'as à faire. Je cache pas tout non plus... »

LA DIMENSION SYMBOLIQUE

Le secret : jouir du sentiment d'exception, risquer d'être à découvert

« On comprend bien comment le secret peut être utilisé comme une technique sociologique, une forme de l'action, sans laquelle notre environnement social peut rendre certaines fins absolument inaccessibles. Son charme et sa valeur, au-delà de sa signification uti-

litaire, la singulière séduction que peut exercer un comportement formellement mystérieux indépendamment de tout contenu, tout cela n'est pas tout à fait aussi évident. D'abord, l'exclusion fortement marquée des autres fait naître un sentiment de propriété non moins fortement marqué. Pour bien des natures, ce qui donne son véritable sens à la propriété, ce n'est pas de posséder, au sens positif du terme : elles ont besoin de savoir que les autres en sont privés. Ce qui repose évidemment sur le fait que notre sensibilité est éveillée par la différence. En outre, s'il est vrai que les autres sont exclus d'une possession surtout si celle-ci a une grande valeur, il est psychologiquement aisé d'inverser les termes : ce que l'on refuse au grand nombre doit être particulièrement précieux. [...]

« Le secret place la personne dans une situation d'exception, il agit comme un charme dont la détermination est purement sociale, indépendant dans son principe du contenu qu'il protège : mais naturellement, ce charme croît dans la mesure où le secret que l'on détient en exclusivité est important et vaste. [...] Le secret est porté, lui aussi, par la conscience qu'on peut le trahir, et qu'ainsi on tient entre ses mains le pouvoir de changer le cours du destin, de provoquer des coups de théâtre, d'apporter la joie ou la destruction, quand bien même il ne s'agirait que d'autodestruction. C'est pourquoi la possibilité et la tentation de trahir tournent autour du secret, et au risque extérieur d'être découvert vient se mêler le risque intérieur de se découvrir, qui ressemble à la fascination du vide. [...] Nous en arrivons ici à un point décisif : le secret est un facteur d'individualisation de première importance, et avec ce double rôle typique – des relations sociales fortement personnalisées autorisent et exigent le secret dans une très large mesure, et à l'inverse, celui-ci engendre et amplifie cette différenciation⁶⁷. »

Pour l'usager de drogues qui travaille, posséder symboliquement le pouvoir de « changer le cours du destin » dans un sens qu'il est plaisant d'imaginer, c'est risquer très concrètement de perdre son emploi. À l'adolescence, l'expérience de la transgression peut jouer un rôle important dans le choix de consommer des substances illicites et parfois même de le revendiquer. Mais pour celui ou celle qui continue d'utiliser ces produits, sans pour autant inscrire sa pratique dans un cadre contestataire de la société dans son ensemble, se pose rapidement la question de la position à adopter face à ces autres qui ne partagent ni ses goûts ni ses réflexions ni son savoir concernant les états modifiés de conscience. À cela s'ajoute le fait que l'usage de psychotropes est non seulement illégal mais aussi passible de sanctions

67. G. Simmel, Secret et sociétés secrètes, éd. Circé, 1991, p. 43.

sociales lourdes de conséquences pour l'individu, qui expérimente alors non plus le plaisir de la transgression mais le trouble de la discrimination. Porteur d'un *stigma* qu'il est possible de cacher, l'individu se sait tout de même discréditable. Ceci l'oblige à une gymnastique psychologique et sociale particulière, dont le but est d'éviter de s'exposer aux sanctions pénales et à l'opprobre, de se voir disqualifier à la moindre erreur qui sera immédiatement imputée à sa consommation si celle-ci est connue. Dès son entrée dans le monde professionnel, l'usager de drogues illicites se trouve donc confronté à la problématique du *secret*.

Comme l'explique G. Simmel, et comme presque chacun d'entre nous a pu l'expérimenter, détenir un secret procure un certain plaisir, à la fois intérieur et aussi social, puisque le mystère produit un effet perceptible chez les *autres*. Ce plaisir existe parallèlement à l'angoisse (plus ou moins importante) ressentie à l'idée que le secret pourrait être dévoilé.

Consommer des produits pendant son temps de travail mais garder secrète sa pratique dans cet environnement signifie aussi que l'usager accepte l'interdit, fait exister la loi, la confirme, et donc ne la transgresse pas. De plus, le monde professionnel, la scène publique qu'il représente, peut être comparé à une forme de tribunal devant lequel l'usager comparait secrètement et dont il se sert pour estimer sa capacité à gérer sa consommation, pour mesurer à quel point il est capable de bluffer, et par là même de garder la maîtrise, au moins en apparence, de sa relation au(x) produit(s).

Le secret n'est pas ce qu'on ne *peut* pas dire mais ce qu'on ne *doit* pas dire, ce qui ne doit pas paraître. Il s'agit avant tout de ne pas être vu tel qu'on est. Le sentiment de liberté se mesure au droit qu'on se donne de ne pas répondre, de ne pas être responsable, devant les autres et dans la sphère publique, de ce qui concerne l'intime, le privé, le personnel. Être détenteur d'un secret c'est donc aussi rester solitaire et inaccessible, indiscernable et pourtant absolument différent, c'est se confondre avec les autres et confondre les autres, les abuser par le jeu du masque et du déguisement.

Le « Français Moyen », le « Junky » et le « Super Héros de la Défonce »

« Plus que des produits chimiques, le drogué consomme des produits imaginaires. William Burroughs, revenant magnifique de toutes les défonces, énonce ainsi "l'équation de la came" qu'il applique exclusivement aux opiacés et ses dérivés : "La came n'est pas un plaisir. C'est un mode de vie." Ce qui ne veut pas dire, précise-t-il, qu'il y ait forcément intention

de devenir camé. Il ne laisse pas toutefois d'être troublant que ce soit à travers le geste par lequel il tente d'actualiser son idéal d'autonomie – d'autonomie absolue, devrait-on ajouter –, que l'individu devient "aliéné à lui-même" (Michaux)⁶⁸. »

Comme nous l'avons précédemment dit, les personnes que nous avons rencontrées trouvent une certaine satisfaction dans le fait de tenir secrète une pratique qui peut leur donner la sensation de « vivre deux fois plus », de vivre mieux et différemment. Les effets recherchés dans la prise de psychotropes ont avant tout trait au plaisir, au voyage, à la rencontre, et les non-usagers sont supposés en être privés.

La notion de « Français moyen » est employée par plusieurs des personnes interviewées pour faire référence, situer ou personnifier la *norme* socialement admise. Vivre selon les normes signifie pour eux obéir sans réfléchir, ne pas remettre en cause les règles de la société, être dupe des informations diffusées par les médias, se contenter des croyances populaires sans se soucier de leur adéquation avec une réalité. Le regard porté sur les usagers par ce « Français moyen » est vécu comme infantilisant, accusateur et dominant. Il symbolise ces *autres* à qui on ne doit pas révéler sa vulnérabilité, ces regards qui menacent l'identité, qui la font vaciller et se réduire à l'étiquette du « toxicomane », du « raté » que l'on méprise.

Elsa, 33 ans, journaliste free lance sur le web, entretien 24

« Pour toi c'était important le fait d'être insérée comme tu dis, qu'est-ce que ça représentait ?

– J'ai jamais vraiment voulu être insérée moi tu sais c'est...

– Comment tu te positionnais ?

– Fondamentalement, là j' parle vraiment d'une manière on va dire idéaliste et idyllique, idylliquement, idéalement moi j' aimerais ne pouvoir faire que des films, aller tourner, faire de la musique, organiser des événements plus ou moins artistiques liés autour des cultures électroniques, moi idéalement j' aimerais faire ça et ne pas aller tous les jours à un même endroit, au bureau, moi j' aime bien vivre au rythme de ça.

– Et ça te faisait peur un peu de te retrouver dans quelque chose de routinier ?

– Ah oui ça me faisait peur complètement, d' ailleurs même psychologiquement j' ai trouvé ça dur de passer du passage chaotique entre guillemets... instable j' aime pas trop ce mot parce que ça veut rien dire... on est jamais stable dans la vie, c' est comme

68. J. Fatela, « Drogues et ambivalences de la subjectivité », in Alain Ehrenberg (sous la direction de), *Individus sous influence. Drogues, alcools, médicaments psychotropes*, éd. Esprit, collection Société, 1991, p. 53.

le bouddhisme, aujourd'hui c'est aujourd'hui et demain c'est demain, l'eau coule, la roue tourne, pour moi les gens sont pas stables ou alors ceux qui sont stables, c'est ceux qui me font flipper, c'est le Français moyen avec sa carte d'assurance vie, qui tous les ans va en vacances à Bénidorme-les-Oies avec sa tente de camping, ça ça me fait flipper... »

Emmanuel, 30 ans, gérant d'une SARL dans le secteur culturel, entretien 26

« Mais par le Français moyen [la drogue] c'est vu comme une faiblesse. C'est pas vu comme un... J'sais pas... J pense que notre génération, tout l monde y aura goûté, mais ça sera toujours dans nos têtes comme une faiblesse. Comme une mise à l'écart. C'est la nouvelle mise à l'écart ! C'est plus le shit, c'est la soirée Champagne-coke jusqu'à 8 heures du matin. [...] »

– On en parle pas mal quand même...

– Qu'on en parle, okay ! Mais j'suis désolé, ça reste une mise à l'écart ! Enfin dans le cocon familial tu parles de beuh aujourd'hui c'est plus [« + »] les parents qui sont mis à l'écart si ils le comprennent pas, que quand tu parles de coke ou de speed, excuse-moi, mais c'est toujours l'enfant qui est mis à l'écart ! Faut être réaliste quoi !

– Dans l'cocon familial...

– Ouais, mais c'est la base ! C'est la base de la société. Notre société, elle est judéo-chrétienne, c'est le côté familial la base... »

Les non-usagers comme les usagers partagent en revanche une conception commune, celle du « junky », du « toxico ». Si pour les premiers ce stéréotype peut parfois être appliqué à toute personne consommant des produits illicites, pour les seconds il fait précisément référence à l'usage de drogues non maîtrisé, quelle que soit la substance en cause. Ne pas maîtriser sa relation au(x) produit(s) c'est faire état de sa « faiblesse », afficher son peu de volonté, son aliénation, mais aussi quelque part donner raison à ce « Français moyen » et risquer de faillir sous le feu de son regard, de voir sa confiance et son estime de soi fortement altérées. À cela s'ajoute la peur et le refus de la dépendance qui sont, d'une manière générale, très présents dans les discours des personnes que nous avons rencontrées.

Mister Boost, 28 ans, concepteur multimédia, entretien 33

« Quelque chose à ajouter ?

– Non, mise à part que par rapport à tout ça, mon bilan par rapport à ma consommation en fait, c'est que j'essaie de briser toute dépendance avec les drogues bien que toutes drogues forment... m'attachent, je suis attaché à ces choses-là puisqu'on le vit donc c'est quand même une dépendance mais quelque part j'ai pas envie de dépendre d'une drogue particulière, c'est quelque chose que mon corps et mon esprit ne supportent pas ou peu donc à un moment ça craque, donc à des moments j'ai besoin de sevrage. J'ai

besoin de cycle en fait, je pense que je suis beaucoup plus content, joyeux de vivre quand il y a des cycles qui se produisent quand les choses changent, bougent et le fait d'avoir une continuité dans ma consommation ou avoir des habitudes c'est des choses que j'ai du mal à vivre donc forcément y faut qu'à un moment ça stoppe. »

Enfin, apparaît dans les entretiens une troisième figure, moins connue et propre cette fois aux usagers intégrés à un milieu professionnel, que l'on peut nommer le « Super Héros de la Défonce ». Non content de mener une double vie, le Super Héros assume et contrôle toutes les facettes de son existence. Il est indépendant, gère intelligemment tant sa consommation de psychotropes que sa carrière sociale et professionnelle, en un mot il est libre, exigeant et doué, il soigne son look, est en forme, a bonne mine, fait du sport et est de bonne humeur, convivial, amusant, etc. Il est même bon mari et bon père quand il n'est pas un grand séducteur.

Claude, 41 ans, prestataire de service contrôle de conformité normes de sécurité, entretien 30

« En plus, j'avais du fric. Donc, tu vois... ma limite, elle était pas comme 99 % des tox liée au fric, au fait qu'il faut trouver la thune pour trouver le produit... J'ai jamais connu ce problème. J'ai jamais été limité par l'argent. Donc ma seule limite, c'était mon corps... Et comme j'étais aussi père de famille, que j'ai jamais été en rupture professionnelle... Je me suis jamais fait griller à boulot par exemple tu vois... T'as plein de gens qui ont consommé quotidiennement et qui se sont vite fait griller par leur boulot. Parce qu'ils assuraient plus, parce qu'ils se sont fait attraper en flagrant délit ou j'sais pas moi... parce que des fois le matin tu te lèves pas, t'es tellement cassé... Et donc moi... j'ai jamais... basculé tu vois. Socialement j'ai jamais basculé en fait. J'ai toujours assuré socialement, professionnellement, mon côté père de famille, mon côté thunes, etc. Jamais on a manqué d'argent à la maison tu vois. Jamais il a manqué un franc pour les enfants, ou la femme, ou les vacances ou quoi que ce soit... pendant ces deux ans-là où j'ai consommé quotidiennement [de l'héroïne], j'ai tout le temps assuré. Et... c'est pareil, je shootais pas... j'ai jamais fait d'OD par exemple. Ce qui est quand même assez rare. Enfin, je connais pas de mecs qui ont shooté, qui ont jamais fait d'OD. Je n'ai jamais fait d'OD, jamais !

– Tu étais précautionneux sur les quantités ?

– Ouais. Tu vois, je reviens à ce que je te disais tout à l'heure : moi je suis plus dans l'homéopathique tu vois... Le produit est là, mais je ne tombe pas. [...] C'est interdit, donc déjà au boulot, non, t'en parles pas. Par contre, j'ai jamais caché que je fumais... Même au boulot.

– Les pétards ?

– Ouais.

- Comment ça se fait, tu penses que ça passe mieux que le reste ?
- Parce que je... au risque de paraître un peu prétentieux... je suis très reconnu dans ma profession. Donc je m'amusais aussi à démontrer que voilà : on peut fumer des pétards le soir, aller en nouba, aller en boîte, et arriver le matin et faire le boulot comme... d'une façon très consciencieuse.
- C'était volontairement pour casser ça ?
- Non... c'est comme toutes ces petites choses qu'on fait dans notre vie, tous ces petits actes militants, si tu veux. C'était pas POUR ça, mais je m'en cachais pas. Je m'assumais, moi j'aime bien fumer des pétards le soir donc... je fume. Mais c'est vrai, y'en a quelques-uns que j'ai choqués.
- C'est quoi les réactions ?
- Ah ben... c'est des faux culs, c'est par derrière. Ils te disent rien, mais les mecs, tu vois bien que c'est... Ça leur fait drôle. [...] Le soir, au repas, les mecs en cravate et tout, et moi je sors la boulette, je roule... (cannabis, ndr).
- Tu as roulé le soir en déplacement professionnel ?
- Ah oui, je roule, etc.
- C'est autre chose que de le dire autour d'un café...
- Ah oui ! Je fumais devant eux... Et puis en fait, tu t'aperçois que dans le milieu, pas que dans ce milieu-là, y'a un paquet de gens qui fumaient, mais qui fumaient tous dans leur coin. Les mecs se cachaient tous pour fumer. Donc moi je trouvais ça... je trouvais ça con. Je trouve ça con de se cacher, quand c'est pas pour des flics. C'est des gens avec qui je passais toute la journée, on bossait ensemble, le soir boom tu le sors, et après tu t'aperçois que l'autre il sort le sien, et puis en fait après, ça se tranquillise... Donc au niveau professionnel, le cannabis, je me suis jamais caché.
- Le reste par contre ?
- ... L'héro, j'en ai jamais parlé, la coke oui, j'en parle. Mais c'est toujours des petits sous-entendus. C'est pas... quand on en parle, c'est juste des petites réflexions anodines qui de temps en temps... mais c'est vrai que c'est arrivé même dans la presse. Quand tu vois Johnny Halliday qui fait deux pages du Monde en disant "maintenant je me suis calmé, j'en prends plus que pour bosser..." Je trouve ça assez hallucinant. »(Je lui sors l'exemplaire du Vrai Journal avec un dossier "Drogues et Travail", on en discute).

Ken, 24 ans, commercial, entretien 8

- « Comment tu appréhendes les réactions de la société vis-à-vis des drogues ?
- Je suis à un âge où on est nombreux à le faire, je connais beaucoup de gens qui le font... Quand je vois les générations précédentes, pas nos parents, pour qui c'est encore un peu différent, mais la génération précédente, pour eux, les drogues dures

sont de vrais démons. Alors effectivement, leur réaction c'est la répression. Sinon, tous les gens que je connais, dans mon entourage, sont dans un rapport avec des substances. Ils savent ce qu'ils prennent, comment ils doivent le prendre... Ils sont pas accrochés, ils se droguent pas pour fuir, c'est pas du tout une fuite... C'est plutôt dans des moments de détente et de distraction... on se fait plaisir en se payant 1 g de cocaïne à deux ou trois pour l'apéro, parce qu'on aime l'effet de ce produit, ça se marie bien avec les ambiances festives, etc. C'est un rapport réfléchi. On l'ignore pas, on n'est pas dans la répression, mais ce n'est pas l'excès exagéré non plus. C'est pas non plus des tonnes de trucs tous les week-ends, de plus en plus. C'est pas une spirale infernale du tout... Ceux qui découvrent vont peut-être avoir une période de 2, 3 mois où ils vont abuser, mais après se calmer. Ces gens en prennent, mais ce ne sont pas des "toxicos"... Ce sont des gens avec une activité sociale et professionnelle, c'est des gens qui ont un rapport avec les drogues équilibré. Bien sûr, j'ai vu des gens partir dans la coke et dans l'héro, mais c'était aussi pour d'autres raisons. Mais la plupart reste à un certain niveau, sans déraper, ils ont une vie sociale, un travail... Je trouve que c'est une réaction vis-à-vis des produits vachement positive en fait. C'est comme de l'autolimitation dans un rapport assez distant, méfiant aux produits. C'est pas être dedans, les produits mènent pas ta vie. »

Ce « Super Héros de la défonce » n'est pas sans évoquer l'image du « Jeune Cadre Dynamique », il pourrait en constituer l'envers de la médaille ou tout au moins une de ses facettes. La devise de l'Association pour le Management des Risques et des Assurances de l'Entreprise : « Le risque étant la condition du succès, sa bonne gestion en est une garantie » ou encore cet extrait d'un article de L'Express daté de 1993, pourraient amener à considérer l'usage de psychotropes comme une parmi tant d'autres des pratiques à risques, interdites, sensationnelles, qui semblent attirer le « travailleur performant du tertiaire ».

Le cadre dynamique, L'Express (13 mai 1993), L'Entreprise, Jacques Buob

« Pour faire plaisir à son boss, ne pas passer pour un cave, un laissé-pour-compte de la modernité et pour garder son job, le cadre se découvre des capacités insoupçonnées. Désormais, il saute à l'élastique de ponts de 100 mètres de hauteur, aussi à l'aise qu'en jogging le dimanche autour du lac du bois de Boulogne. Certes, l'exercice est devenu banal depuis que des octogénaires s'y livrent sans craindre l'infarctus, mais il paraît qu'on se sent mieux après (on le comprend), et que l'esprit de groupe y gagne. Le cadre participe à des stages de survie. Lâché en milieu hostile, avec une boussole, un couteau et quelques collègues de bureau. Pour les sociétés qui ont les moyens. L'affaire se déroule dans le Ténéré. Pour les autres, à Fontainebleau. Le désert, évidemment, c'est mieux : on risque d'y mourir de soif ou de se faire piquer par les scorpions, ce qui forge le caractère. Des gens très

sérieux qui ont fait HEC et Harvard vous expliquent au retour que c'est comme dans "La Guerre du feu" quand on envoyait les jeunes chercher la flamme de la vie dans le campement de la tribu d'en face.

Il est prêt à tout, le cadre moderne, quand il réintègre son bureau repeint de couleurs propices à engendrer la réflexion créatrice. Va-t-il vendre plus de couches-culottes, d'acier trempé ou de bouillon lyophilisé ? Voilà la question. Patience. Au bout d'un temps variable, la boîte aura fermé ou alors on sera revenu à la sagesse. Resteront de beaux souvenirs, quand même. »

Ces personnages fantasmés, le « Français moyen », le « Junky » et le « Super Héros de la défonce », semblent jouer un rôle primordial dans le vécu de la consommation. Au-delà même de la relation qu'entretient l'utilisateur avec le(s) produit(s), ils sont le lieu et l'expression de la subjectivité. Se percevoir ou non comme dépendant, accepter, craindre ou revendiquer le statut de « toxicomane », conditionne en partie et connote l'histoire de la personne avec les psychotropes. Ce mécanisme identificatoire permet au sujet de donner une forme à de l'informe en lui, au-delà des explications rationnelles qu'il peut trouver pour justifier son appétence pour l'alération de l'état de conscience.

C'est donc aussi en s'appuyant sur ces productions symboliques que l'utilisateur, quel que soit son rapport au(x) produit(s), fixe ses limites, construit ses propres stratégies de gestion et qualifie sa consommation, en se mentant parfois à lui-même.

S'identifier à la figure du toxicomane, sous l'angle du raté désinvolte ou du marginal qui conteste, c'est se préparer à le devenir. Cultiver l'image du Super Héros de la Défonce, y croire, c'est tenter de s'en rapprocher, intégrer et appliquer au moins en partie et pour un temps, le comportement qui définit ce personnage, même s'il reste fictif, rêvé.

Michel, 38 ans, régisseur d'une salle de concert, entretien 22

« Je sais qu'à un moment [dans les années 1980 à Paris, ndr] voilà y'a eu de l'héro et bon personnellement j'ai jamais été spécialement touché là-dedans mais autour de moi c'est tombé y'a eu des OD [overdoses, ndr] des mecs accrocs, des ci, des drames et c'est sûr; dans un cercle proche même... et moi j'ai goûté à ça pendant pas mal de temps mais je me suis jamais shooté, jamais, jamais et j'ai jamais été accrocc ou même le fait de penser que je pouvais être dedans quoi.

– Donc c'était aussi le rapport que toi t'avais par rapport à ce produit là ou...

– Ou même par rapport à un autre truc je pense être et j'espère toujours l'être assez fort pour pas sombrer dans un truc comme ça... si on parle des drogues dures par

exemple moi j'ai goûté une fois, enfin plus d'une fois en fait (il entend par là une période de quelques semaines de consommation et non pas une seule prise) des expériences avec comme un genre de crack en fait, dérivé de coke dans une bouteille (du freebase) et j'ai du stopper. j'ai dit stop ça plus jamais, c'est vachement trop dangereux et c'est le seul truc qui m'a fait peur et qui m'a dit que je pouvais... c'était très très inquiétant.

– C'était quoi qui était inquiétant, l'effet en lui-même ou...

– Tout, la réaction, le comportement par rapport à ça.

– Tu peux décrire un peu cet épisode ?

– Ouais, c'est vraiment pas... c'est vraiment pas positif, c'est sûr que ça procure un plaisir mais après c'est tout ce qui est autour... ça fait vraiment le camé là vraiment, le mec qu'est... si on te dit que quelqu'un va passer avec ça tu te réjouis à l'avance, t'en peux plus tu regardes ta montre toutes les 5 minutes machin et bon et dès que tu commences à prendre ce truc-là tu prends une fois, 2 fois, mais même dans le cadre de la soirée quoi, c'est très dur de...

– Résister ?

– Voilà ouais donc quand t'en es à regarder sur ta moquette si y'a pas le moindre truc qui traîne ça fait que t'es... ça a été très rapide⁶⁹ hein mais bon ça a été stop. »

Armand, 49 ans, milieu de l'art contemporain, entretien 19⁷⁰

« Et au niveau social plutôt la façon dont vous percevez les usages de drogues... est-ce que vous voyiez plusieurs types de consommateurs, plusieurs types de consommation ?

– Moi je connais pas ce milieu, je connais pas le milieu de la drogue.

– Et quelle perception vous en avez ?

– La perception que j'en ai, elle est complètement conditionnée par ce que j'en lis et ce que j'en entends à la télévision et...

– Malgré votre expérience personnelle ?

– Oui parce que je vous dis moi j'étais pas lié au monde de la drogue, pas du tout, pas du tout, je veux pas, ça m'intéresse pas, j'ai été lié à des amis qui ont pu en prendre aussi, pour des raisons peut-être proches des miennes... Mais c'est pas le milieu de la drogue ça c'est le milieu périphérique et puis plus secret, plus caché, plus intimiste, plus... Mais dans tous les cas je crois que ça participe en effet à... ça vient avec un certain succès, ça vient avec... la peur peut-être de ce succès, la peur d'être dépassé par

69. Épisode de consommation de free-base d'environ trois mois à une fréquence située entre hebdomadaire et quotidienne.

70. Armand a interrompu quelques mois avant l'entretien une consommation quotidienne de cocaïne qui aura duré trois ans.

le... d'être dépassé soi-même j'entends et... parce que gérer sa vie c'est pas facile, quand on a des objectifs, des projets, quand on construit sa vie, quand on... développe un travail personnel, ça demande une énergie considérable et autant pour un sportif que pour un écrivain, que pour un réalisateur c'est une pression énorme parce qu'il y a des enjeux d'argent, des enjeux personnels, des enjeux esthétiques, des enjeux peut-être historiques et que c'est lourd à porter quoi et... pour tout dire quand j'ai commencé tout ça [la cocaïne] je m'attendais vraiment pas à ce que ça prenne une telle ampleur et... Tout ça est venu parce qu'il y a un intérêt croissant pour l'art et qu'il y a beaucoup d'argent en jeu. »

LA « GUEULE DE L'EMPLOI ». IMAGE SOCIALE, ESTIME DE SOI ET REGARD DE L'AUTRE

« Donc, ce que l'individu doit en partie finir par être pour lui-même est une personne dont les apparences peuvent être perçues par les autres comme normales. Son apparence inoffensive est profondément lui : il n'a pas de moi plus profond, bien que certains le soient autant. L'examen de cette tâche qui consiste à maintenir une image acceptable de soi-même nous fait voir une fois de plus que les sujets et leurs autres ont un souci commun, paraître normaux, quoique, peut-être, pour des raisons différentes⁷¹. »

Avoir une « bonne image » aux yeux des autres, chercher à l'améliorer ou en tout cas éviter qu'elle se dégrade est un facteur important pour le bien-être de l'individu, tant sur le plan social pour conserver une crédibilité que sur le plan personnel pour maintenir une bonne estime de soi. Le corps, qui constitue pour beaucoup la première limite à la consommation de drogues, est aussi l'outil qui permet de faire illusion, de correspondre aux attentes des autres.

Martine, 25 ans, chargée de produit, entretien 35

« Et est-ce que tu fais attention aussi quand t'es fatiguée à ta présentation ?

– De toute façon c'est une question de... tu vois peut-être au début je redoutais aussi ce genre de jugement, le fait d'être jeune, le fait d'être une fille enfin tu vois c'est con mais c'est encore des choses aujourd'hui dans le milieu du travail, enfin t'en pâties tous les jours, quand t'as envie qu'on t'écoute, que t'as quelque chose à dire et que ces mecs sont là "toi ta gueule" parce que t'as 30 ans de moins qu'eux et que t'es une fille en gros t'existe pas, t'es là... moi au début je me disais mais je suis le faire-valoir, on m'amène aux rendez-vous genre habille-toi sexy et regardez j'ai une belle assistante tu vois enfin

je me demandais pourquoi j'étais là, c'était assez insupportable, bon j'ai appris aussi à me calmer, à apprendre avant de l'ouvrir et donc voilà... mais c'est vrai qu'on en pâti tous les jours dans le boulot... et donc j'avais besoin de me sentir écoutée, je reconnais mes erreurs j'en fais tous les jours enfin pas tous les jours mais j'en fais et je les reconnais, j'accepte donc... j'ai pas envie d'arriver à la perfection donc je sais très bien ce que je suis mais j'ai quand même justement envie qu'on me respecte, sachant ce que je suis, que je suis capable de... ok je fais la fête mais je veux pas qu'on me juge là-dessus donc forcément ouais j'arrive propre au boulot, même si je sors de soirées comme y'a quelques temps je me douche, je me maquille, je m'habille tu vois je... j'arrive je suis présentable. Y'a des fois où j'ai été à des rendez-vous en ayant pas dormi de la nuit et en ayant des remontées de taz en plein rendez-vous et là tu maîtrises rien (rires) à la limite t'as rien voulu enfin si t'es responsable mais tu vois t'as pas pris un truc pour enfin c'est la suite de ce qui t'arrive... et puis bon heureusement t'es bien sapée t'es machin tu dis ah excusez moi, en gros je suis malade j'ai des montées de fièvre (avec un geste très féminin sur le front, rires) voilà et puis ça passe mais je pense qu'il faut au moins ça ouais, après tout dépend le boulot que tu fais mais moi je vois pas mal de gens... je sors pas mal de mon bureau... si c'était à la limite que les 4 personnes que je vois vraiment tous les jours c'est pas très grave et y'a des fois je leur impose des tronches... ils sont pas très stricts là-dessus c'est plutôt tu vois c'est vraiment cool tu peux venir en jean enfin y'a pas de... pas d'angoisse à côté de ça ouais les jours où j'ai des rendez-vous j'arrive classe, j'arrive classe... sans en faire trop mais enfin... tu peux pas soupçonner à la limite de ce que j'ai fait la veille enfin tu vois je pense que c'est vraiment pas écrit... sur ma tête... bon sauf les fois où t'es vraiment mal et où tu te tapes des remontées et... bon là ok les gens voient que t'es pas très bien mais bon... c'est l'hiver tu peux être malade enfin tu vois... donc là-dessus je fais vraiment un effort. »

Claude, 41 ans, haute technologie, entretien 30

« Après, y'a mon petit côté rital... y'a le look, l'image de marque, tu vois, c'est important.

– C'est une question de maintien ?

– Ouais, d'image, bien sûr. Je le pense. J'ai toujours pris soin de mon image de marque. Ça a même été un des gros facteurs pour arrêter, ce qui me dérangeait le plus, c'était comment les autres me percevaient. L'image que te renvoient les autres, comment tu te vois dans leur regard. Et ça, ça m'était devenu insupportable. Le regard des autres qui me regardaient en tant que tox... Et ça, ça m'était devenu insupportable... j'étais plus le personnage... haut en couleurs, dans les regards de mes proches, j'étais devenu le tox. Et ça... ça me faisait mal.

– Et t'as arrêté à 33 ans ? (héroïne en injection, ndr)

– Ouais... enfin 34 exactement, avril 94. Mon pote est décédé en 93... C'est le décès de mon ami d'enfance. C'était vraiment mon frère depuis la maternelle. Donc là, ça a vraiment été un truc brutal. [...]

71. E. Goffman, La mise en scène de la vie quotidienne. 2. Les relations en public, Les éditions de Minuit, coll. Le sens commun, 1973, p. 263.

– Deux anecdotes. Je reviens d'un WE en Hollande avec mon cousin, dans une voiture immatriculée 93, on est allé tout le WE faire la fête en Hollande, parce qu'on travaillait sur une [grande industrie]. On arrive le lundi matin, cassés, pas rasés, etc. et on tombe sur un zélé. Le mec fouille tout comme un rat mort, et évidemment, il trouve une miette de shit que mon cousin avait dans son porte-feuille depuis des années, il savait même plus... Et moi, sur un petit sachet d'herbe à 50 balles... Et il nous fait la totale, 400 balles d'amende, il nous amène à l'inspecteur... L'inspecteur dit au douanier "tu crois que j'ai que ça à foutre ?" Voilà... Je repasse plus tard la même douane en costard cravate, voiture immatriculée en province, 5 grammes de coke : "Monsieur, vous revenez d'où ? J'étais à un congrès, je suis ingénieur pour XXX... Ok..." Et pas de problème... alors que c'est le même individu ! J'en rigole, mais à chaque fois ça marche !

– La gueule de l'emploi...

– C'est super important, c'est la première chose ! À chaque fois que je me fais arrêter, "ingénieur chez XXX"... Tu peux pas savoir ! C'est encore mieux que de dire Sésame ouvre-toi ! Ça fonctionne à chaque fois, bourré, tu grilles un feu, pas de ceinture, ça passe. C'est vraiment des mots magiques. XXX et Ingénieur... Maintenant, je suis en jean avec une chemise, pas rasé avec ma BM pourrie, je grille un stop, le mec il m'attrape, il m'emmène, il immobilise le véhicule : j'ai oublié de dire le passe partout. Et ça c'est surprenant... On est vraiment dans l'hypocrisie générale ! Ça me fout la gerbe... »

Être « clean »

Dans le monde du travail, l'important est d'être « clean » ou tout au moins d'en avoir l'air. Ce terme aujourd'hui passé dans le langage courant recouvre plusieurs significations pour les personnes que nous avons rencontrées.

Quelqu'un de « clean » c'est d'abord quelqu'un qui ne consomme pas, présente bien, a l'air en bonne santé et dont on imagine qu'il a un mode de vie sain.

Par extension, l'expression est aussi utilisée pour faire référence aux conséquences possibles d'une apparence, d'une réputation qui échapperait au contrôle de l'usager et pourrait le conduire, ainsi que la structure qui l'emploie, à une sanction pénale. « Être clean avec les autorités » signifie alors « ne pas être repéré », afficher officiellement son obéissance aux règles même si elles sont enfreintes discrètement.

Alex emploie aussi ce qualificatif à propos des musiciens classiques, pour situer leur consommation de psychotropes par rapport à la loi : « Ils sont clean, ils sont dans les drogues légales eux plutôt. »

Enfin, Martine, Caïn, Emmanuel et Armand parlent de la cocaïne comme d'un « cleaner », qui permet précisément de maintenir les apparences de l'individu vif et irréprochable, *normal*, en dépit de la fatigue accumulée lors des épisodes de consommation.

Les effets des produits socialement acceptés

« Pour qu'une drogue soit, sinon tout à fait acceptable, en tout cas relativement présente, son usage et ses effets doivent être culturellement compatibles avec le fonctionnement social dominant. Ce fut longtemps le cas de la cocaïne, plus bourgeoise, et volontiers présentée comme un adjuvant à la productivité [...] »⁷².

Fab a 38 ans. Depuis environ quinze ans il est ouvrier spécialisé dans la même usine et consomme régulièrement des produits⁷³. Alex a 35 ans et fume quotidiennement et de manière intensive du cannabis depuis maintenant vingt ans, avec des phases de consommation plus importantes d'autres substances comme la cocaïne et l'ecstasy. Il travaille depuis dix ans, s'occupe d'une chorale municipale, fréquente différents milieux (musique classique, concerts rock) et a jusqu'à présent toujours maintenu son statut d'intermittent⁷⁴. Quant à Eddy, âgé de 48 ans, il travaille sans interruption depuis vingt-cinq ans à un rythme qui reste soutenu tout au long de sa carrière. Il a connu une phase de dépendance à la cocaïne pendant dix ans, puis une phase de consommation d'alcool importante et vient d'interrompre une consommation quotidienne d'héroïne qui aura duré environ trois ans. Fab et Alex disent *ne pas se (re)connaître* lorsqu'il ne sont pas sous l'influence d'un produit, ne serait-ce que du cannabis, et tous remarquent que les autres interprètent cet état comme étant leur état *normal*.

Fab, Eddy et Alex travaillent sous influence depuis dix à quinze ans, ont intégré les substances à leur personnalité et en gèrent les effets dans leur vie sociale, à tel point que leur entourage, ignorant leur pratique, pourrait trouver leur comportement étrange, a-normal, lorsqu'ils ne sont pas sous l'effet d'un produit. Ce constat vient à nouveau interroger, s'il en était besoin, le caractère insaisissable de la notion de normalité. En effet, comment définir l'ordinaire dès lors que leur situation aboutit à cette bizarrerie qu'ils seraient vraisemblablement victimes d'une

72. P. Mangeot « Penser, classer, exclure » in *Vacarme* n° 13, Dossier Minorités. Drogues. « Mais qu'allons-nous faire de tout ce savoir ? », avril 2000.

73. Du cannabis quotidiennement, de l'héroïne une fois tous les deux mois environ, après une phase de consommation plus assidue.

74. Ce qui signifie qu'il a toujours travaillé au moins 507 heures par an.

discrimination⁷⁵ voire d'une incrimination⁷⁶ si leur pratique privée et illégale était connue des autres. Et c'est précisément cette pratique, lorsqu'elle est tenue secrète, qui leur permet de revêtir l'apparence du comportement considéré comme normal⁷⁷, de jouer ce rôle aux yeux de ces mêmes autres.

Ainsi, parmi les 41 personnes que nous avons rencontrées, nombre d'entre elles expliquent que non seulement la consommation de psychotropes intervient parfois dans la gestion des contraintes sociales et des angoisses existentielles, mais aussi que les effets des produits peuvent être adaptés au monde du travail.

Romane, 27 ans, est approvisionneuse en prêt-à-porter. Engagée depuis quelque temps dans une consommation régulière d'héroïne, elle s'étonne elle-même de l'image sociale qu'elle véhicule, à savoir celle d'une fille « saine », « sportive », « motivée ».

Armand a 49 ans et évolue dans le milieu de l'art contemporain. Il a consommé quotidiennement et en quantité de la cocaïne durant ces trois dernières années, ce qui a suscité de fortes réactions de la part de ses proches. Cependant, avant que sa pratique soit plus largement repérée par son entourage, il a lui aussi bénéficié de ces effets inattendus de la prise de produits, à savoir une *amélioration de l'image sociale*, ce dont il parle avec un humour teinté de cynisme.

Enfin Ken, commercial de 24 ans, comme Claude qui a 41 ans et travaille dans le secteur de la haute technologie, insistent sur l'importance d'avoir « une bonne gueule ».

Romane, 27 ans, approvisionneuse en prêt-à-porter, entretien 5

Romane, la « sportive » :

« Comment j'apparais par rapport à mes collègues tu sais quoi j'ai halluciné. J'ai fais un entretien d'embauche là, après l'entretien, la chef elle me disait "alors elle te plaît la fille ?", j'dis "ouais ouais" (rires), tu sais elle avait l'air de leur plaire, moi elle me déplaisait pas, elle avait l'air nature et tout et j'ai dit "bon okay". Et... elle me dit "okay on la prend de suite et tout" et "oh moi elle m'a trop fait penser à toi et tout" j'fais "ah ouais d'accord" puis elle décide d'appeler la DRH après, parce qu'elle était avec nous,

pour lui dire qu'elle l'avait trouvé bien. Pis elle appelait pendant le déjeuner en fait et je déjeunais à côté d'elle, à son bureau et au téléphone elle fait "oui vraiment elle est très bien, c'est une jeune fille comme j'aime : motivée saine" elle me regarde et elle fait "saine". Ah putain voilà : elle me voit comme ça, parce que je fais sportive tu vois, j'ai le look sportif. J'suis musclée, elles ont toutes du gras, "putain t'es trop bien foutue toi" super, tu te fais une petite semaine d'héro, tu gerbes tout ton repas tous les soirs (rires). Non mais tu vois ce que je veux dire ? Donc voilà comment j'apparais, bien sûr que je dis pas à mes collègues de boulot que je prends des produits tu vois. Et je suis sûre que si y en a d'autres qui le font dans la boîte ils le disent pas non plus, parce que c'est vrai que t'es pas là pour ça donc tu vois, le côté la relation boulot/drogue, j'pense que les gens, tu vas vachement trouver ça chez eux : c'est qu'y dissocient. Même si XX y va se prendre de la coke pour aller, alors lui y va se prendre de la coke pour aller au boulot après une nuit de folie, alors c'est sûr tu rigoles mais bon ça y va le faire pendant 6 mois tu vois et une fois par mois parce que tu peux pas... j'pense t'es obligé de dissocier plus ou moins selon les métiers, selon les gens aussi. YY il y va avec de la métha, lui y considère qu'il est un tox donc forcément il y va avec tout son truc. J'en connais moi des gens qui se défoncent au boulot, franchement hein, même la majorité y font ça, y s'amènent des petits trucs, y tapent sur place mais bon par contre à leur boulot y disent jamais qu'y prennent des trucs, moi j'connais un mec qui s'est fait choper hein, y s'est fait virer hein, enfin il a démissionné sous la pression hein, il était commercial dans une boîte, c'était un bon commercial, il gagnait bien sa vie, il se mettait à l'héro à donf, le mec hyper clean et... et en fait un jour y a un mec qu'est arrivé dans le bureau, il était en train de se taper une ligne tu vois, sur son bureau. Y s'est fait choper comme un con tu vois. Mais c'est une question d'habitude, tu vois au début y devait vachement mater, après il a pris confiance en lui et puis au bout de deux ans, voilà y devait pffft tranquille. [...]

Lui il s'est fait choper sur son lieu de travail, voilà c'est tout. Je sais pas les gens que je connais qui sont dedans [qui consomment] et qui bossent, je sais pas c'est... c'est pas une deuxième vie mais c'est un autre... tu fermes une porte, c'est-à-dire tu donnes pas accès forcément à tout le monde à cette vie là. »

Armand, 49 ans, milieu de l'art contemporain, entretien 19

Armand, le « best-seller qui fait deux lignes » :

– « J'fumais le double et je mangeais plus rien... alors après quand certains me disaient "mais Armand tu te portes comme un jeune homme là qu'est-ce qui se passe", je disais "je suis en train de... j'ai trouvé la formule comment perdre 20 kg sans aucun effort, le livre va faire deux lignes, ça va être un best-seller" (rires)...

– Vous avez pas perdu 20 kg quand même ? Vous avez perdu beaucoup de poids ?

– Ah oui... ouais, ouais 10 kg.

75. « Discriminer des choses » (1880), faire une distinction, un choix entre elles. Discrimination (1870) raciale, séparation organisée des races à l'intérieur d'une même communauté et visant à donner à l'une d'entre elles un statut inférieur. Discriminatoire (vers 1950), qui tend à distinguer un groupe humain d'un autre. Non-discrimination (vers 1950), attitude refusant de traiter différemment les gens selon leurs apparences ethniques, sociales, etc. », définition donnée par le Larousse.

76. « Incriminer (1558, rare avant 1791) quelqu'un, le rendre responsable d'un acte blâmable, le mettre en cause », définition donnée par le Larousse.

77. À savoir être sociable, de bonne humeur, détendu et actif, etc.

- En 2 ans ?
- Non, non, non en 6 mois, après j'avais plus rien à perdre. »

Ken, 24 ans, commercial, entretien 8

Ken, avoir une « bonne gueule » :

« Comment tu te débrouilles pour garder ta conso cachée ?

– Faut avoir une bonne gueule et la garder (rires)... Faut travailler... Mais ensuite, le week-end, je le cache pas parce que je suis avec des gens qui consomment. Et avec qui je peux le faire. Je me cache en public, mais avec eux, je me cache pas.

– C'est beaucoup de tes connaissances ?

– Dans mon environnement ici, en dehors du milieu professionnel, à titre privé, ça doit représenter une vingtaine de personnes... Mes connaissances, c'est des personnes très éclectiques, ça peut être des hétéros classiques, des homos branchés, des gars comme moi, c'est-à-dire boulot, bonnes gueules d'enfants sages et week-end agités ! »

STRATÉGIES DE GESTION DE L'USAGE LES PLUS COURAMMENT RENCONTRÉES

Les personnes que nous avons rencontrées gèrent depuis plus d'un an et depuis quinze à vingt ans pour certains une pratique interdite et d'ordre essentiellement privé, et leur inscription dans le monde du travail et la sphère publique. Dans leur grande majorité, et en comparaison avec l'étude que nous avons menée sur les usages de drogues en milieu festif⁷⁸, les usagers intégrés semblent avoir pour la plupart développé une bonne connaissance des produits qu'ils utilisent, d'eux-mêmes et de leurs réactions. Ils prennent en compte dans leurs choix de consommation (en terme de fréquences, de temporalités et de nature des produits) leur sensibilité individuelle⁷⁹ et leur expérience dans le domaine des états modifiés de conscience est parfois décrite comme un moyen de conserver un équilibre nécessaire à leur vie intérieure comme à leur vie en société.

Plusieurs stratégies de gestion sont décrites dans les entretiens, relatives tant à la personne, à sa santé, à son bien-être qu'à son image sociale. Les plus courantes sont celles-ci :

78. Voir à ce sujet *Pratiques et représentations émergentes dans le champ de l'usage de drogues en France*, A. Fontaine, C. Fontana, C. Verchère, R. Vischi, publication OFDT, février 2001.

79. Problématique moins présente chez les adolescents et dans le cadre des émulations collectives rencontrées en milieu festif.

La « mise au vert »

Thomas et Éric ont tout particulièrement recours à la période d'abstinence, au « break ». De manière récurrente, et généralement entre deux périodes d'excès⁸⁰ et/ou de dépendance⁸¹, ils se retirent à la campagne, dans un lieu confortable et isolé. Ils ne consomment aucun produit (excepté le cannabis pour Thomas) pendant une période de trois à six mois, mangent correctement et pratiquent une activité sportive, en un mot « se restaurent ». Ces temps de récupération supposent cependant que l'utilisateur dispose d'un lieu pour « se réfugier », d'un laps de temps libre relativement important et d'une somme d'argent suffisante pour lui permettre de vivre sans travailler pendant quelques mois. Bruno semble avoir besoin de moins de temps pour « se ressourcer », mais à chaque épisode difficile de sa trajectoire psychoactive, il passe trois semaines chez sa mère dans sa campagne natale.

Thomas, 35 ans, photographe publicitaire, entretien 38

« Et donc une fois que t'as été malade... qu'est-ce qui s'est passé ?

– En fait là c'était la fin du boulot surtout donc fallait que j'reparte dans le sud et là j'suis reparti et donc j'ai arrêté direct tu vois comme ça plaf ça a été assez l'enfer quoi tu vois mais bon... en plus là je rentrais, je finissais le boulot et je rentrais chez moi tu vois donc j'avais plus de boulot pendant un p'tit moment donc ça allait quoi tu vois, j'me disais j'vais me remettre quoi... en plus ma nana là-bas entre temps m'avait largué en plus tu vois pour faciliter le truc donc fallait que j'me barre et là j'suis parti genre 2 mois j'crois dans l'Var tu vois... dans un bled paumé pour me refaire une santé.

– Au vert.

– Ouais au vert... à faire du VTT dans la forêt (rires)... et... et puis hop j'suis rentré à Paris et là pfff j'sais pas ça a du durer un mois ou 2 et pfff pareil.

– C'est reparti.

– Pfff et là c'était même plus la coke hein c'était que la dope... »

80. Éric peut dépenser 80 % de son budget annuel dans les sorties, les fêtes, les grands restaurants – qu'il fréquente plusieurs fois par jour dans les périodes où il s'autorise à « mener la grande vie » –, les cadeaux à son entourage, les taxis, l'alcool et la cocaïne. Il alterne de manière cyclique les phases d'excès et d'abstinence.

81. Thomas a été dépendant de l'héroïne pendant sept ans pendant lesquels il a tenté de « décrocher » plusieurs fois. Rétrospectivement, il pense « qu'il ne s'est pas passé une année » où il n'a pas pris la décision d'arrêter.

Maîtriser sa relation aux produits, contrôler leurs effets

Au-delà de la connaissance de soi, de ses réactions et de ses sensibilités personnelles, pour rester *intégré* l'usager doit conserver un minimum d'emprise sur son propre rapport aux substances, même lorsqu'il se trouve dans un rapport de dépendance. Si certaines des personnes que nous avons rencontrées consomment sur leur lieu de travail ou vivent quotidiennement sous l'influence d'un ou de plusieurs produits pendant une période, la plupart tentent de limiter ce type d'usage⁸². Comme l'expliquent Thomas, Marcus et d'autres, il ne s'agit pas de « se cartonner » au travail, mais de connaître et pouvoir obtenir l'effet recherché en « se débrouillant » pour que son intensité soit compatible avec une activité. Le dosage « homéopathique » pour reprendre l'expression de Claude peut ainsi être appliqué aux psychotropes illicites. En apprenant à jouer avec les quantités, en fractionnant les prises, en aménageant les temps de prise par rapport aux temps de travail, l'usage de psychotropes peut devenir discret et conserver une dimension majoritairement positive pour la personne.

Dans le même ordre d'idée, contrôler son rapport au produit passe aussi par la mise en place d'une stratégie adaptée pour s'approvisionner. Si la stratégie des stocks s'avère plus sécurisante pour certains⁸³, elle peut être particulièrement déstabilisante pour d'autres qui savent ne pas pouvoir garder un produit chez eux sans y toucher.

« Soigner la présentation », prendre soin de son corps

Martine et Claude, notamment, se montrent particulièrement attentifs à leur apparence physique, font preuve de coquetterie. La pratique même occasionnelle d'un sport, l'attention portée à l'alimentation, au sommeil, à l'habillement, enfin, à la présentation du corps, font partie du jeu social, pour l'usager intégré comme pour une bonne part de la population active.

82. Cf. chapitre « Le travail sous influence », page 47.

83. Acheter une certaine quantité de produits et les « stocker » peut présenter plusieurs avantages :

- une solution au problème lié à la recherche de produits de bonne qualité ;
- un avantage financier qui permet aussi de ne pas retourner s'approvisionner trop souvent ;
- peut éventuellement permettre la pratique de l'achat collectif ou de l'usage-revente à l'échelle du groupe d'amis usagers.

La vigilance

L'obligation d'être attentif à son comportement est un thème récurrent dans tous les entretiens. Cette vigilance s'applique fréquemment au travail, comme l'explique Alceste qui, parce qu'il fume du cannabis en journée, se montre d'autant plus rigoureux et dit faire moins d'erreurs qu'un collègue non-fumeur moins soucieux de finaliser et de perfectionner leurs documents. Elle concerne aussi l'aspect relationnel du cadre professionnel. L'usager doit, dans la plupart des cas, cacher sa pratique et donc surveiller les informations qu'il diffuse concernant sa vie privée mais aussi ses opinions.

Ricky, 28 ans, technicien lumières, entretien 41

« Quand je bosse dans un centre de congrès, de nature, je suis pas tellement suceur, c'est au départ ce qui m'a gêné dans ce métier. Mais faut être honnête, si tu sucés un peu, t'as des résultats, t'as du boulot. Alors sucer... c'est pas méchant, c'est taper la discussion polie, c'est aller boire un café, c'est pas se barrer avant l'heure, c'est... éviter de fumer un joint, c'est tout ça... Et c'est sur que si tu te tiens à ça, on te rappelle plus [« + »], faut être lucide. »

Alex, 35 ans, musicien, chanteur, entretien 39

« Donc en fait ouais t'as peut-être pas trop de... je sais pas, d'effort de présentation ou de... tu vois de relations professionnelles.

– Si j'ai ces problèmes justement quand j'vais dans le classique justement où les gens sont moins habitués... mais de toute façon moi j'me laisse jamais aller donc même au dernier degré de la défonce j'ai jamais été relou trop, même dans le rock donc j'ai pas eu non plus trop d'efforts de présentation à faire dans le classique ça va quoi, j'me lâche pas donc ça va mais... mais quand même effectivement j'rencontre des gens qui boivent pas qui fument pas qui sortent pas et c'est un p'tit peu difficile ensuite de paraître normal par rapport à eux... et donc des fois y'a un effort d'alignement à faire avec eux.

– Ouais... mais comment ça se passe, c'est dans le regard, dans des réflexions, dans...

– ... C'est-à-dire que j'me cache pas tellement de... comme je suis ou c'que j'fais donc peut-être ça les choque un peu mais j'dois dire que j'y attache pas tellement d'importance donc je sais pas trop c'qu'ils pensent de moi à vrai dire...

– Et ça peut pas avoir de conséquences en fait sur ton...

– Si, si, si, si, y'a plein de trucs où j'me suis fait griller à cause de ça ouais.

– De quoi, de réputation ?

– Ouais et parce que fumer des joints dans les lieux publics tout ça, ça le fait pas et donc...

- Tu fumes sur ton lieu de travail ?
- Ouais souvent, ça m'arrivait souvent quand j'suis dans des endroits où bon ça va on peut le faire sans que les gens soient complètement choqués... mais ouais, ouais ça m'est arrivé souvent, même dans le classique... et autrement... c'est systématique enfin dans le rock c'est systématique. »

La dimension affective

La dimension affective et amoureuse n'a pas été directement explorée dans les entretiens. Elle apparaît cependant comme un élément important dans la trajectoire psychoactive des usagers que nous avons rencontrés, dans leur rapport aux produits, facteur de stabilité par moments et source de fragilité lorsqu'il y a rupture. On peut tout de même souligner que sur les 41 personnes interviewées, 35 sont célibataires, 1 seule vit maritalement. Plusieurs usagers ont précisé, sans que l'enquêteur leur pose directement la question, qu'ils ressentaient moins le besoin de prendre des produits lorsqu'ils vivaient une histoire d'amour. D'autre part, le fait que la compagne ou le compagnon prenne ou non des psychotropes influe aussi sur les comportements de consommation.

Éric, 35 ans, scénariste, entretien 36

- « Et... la femme dont tu t'es séparé, votre relation avait duré longtemps ?
- ... On s'est croisé comme ça pendant longtemps, longtemps et puis d'un coup on s'est dit il faut le faire, faut qu'on soit ensemble et ça ça a duré un an (rires)...
- Et pendant un an est-ce que ça a modifié ta consommation d'être avec elle ?
- J'ai été quasiment clean.
- Elle consomme pas ?
- Non enfin... elle l'a déjà fait, elle pourrait très bien le faire mais c'est pas son énergie...
- Et donc le fait d'être avec une personne qui consomme pas et à laquelle tu tenais...
- J'ai jamais été aussi mince de ma vie et aussi clean... et certainement c'est là aussi... je parlais de... j'ai jamais été aussi perdu en même temps... déstabilisé pas perdu, c'est maintenant que je suis perdu mais sur le moment totalement déstabilisé c'est-à-dire des grandes hésitations affectives et... beaucoup de mal à... beaucoup de mal à me rendre compte de ce que je faisais.
- En terme d'investissement ou ?
- Oui, mais surtout sur le moindre petit détail de la vie en fait, en particulier sur le quotidien en fait...

- Un problème à vivre le quotidien ?
- Oui, c'est-à-dire impossible de rester dans le même lieu avec cette femme pendant trois jours quoi... envie de... tu vois à certains moments je venais à reculons quoi.
- Envie de fuir ?
- Plus que la fuite c'est... l'impression d'avoir une fusée entre les jambes qu'est allumée en permanence dans... tu vois de tracer la route... c'est la grande bataille maintenant à livrer. »

Le recours à une aide extérieure

L'usage de drogues est parfois présenté par les usagers comme un des révélateurs de leur mal-être, voire un amplificateur. La démarche d'aller consulter n'est cependant jamais motivée par cette pratique, car les personnes que nous avons rencontrées la considèrent non pas comme une cause de leur mal-être mais comme une de ses conséquences directes.

Armand et Éric consultent un « psy » depuis peu. Marcus consulte trois fois par semaine, il revendique un usage thérapeutique du cannabis et se sert également de l'écriture et du travail⁸⁴ dans le même but. Caïn a une licence de psychologie et vit avec une amie psychologue.

Caïn, 28 ans, production événementielle, entretien 29

- « Et psychologiquement au fait, tu vois personne ?
- Euh... (rires) non, non, non.
- Entre ta copine psychologue et tes études de psychologie ça te suffit en fait ?
- Ouais voilà... si tu veux j'ai pas non plus... après c'est totalement débile mais je persiste à croire que globalement j'fonctionne bien comme je suis et que aller fouiller tout ça ok ça me changera peut-être en mieux mais bon... je fonctionne très bien et puis sachant quand même qu'après y'a bon mes études personnelles bon qui me permet d'un petit peu voilà et de vivre plus ou moins avec une psy en plus donc... qui fait passer quelques petits messages plus ou moins subliminaux de temps en temps (rires) voilà... si j'le fais ce sera plus par curiosité mais franchement j'ai pas de souffrance intellectuelle qui nécessite d'aller consulter donc si j'le fais ça sera par curiosité et j'trouve ça un p'tit peu malsain d'aller faire ça par curiosité même si en sachant que j'en ressortirai que meilleur forcément... soi-disant... mais voilà non je... ça s'impose pas, j'manque déjà de temps j'préfère aller foutre du pognon dans des restos en plus tu vois que chez le psy, enfin voilà j'en n'ai pas le besoin psychologique donc non... surtout qu'il faut

84. Cf. chapitre « L'activité professionnelle » page 113.

draît y aller pour des années (rires) parce que j'ai du boulot là (rires) j'suis tellement défensif et tellement bien en place si tu veux en plus c'est ça en plus le risque c'est que voilà le jour où ça te tombe, les gens comme ça avec des défenses obsessionnelles énormes, le jour où tu fous toutes leurs défenses par terre ils sont à la petite cuillère derrière (rires) est-ce que j'ai envie de ça bon c'est pas sûr. »

L'ACTIVITÉ PROFESSIONNELLE

« La santé au travail. Une question d'éthique et de rentabilité économique. » Extrait de : *Aide mémoire* n° 84, Organisation mondiale de la santé, juin 1999.

« Des centaines de millions de personnes dans le monde entier travaillent dans des conditions peu sûres et/ou de nature à favoriser des problèmes de santé. [...]

Chaque année, on estime à 160 millions le nombre de nouveaux cas de maladies liées au travail dans le monde, notamment des maladies respiratoires et cardio-vasculaires, des cancers, des atteintes auditives, des atteintes ostéo-articulaires et musculaires, des troubles de la reproduction et des maladies mentales et neurologiques.

Dans les pays industrialisés, un nombre croissant de travailleurs se plaignent du stress psychologique et d'une surcharge de travail. On a constaté que ces facteurs psychologiques sont souvent associés à des troubles du sommeil et à une dépression, ainsi qu'à un risque accru de maladies cardio-vasculaires, notamment d'hypertension. [...]

Environ 30 % des actifs dans les pays développés et de 50 à 70 % dans les pays en développement sont astreints à un travail pénible ou connaissent des conditions de travail médiocres du point de vue ergonomique susceptibles de provoquer des traumatismes et des atteintes ostéo-articulaires ou musculaires. Les plus exposés sont les mineurs, les agriculteurs, les pêcheurs, les ouvriers forestiers, les travailleurs du secteur de la construction, les manutentionnaires et le personnel de santé. [...]

Les conditions sociales au travail, qui suscitent des préoccupations sérieuses concernant le stress, sont l'inégalité et l'injustice au travail, un mode de gestion excluant le travailleur du processus de décision, l'absence de communication, une mauvaise organisation du travail et les tensions entre direction et employés. Le stress au travail a été associé à des risques élevés de maladies cardio-vasculaires, et notamment d'hypertension, ainsi que de troubles mentaux. [...]

La santé de la femme au travail : Les femmes, toujours plus nombreuses à travailler dans des secteurs comme l'agriculture, l'industrie et les services, constituent quelque 42 % de la population active mondiale selon les estimations. Or, malgré leur contribution appréciable à l'économie nationale, leurs besoins particuliers sont rarement satisfaits, même lorsqu'elles ont accès à des services de santé professionnels.

Lorsqu'elles sont exposées à des risques dans leur travail, les femmes en âge de procréer peuvent subir des effets tels que des avortements spontanés (agents embryotoxiques) ou des malformations fœtales (agents tératogènes).

Les travailleuses sont souvent victimes d'atteintes ostéo-articulaires ou musculaires parce que les tâches qu'elles accomplissent ou le matériel qu'elles utilisent ne sont pas adaptés à leur morphologie.

Elles connaissent aussi des troubles liés au stress du fait de pratiques discriminatoires au travail (par exemple l'inégalité des salaires et une participation moins importante à la prise de décision) ou à la suite d'un harcèlement sexuel. »

Ce chapitre sera moins développé que les précédents, puisque l'axe de la recherche portait avant tout sur les comportements de consommation de personnes qui travaillent. Il est cependant possible de dégager, à partir des entretiens, quelques axes de réflexion autour de la notion de travail. La relation au travail, comme la relation aux produits, évolue dans le temps et diffère selon les individus, leur parcours personnel, la nature des activités qu'ils pratiquent.

Comme nous l'avons déjà dit, le fait que l'usage de drogues soit plus répandu dans telle ou telle catégorie professionnelle n'est pas apparu comme un facteur pertinent pour la compréhension des situations rencontrées par les usagers intégrés à un milieu professionnel, et ce même s'il arrive que certaines structures soient plus tolérantes que d'autres à l'égard de ces comportements.

SPÉCIFICITÉS DES CHAMPS PROFESSIONNELS

Le « secteur informatique » ou encore le « milieu du spectacle⁸⁵ » recouvrent des réalités professionnelles très différentes en terme de conditions de travail. La lecture des entretiens incite plutôt à observer les similitudes en terme de gestion des consommations par rapport au rythme et aux conditions de travail plutôt que sous l'angle arbitraire des catégories socioprofessionnelles. Des éléments comme la routine, l'usure, la nature des responsabilités, la possibilité de prendre des initiatives, de mettre en œuvre ses capacités semblent plus directement influentes sur les comportements de consommation.

Au-delà du rapport qu'entretient l'utilisateur avec les produits et du comportement qu'il choisit d'adopter sur son lieu de travail, certains types d'activités comportent des éléments qui, selon les individus, peuvent favoriser la consommation de psychotropes ou contribuer à la limiter.

Les métiers basés sur l'expression corporelle sont décrits avec plus d'enthousiasme que les autres. La notion de plaisir est immédiatement mise en avant et la discipline quotidienne, l'hygiène de vie qu'ils exigent sont perçues comme des atouts plus que comme des contraintes, y compris par rapport à la consommation de produits.

Les métiers de la communication, où il faut jouer sur les apparences (relationnel, vente, certains milieux de l'art contemporain, etc.) semblent plus éprouvants psychologiquement et nerveusement.

Le milieu de la restauration peut rassembler plusieurs facteurs susceptibles, pour certains usagers, de favoriser la consommation⁸⁶ sur le lieu de travail :

- la proximité avec le monde de la nuit, de la fête ;
- des temps de travail importants pouvant atteindre 80 heures par semaine ;
- la relation commerçante qui exige d'être attentif, organisé, rapide, à la fois cordial et distancé ;
- la présence inévitable de l'alcool et du tabac.

Le milieu de la nuit est à la fois usant et intense, excitant. Un peu comme l'usage de drogues, il est vécu comme hors normes et présente l'avantage d'être valorisant socialement. Il donne la sensation de « ne pas faire comme tout le monde », de vivre intensément et d'échapper quelque part à l'aspect « déshumanisant » du travail. L'inconvénient majeur de ce type d'activité reste la fatigue accumulée sur le long terme, qui génère irritabilité, susceptibilité, perte de patience, autant de troubles de l'humeur qui peuvent être préjudiciables dans le travail. D'après les usagers, le recours aux produits intervient aussi pour contrer ces effets.

Achille, 32 ans, directeur technique bar-concerts, entretien 13

« Donc ce boulot m'a quand même usé mais en même temps j'ai toujours bien aimé parce que je sortais après, et j'aime bien arriver dans un endroit où y a une fête, et arrivé après quand c'est déjà parti, tu vois. Et ça c'est un régal. Moi bosser le samedi ça m'a jamais posé de problème, jamais. Même... bon le dimanche c'est un peu plus chiant parce que tu vois moins de monde c'est plus... tranquille. Mais quand j'avais mes samedis mais c'était l'horreur, ça faisait chier Natacha parce qu'à la limite elle c'est quand elle avait ses jours de repos, mais moi ça m'emmerdait, ça m'emmerdait : déjà de sortir quand tout le monde sort, le samedi, alors que j'adore en semaine alors là vraiment je me régale mais bosser un samedi : pas de problème, et d'arriver dans des fêtes déjà où c'est parti. Ça c'est le top. »

Eddy, 48 ans, gérant restaurant-salle de concerts, entretien 32

« J'ai beaucoup bougé, je suis un boulimique de nouveautés... au début, je bossais dans des boîtes américaines, dirigées à l'américaine. C'est-à-dire qu'on considère que tu dois bouger de postes en postes... On considère qu'au bout de 2, 3 ans tu dois être capable de faire mieux, ou autre chose, ou sinon "au revoir"... C'est ce qui m'a permis d'accéder à ces postes... »

85. Cf. chapitre « Méthodologie » page 13.

86. D'alcool et de cocaïne en particulier.

Par contre, à un moment de ma vie, quand je me sentais dans la force de l'âge, entre 25 et 35 ans, c'est vrai que t'as des envies très fortes, et c'est comme ça que tu te retrouves sur des postes sièges éjectables, à risques... Mais c'est les postes les plus intéressants... T'as pas envie de train-train, t'as envie de bouger, surtout dans ces métiers de l'artistique... c'est excitant de vivre ces... Les années 80, je les ai vécues à 200 à l'heure... Le jour ou je mourrais, j'm'en fous, j'aurais eu pratiquement deux vies... Tu vois, ce parcours, ça représente aussi des voyages, ça représente des fêtes, des palaces, des limousines... etc. le bonheur total... Quand t'as envie de vivre et que t'as 30 ans... »

Il existe également des postes à très hautes responsabilités, que les ethnographes ne parviendront sans doute jamais à explorer, mais dont on peut supposer qu'ils sont susceptibles de favoriser le recours à une aide chimique. Ce pourrait être le cas par exemple de la classe politique, si l'on en croit la description faite par un journaliste du *Monde* du stress que peut générer une campagne électorale :

« Chacun le sait, et cela a dû être théorisé autrement mieux qu'on ne le fait, l'exercice de la politique suppose une rude santé. Pour faire ce métier-là, tous le disent, il faut même une constitution de fer. Notamment dans les conditions inhumaines d'une campagne électorale, sport extrême s'il en est. Privation de sommeil. Repas de hussard. Angoisses son-dagiques. Visites des quartiers sensibles et des maisons de retraite. Meetings avec montée permanente sur le ring. Harcèlement médiatique, par des légions canines et féroces. Ral-lye aéro-routo-ferroviaire. Absorption et restitution de discours insipides ou par trop épi-cés. Réunions tactiques autant que stratégiques. Ordre à maintenir dans le camp des conseillers quand ce n'est pas celui des aspirants et courtisans. Serrage de mains à la chaîne, hurlements supporteurs, décibels et cornes de brume. Etc, etc. Pas un métier donc, ou alors un métier de chien⁸⁷. »

Le dopage en milieu sportif a, en revanche, fait l'objet de nombreuses recherches. L'ouvrage collectif coordonné par P. Laure sur les conduites dopantes développe des pistes de réflexion intéressantes :

« Lorsque certains sportifs font l'objet d'une procédure disciplinaire pour usage de produits interdits, on entend volontiers l'argument selon lequel il serait impossible, à l'heure actuelle, de réaliser une performance de haut niveau sans recourir au dopage.

Sans se restreindre au seul monde sportif, il n'est pas inintéressant d'examiner l'hypothèse du caractère inévitable des conduites dopantes dans les activités humaines à la lueur de deux principes : le fait social et la théorie des jeux. [...] En effet, la consommation de produits pour affronter un obstacle réel ou ressenti par l'usager ou par son entourage dans un but de performance concerne bien l'ensemble des individus de la société, tous âges, sexes et activités confondus. En outre, et même si les progrès de la pharmacologie ont permis la récente mise au point de substances particulièrement actives comme l'érythropoïétine, l'orlistat ou la fluoxétine, le comportement d'usage de produits aux fins de performance existe, en soi, depuis la nuit des temps, bien avant que nous y recourions actuellement et donc en dehors de nous.

Enfin, la contrainte évoquée par Durkheim s'exerce aussi dans notre contexte, et souvent de façon insidieuse. Bien qu'elle ne soit pas ostensible tant que l'individu accepte d'utiliser des substances pour améliorer sa productivité, sa compétitivité, son efficacité ou son rendement. En revanche, s'il tente de résister à ce comportement il s'expose à une double réaction. La première est immédiate et visible par l'individu. Elle prend la forme, par exemple, d'une défaite lors d'une compétition sportive, d'un échec à l'examen d'admission dans une grande école ou de l'exclusion d'un groupe de travail dévoué aux produits de la performance. Notons que ces différentes réactions seraient peut-être survenues malgré la prise de produits. L'important est que l'individu les attribue à son refus de consommer⁸⁸. »

Conditions favorables ou défavorables à la consommation de psychotropes sur le lieu de travail

La lecture de ces 41 témoignages laisse penser qu'il existe des facteurs plus ou moins favorables à une consommation sur le lieu de travail. Il serait faux de dire que ces facteurs sont complètement déterminants dans les choix de consommation, mais ils sont en tout cas cités par certains usagers comme des éléments incitatifs et par d'autres comme des éléments dissuasifs.

On peut tout de même noter que les personnes qui ont la possibilité d'aménager leur temps de travail (35 heures aménageables, journée libre le lundi, etc.) sont plus rarement que les autres confrontées aux effets résiduels et à la fatigue qu'entraînent les sorties du week-end.

87. « Tous dopés ! ? », Pierre Georges, *Le Monde* du 13 avril 2002.

88. P. Laure (dir), *Dopage et société*, éd. Ellipses, 2000, p. 52-54.

Une tendance générale consiste, nous l'avons déjà signalé, à séparer nettement les temps de travail des temps de consommation de psychoactifs, pour plusieurs raisons dont celles-ci :

- les tâches professionnelles apparaissent incompatibles avec les effets engendrés par les prises de produits psychotropes (activités requérant de la concentration et de la précision notamment, ou impliquant une responsabilité importante) ;
- le plaisir lié à l'activité professionnelle suffit en lui-même (activités favorisant l'expression personnelle notamment) ou encore l'activité est suffisamment gratifiante et « confortable » pour que l'utilisateur accorde de l'importance au fait de ne pas perdre sa place ;
- les fonctions et/ou le rang au sein de l'environnement professionnel imposent un effort de présentation ou « de donner l'exemple » (fonction de représentations notamment, dans le cadre du contact avec la clientèle ou de l'encadrement d'une équipe) ;
- quelles que soient les conditions, l'utilisateur n'envisage pas de consommer sur son lieu de travail parce que son cadre de référence et son système de valeurs ne le lui autorisent pas.

AMBIVALENCE DE LA NOTION DE TRAVAIL. CONTRAINTES ET VALEURS POSITIVES

Le travail représente à la fois une contrainte et un point de repère, un cadre, plus ou moins rude, plus ou moins sécurisant. Neuf personnes ont plus particulièrement insisté sur les valeurs positives du travail, les autres tiennent un discours mitigé et parfois très négatif, en rapport avec le stress qu'il génère. Travailler peut aussi apporter une crédibilité, une légitimité ainsi qu'une certaine gratification, la possibilité « d'être content de soi » et reconnu par les autres.

Cependant, le fait d'éprouver du plaisir à faire son travail ne semble pas non plus un facteur réellement déterminant par rapport à la consommation, c'est le rapport au produit qui prime. Parmi ceux qui se disent clairement satisfaits de leur activité professionnelle on trouve aussi bien des usagers modérés (Sarah et Alice) que des usagers plus réguliers (Alex et Martine).

Les sources de stress les plus fréquemment évoquées dans ces 41 témoignages sont⁸⁹ :

- le manque d'intérêt pour le travail effectué (ouvrier, emplois précaires, fastidieux, répétitifs, peu gratifiants, subalternes, exécutants, etc.) ;
- les contraintes horaires et les efforts souvent indispensables de présentation et de participation à la vie interne de l'entreprise (politesse, bonne humeur, attention portée aux collègues de travail) ;
- dans les structures traditionnelles, les rapports de force et de pouvoir sont très présents. Toutes les personnes que nous avons interviewées disent s'estimer heureuses lorsqu'elles travaillent dans une structure au sein de laquelle la hiérarchie⁹⁰ n'est pas trop pesante ou lorsqu'elles occupent un poste qui leur permet de prendre des initiatives et de gérer leur temps de travail ;
- les périodes de « rush », les activités éprouvantes d'une manière générale, physiquement mais surtout psychologiquement ;
- la sensation de « perdre sa vie à la gagner ». Le travail peut être ressenti comme une entrave au développement personnel, par ailleurs très valorisé dans notre société.

Caïn, 28 ans, production événementielle, entretien 29

« Quand j'étais dans ma période scène (soirées, monde de la nuit, ndr) on va dire en 93 où faut savoir que tu peux quand même faire 25 000 F de tests de médicaments par an donc ne serait-ce que 25 000 F plus 25 000 F de RMI ça te fait quand même quasiment un SMIC tu vois donc tu te dis à quoi bon te lever voilà ça a toujours été un côté aussi où j'avais pas envie, j'étais pas pressé de rentrer dans le... dans une vie plus conventionnelle on va dire, donc dans une vie avec un travail fixe à Paris et tout ce que ça peut... donc voilà je me suis laissé le temps après les études d'en profiter un petit peu on va dire, je me suis jamais considéré comme désocialisé, bon bien sûr j'avais moins de pouvoir d'achat à un moment mais je m'estimais pas pour autant désocialisé ou hors société de consommation ou ce que tu veux [...].

– Et... le travail pour toi ça représente quoi ?

– Pfff... j'ai la chance de travailler bon dans un domaine qui me plaît et où je suis bien conscient que y'a quand même bien plus chiant que ce que je fais après j'ai jamais pu considérer le travail comme une source d'épanouissement et je pense que je n'y arriverai donc je suis plutôt content de ce que je fais parce qu'au quotidien c'est cool et parce que je sais que 95 % des boulots que je pourrais faire seraient plus chiants que ce que je fais, enfin par rapport à ce que j'ai envie de faire en tout cas, c'est-à-dire que me lever tous les matins pour me foutre en costard pour aller bosser dans une banque c'est

89. Voir à ce sujet « En quête de performance, le mythe de Sisyphe », M. Bayad, in *Dopage et société*, Laure P. (dir), éd. Ellipses, 2000, p. 32-43.

90. « Hiérarchie. Classement des fonctions, des dignités, des pouvoirs, etc., à l'intérieur d'un ensemble, et en particulier à l'intérieur d'un groupe social, de telle manière que chaque terme soit supérieur au terme précédent, selon les critères d'importance, de responsabilités, de valeurs, etc. » Larousse.

évident que ça m'excite moyennement donc je me rends compte de la chance que j'ai qui m'intéresse et voilà après tout ce qui est discours d'accomplissement par le travail, etc. franchement non donc c'est évident que si je gagne au Loto demain j'arrête de bosser, voilà donc j'ai la chance de faire un travail qui me plaît tant mieux mais ça reste uniquement une source de revenus voilà j'ai... y'a une phrase que je disais pas mal à un moment qui... et qui caractérise bien c'est voilà tu te fais chier la semaine au boulot pour pouvoir et plus tu te fais chier au boulot la semaine et plus le week-end t'en profites avec ta carte bleue en fait.

– D'accord.

– Et voilà bon globalement bon je fais ce que j'aime tant mieux mais de là à dire que le travail est une source de plaisir non faut pas déconner, parce que j'aime pas les contraintes globalement et parce que voilà se lever tous les matins à 10 heures... ça reste une contrainte et c'est évident que si financièrement je peux m'en passer j'arrêteraï de me lever tous les matins pour y aller c'est clair et net bon voilà... mais sachant que plus tu bosses après plus tu gagnes et plus t'es content mais c'est pas une source de jouissance en soi pour moi c'est clair... même si j'aime ce que je fais. »

Alex, 35 ans, musicien-chanteur, entretien 39

« Et...qu'est-ce que ça représente pour toi le boulot dans le sens insertion sociale... activité ou... »

– Ouais, ouais, ouais... super... sweet... bien la question bien (rires) mortel... je sais pas à plusieurs... je sais pas on peut voir ça sous l'angle des avantages et des inconvénients peut-être c'est une façon de voir donc oui je suis assez faignant donc y'a beaucoup d'inconvénients qui s'annoncent pour le travail mais ce que j'y trouve comme avantages c'est effectivement à la fois qu'on... que t'as une existence sociale, que tu rencontres des gens donc ça a un côté pratique et puis à la fois que ça te permet de gagner ta vie tout seul c'est donc nécessaire et puis y'a aussi le truc que moi j'aime ça mon boulot enfin tu vois j'aime bien rencontrer genre 11 chanteurs et travailler 8 fois de suite ensemble pour monter un projet et ensuite s'habiller en corbeau et le donner je sais pas à l'auditorium de la Cité de la musique, ça me fait kiffer donc bon enfin c'est un plaisir. Et puis je sais pas qu'est-ce que j'aurais oublié, ça représente quoi d'autre pour moi le travail... et puis la promotion aussi le fait d'arriver à... à pouvoir faire tout ça mieux tous ces côtés-là du travail d'arriver à les développer.

– Ça fait travailler des choses chez toi dans un sens constructif je sais pas ?

– Si mais disons que comme c'est un boulot un peu instable... je sais pas vraiment si ça nourrit beaucoup mes demandes de ce côté-là au contraire c'est toujours un peu l'angoisse de est-ce que j'aurais à bosser est-ce que ça va le faire, est-ce que je vais réussir cette audition ou est-ce que je vais pas foirer le concert.

– L'instabilité du boulot c'est quand même angoissant ?

– Disons que c'est par nature c'est instable ce travail-là donc c'est pas franchement angoissant c'est... mais par contre ça donne pas de... ces repères de stabilité ou de... ce dont tu parlais j'ai un peu oublié d'ailleurs.

– Non je sais pas je te demandais ce que ça représentait pour toi l'intégration sociale ?

– Oui et puis tu demandais après si...

– Si ça t'aidait à construire des trucs...

– Voilà... mais si quand même c'est sûr... le fait d'évoluer dans le... dans la carrière (sourire) dans ton parcours effectivement c'est... oui, oui, non pour moi c'est une valeur positive non c'est évident... comme la défonce [...]

– Justement la défonce c'est quoi, qu'est-ce que ça représente ?

– La défonce j pense enfin je sais pas moi je suis pas complètement serein là-dessus parce que je... je suis toujours attiré par l'excès donc... c'est pas tout à fait... ça a pas tout à fait la même valeur naturelle que le travail mais c'est sûr ça a à voir d'une part avec ma vie extérieure enfin sociale tout ça le fait de prendre de la défonce récréative, de rencontrer des gens de faire la teuf d'être plus amené à échanger plus de choses avec plus d'intensité, mais y'a aussi le côté comme tu disais pour la construction interne et donc là ça me paraît enfin c'est un peu plus...

– Mitigé ?

– Ouais enfin disons que le constat à faire est pas... c'est pas le même plan que le travail donc au niveau de la personnalité je pense que je me bats un peu avec moi-même comme beaucoup de toxicos qui sont poussés vers le suicide en même temps qu'ils veulent réagir et rester dans la vie donc c'est un peu toujours un équilibre fragile entre ces 2 trucs-là... alors que le travail tu vois je fais pas mes 50 heures par semaine sous-payé avec un patron relou et tout ça donc moi le travail j'y vais en sifflant et puis j'y vais pour siffler donc c'est... pour moi c'est pas le même genre de problématique qu'avec la défonce qui est... qui t'amène des choses positives et puis qui t'entraîne aussi vraiment dans des pures galères... »

Avoir un « bon » travail

Avoir un « bon » travail revêt différentes significations pour les personnes que nous avons rencontrées. L'expression peut faire référence :

- à la réussite professionnelle, au résultat attendu de l'ambition⁹¹ ;
- à l'autonomie, à l'indépendance à la fois financière et hiérarchique ;

91. « Ambition. Désir ardent de gloire, d'honneurs, de faveurs, de tout ce qui élève socialement, intellectuellement, etc. (...) Ambitieux : nom. Qui témoigne du désir d'obtenir ce qui est jugé supérieur ; qui vise à dépasser ce qui est habituel. Adj. Qui cherche à éblouir ; qui témoigne d'une prétention excessive. » Larousse.

- au plaisir de pratiquer une activité, au fait « d'aimer son métier » ;
- à la reconnaissance sociale qui, comme le dit Ricky, permet de ne pas « être rien », et à l'inscription dans un réseau social ;
- à un « bon salaire ». Le pouvoir d'achat permet d'afficher socialement une réussite professionnelle, le confort de vie est la résultante concrète et matérielle des efforts fournis, des contraintes acceptées.

Martine, 25 ans, chargée de produit, entretien 35

« T'as une reconnaissance sociale par ton travail ?

– Oui voilà alors j'ai lutté la première année, ce qui est normal mais aujourd'hui j'suis crédible, j'impose des choses et on me dit pas "toi la défoncee va t'asseoir" donc ça c'est vachement rassurant.

– Ça a été le cas à un moment ?

– Non jamais, jamais mais tu le crains parce que tu te vois jamais bien dans le miroir, tu vois les autres, tu vois les potes qui sont raides qui assument rien, tu te fous de leur gueule, tu dis j'veux pas être comme ça mais pourquoi tu serais pas comme ça finalement tu vois... pourquoi toi ça t'atteindrait pas et que y'a qu'eux que ça détruit non, et en fait c'est ce que j'redoutais pendant un moment parce que j'adore la fête, j'adore la drogue, j'adore tout ça mais j'veux aussi faire autre chose de ma vie, j'veux pas que ça soit la chose la plus importante qui me permette pas de faire d'autres choses, j'adore mon boulot j'ai envie d'évoluer, j'ai envie d'avoir un BON boulot enfin j'ai pas envie de rester petite employée toute ma vie enfin tu vois j'ai envie de... j'ai de l'ambition enfin j'ai envie de faire des bonnes choses donc j'me suis dit ce truc-là (la drogue nldr) je l'oublierais jamais, je le renierais jamais et à la limite ça continuera longtemps mais il faut que ça soit quelque chose d'intelligemment fait en fait tu vois, de prendre que le côté sympa des choses.

– Plus stratégique quoi.

– Ouais complètement, réfléchi et stratégique... et à la limite si un jour j'prends de la C au taf ce sera parce que j'suis fatiguée et j'en prendrais un tout petit peu en me disant ça va me permettre d'être, et c'est vrai malgré tout, d'être quand même un peu mieux.

– Mais tu chercherais pas forcément l'état modifié de conscience ?

– Non, ouais le côté petit coup de pouce, y'en a qui se prennent du Guronzan®, moi je me prendrais un trait minuscule tu vois. »

Elsa oppose le travail « cool » au travail « tradi⁹² ». Par « cool » elle entend une activité intéressante, qui correspond à ses compétences et autorise leur expression, mais surtout qui ne s'exerce pas sous un contrôle hiérarchique trop important. Le

travail « tradi », conventionnel, évoque un environnement « vieillot » pour reprendre l'expression de Sarah, structuré par les relations de pouvoir, contraignant d'un point de vue formel, vestimentaire et comportemental.

Sarah a 32 ans. Elle est comédienne et évolue dans le monde du théâtre. Elle souligne l'avantage social de son statut d'artiste professionnelle, qui, même stigmatisé (les rumeurs concernant la consommation de drogues dans le milieu du spectacle ne manquent pas), semble bénéficier d'une certaine tolérance, et lui confère une certaine assurance qu'elle exprime ainsi : « Je suis comédienne, j'ai le droit de fumer des joints dans mon théâtre, merde. » D'un autre côté elle semble se sentir « coupable » d'avoir un « bon » travail, dans le sens où elle éprouve du plaisir à le faire, où elle gagne correctement sa vie et où les contraintes imposées sont amplement supportables. Dans sa logique comme dans celle d'Alex, également intermittent du spectacle, seuls ceux qui travaillent « dur » (« faire 50 heures par semaines sous-payé avec un patron relou ») ont une légitimité pour se plaindre.

Sarah, 32 ans, comédienne, entretien 10

« C'est quoi ton boulot en ce moment ?

– Je bosse sur un Becket, je bosse sur un auteur norvégien là avec une compagnie un peu. Ils sont un peu vieillots, pas vieillots mais c'est des quadragénaires, quadra/quinquagénaires un peu gauche caviar tu vois, et la télé (nldr sitcom connue) où tu te fais pomponner, t'attends 3 plombes, tu dis 3 mots et tu repars, tu te fais changer, repomponner et re pareil, t'attends des heures. Qu'est-ce que je fais aussi, ah le Feydeau aussi des (nom de compagnie de théâtre) ça c'est sympa mais bon c'est du jeu caricatural complet, c'est vraiment du café théâtre. Je suis en manque de travail un peu profond en ce moment. Voilà, mais sinon je fais un métier super, je changerais pas.

– Tu kiffes ?

– Ah ouais.

– Alors c'est quoi le kif ?

– Le kif c'est pas tant de rentrer dans l'arène, c'est pas tant l'adrénaline. Moi j'aime pas trop le trac, j'aime pas avoir le trac, j'aime rentrer tranquille. Mais c'est la communication avec une masse noire comme ça, de faire passer des choses, d'être dans un vrai truc, que les gens reçoivent le truc, raconter des histoires, donner des émotions, ça a un sens universel ça de la communication tu vois, parce que c'est plus que du propos c'est sensitif tu vois, c'est très gratifiant ça, t'as un super retour. Pis bon sur le plan de l'ego y a un super retour bien sûr parce que t'es applaudi, t'es machin tout ça. [...]

92. « Tradi » pour traditionnel.

– En même temps j’ai l’impression d’appartenir à une classe sociale, pas une classe sociale, pas une tribu non plus parce que c’est pas assez wild mais à un groupe social. Je sais maintenant que j’ai le profil de la comédienne, dans ma vie sociale, pas seulement sur le plan professionnel. Et c’est un peu chiant ça d’ailleurs.

– Pourquoi ?

– Parce que les comédiens, les comédiens c’est des faignants. Les comédiens y se font plaisir. Moi presque je culpabilise à être payé quand je travaille et que ça se passe bien tu vois. Mais bon ça c’est peut-être un problème christique (rires). C’est peut-être je sais pas une morale catholique qui me... je sais pas une culpabilité quelconque injectée quelque part à un moment de l’éducation. [...]

– Tu penses que tu consacres combien d’heures par jours à ton travail de comédienne ?

– En moyenne dans l’année ? (rires).

– Ouais en moyenne dans l’année ! En ce moment quoi.

– En ce moment... 90 % de mon temps est consacré au travail, enfin je viens d’avoir 15 jours de vacances, mais là je vais recommencer pendant deux mois et demi à fond les ballons.

– Alors ça consiste en quoi ?

– À répéter. Là on est sur des plateaux, on dit les textes qu’on a appris par cœur, donc déjà y faut que j’apprenne mes textes, j’en ai une flopée à apprendre, j’ai du mal à les apprendre, à refaire, refaire 50 fois, trouver la bonne énergie, trouver la bonne émotion, trouver le bon rythme, trouver le bon déplacement, le bon espace, trouver les trucs drôles – ça c’est pour Feydeau – être concentrée et voilà.

– Tu m’as dit que tu bossais 90 % de ton temps...

– Là en ce moment ouais, depuis un an à peu près.

– Et les 10 % qui te restent, tu fais quoi à peu près ?

– J’exagère peut-être 90 %. C’est 90 % de jours où je travaille sur 100 jours sur lesquels je travaille, c’est pas clair ça ? C’est pas 90 % de mon temps parce qu’après dans une journée de travail y me reste du temps.

– Tu travailles 9 jours sur 10 c’est ça ?

– Oh non j’exagère 9 jours sur 10 j’exagère. Je travail à temps normal 39 heures par semaine je dirais, 9 semaines sur 10. »

Cultiver sa vie professionnelle pour s’éloigner de l’identité du « drogué », se droguer pour s’éloigner de la norme

À travers certains témoignages, on peut lire qu’« avoir de l’ambition » c’est aussi se différencier du « toxicomane », de celui qui ne peut pas avoir un bon travail puisqu’il organise sa vie autour des produits et de la marginalité qui les entoure. Même dans l’imaginaire des usagers engagés dans une pratique addictive, le « toxico » n’a pas de vie sociale décente, enviable, admirable, il n’est pas capable de trouver ni d’assumer un travail, encore moins un poste gratifiant. Il refuse l’intégration et les contraintes qu’elle exige. Par opposition, user des produits en maintenant son intégration sociale par le travail peut permettre à l’usager d’échapper à l’image défaillante du « drogué » pour s’identifier à celui du « super héros ». Travailler, réussir une carrière professionnelle prend dans certains discours⁹³ l’allure d’un combat contre le comportement addictif repéré et refusé. Il faut s’accrocher au travail, s’y absorber, y consacrer son énergie dans un effort volontaire, énergie qui pourrait aisément se reporter sur la prise de produits.

Martine a 25 ans, sort beaucoup et se dit satisfaite de son activité professionnelle. Rester en contact avec « le monde la nuit », consommer des produits et vivre une double vie sont autant d’éléments qui lui permettent de se différencier du tant redouté et critiqué « métro-boulot-dodo », de ne pas être emprisonnée dans l’impression d’être « comme tout le monde », coulée dans le même « moule » que le « Français moyen ».

Martine, 25 ans, chargée de produit, entretien 35

« Et pour toi c’est quoi un “tox” comme tu disais tout à l’heure ?

– Pour moi le tox c’est... pour moi chacun a ses quantités, chacun absorbe ce qu’il peut absorber après comme on disait justement on en revient à ça, la présentation, la vie sociale, moi j’ai envie d’une vie sociale tu vois, y’a la vie de la nuit que j’adore mais j’ai aussi envie d’avoir une vie sociale économique enfin tu vois... établie et d’être insérée j’ai pas envie d’être... j’veux pas me mettre dans le moule à 100 % et ressembler à tout le monde mais j’ai envie de garder un peu de... ma personnalité et tout mais à côté de ça j’ai quand même... c’est la vie, j’veux travailler, j’veux gagner de l’argent, faut rentrer dedans, t’es obligé, t’es contraint et donc moi c’que j’accepte enfin c’est pas que j’accepte pas chacun fait c’qu’il veut je... mais si y’a des gens qui m’intéressent pas

93. C’est notamment le cas pour Éric et Marcus, voir « L’usage thérapeutique du travail. Drogue et travail, deux outils pour mieux vivre ».

c'est justement ceux qui ne... qui ont refusé en fait ce milieu, cette intégration et qui en fait se laissent aller totalement dans la drogue et dans leur délire, qui sont très cool mais en plus à un moment ils sont plus cool du tout... ça tourne vite au cauchemar. Les choses sympas tournent vite aux choses super glauques surtout quand tu vois ça de l'extérieur, quand t'arrives dans une pièce où les gens font que ça franchement j'me sens pas comme eux enfin... et donc voilà c'que j'appelle le tox enfin le mec bien plus c'est celui qui finalement est presque incapable d'avoir une certaine crédibilité dans la vie sociale... établie... et ça j'trouve dommage et j'en reviens à ces gens-là qui... finalement... perdent de leur intérêt parce que... ils se renferment sur quelque chose et malgré tout la drogue ça te détruit, ça te bousille et si t'as pas quelque chose qui intellectuellement te stimule les pauvres cellules qui te restent tu vois, tu deviens vite légume et à être intéressé que par des choses vraiment... donc pour moi c'est ça, c'est des gens qui sont pas capables en fait de... tu vois on parlait de stratégies, de réflexion et c'est des gens en fait qui ont la faiblesse de se laisser trop rentrer dans le truc et qui en plus ont l'air finalement assez aigris et tout donc n'ont pas l'air tellement heureux aujourd'hui dans leur situation... et qui à la limite crachent sur tous les autres... qu'ils traitent de tu vois métro-boulot-dodo mais finalement j'suis sûre qu'ils rêvent d'une vie comme ça tu vois quelques années après... enfin... donc ouais c'est ces gens-là qui sont incapables de... d'utiliser... comment dire... enfin j'veux dire la drogue c'est bon si c'est une fois de temps en temps, à partir du moment où tu te défonces tous les jours c'est plus bon et... qui ont pas compris ça en fait voilà... c'est ça que j leur reproche un peu c'est de pas avoir compris que c'est bon si c'est une fois de temps en temps... et que c'qui est sympa c'est de pouvoir justement avoir plus ou moins tous tes moyens pour l'apprécier d'autant plus... si t'es déjà complètement abruti tu l'apprécies pas autant et tu peux pas l'exploiter à la limite autant et... c'est ça que j'aime pas et... et autour de moi j'en ai pas beaucoup des gens comme ça enfin j'en ai pour ainsi dire plus du tout parce que... mes amis de lycée dont je parlais tout à l'heure ont toujours continué enfin pas tous mais certains... y'en a un que j'ai croisé l'autre jour dans la rue un clochard, il puait à 100 m et c'est un mec avec qui j'étais assise sur les bancs de l'école tu vois donc ça te fait... enfin pour te dire que je caricature pas et que j'ai vraiment des amis qui sont tombés... alors toi quand tu faisais des études et que tu passais un peu pour la conne parce que t'étais obligée de te lever pour aller à la fac et tout... tu te faisais charrier par tout le monde, le résultat j pense qu'aujourd'hui ils rêvent tous enfin ces personnes-là aimeraient bien avoir le confort de vie que j'ai aujourd'hui et pouvoir faire les choses que je fais aujourd'hui donc... et c'est ça que je reproche à ces gens-là c'est de finalement avoir soit une faiblesse soit... on est tous faibles mais... soit de s'être vraiment laissé entraîner par le truc ou de pas avoir réfléchi à ce moment-là et de se dire ça c'est bien mais y'a pas que ça et... et ça c'est... donc c'est ça que j'aime pas... »

Avoir un travail pour (sur) vivre, se droguer pour s'en contenter

Fab est ouvrier spécialisé depuis quinze ans. Il consomme depuis une quinzaine d'années des psychotropes⁹⁴ en contexte privé essentiellement et à certaines périodes sur son lieu de travail. Il consacre chez lui beaucoup de temps à l'informatique, domaine dans lequel il semble avoir atteint un certain degré de compétence. Il ne souhaite cependant pas en faire un travail rémunérateur. Il ne voit finalement dans le travail qu'une source de revenus tandis que son hobby et la consommation de psychotropes constituent des sources de plaisir et d'épanouissement personnel. Ce point vient souligner le fait que l'inscription dans un réseau social est parfois vécue, reconnue ou recherchée plutôt dans la sphère privée que dans la sphère du travail.

Pour Lionel, enseignant, qui fréquente les free-party régulièrement et dit faire un « métier de nonne », les produits viennent aussi en compensation des inconvénients spécifiques à sa profession et lui permettent de « se donner les moyens » de travailler.

Lionel, 26 ans, enseignant, entretien 40

« Tu te rends compte quand même que y'a la moitié de ton travail qu'est pas reconnu donc pas payé donc pas pris en compte et qu'en plus s'il est pas fait ça te permet pas de faire le travail qui est payé et pris en compte bon tu gueules une fois, deux fois bon on te dit que t'es une nonne et que tu fais un métier de nonne et que ça sera comme ça jusqu'à la fin de ta vie, tu dis ok, tu compenses, tu te dis ok j'vais me donner les moyens de le faire, une bonne défonce le week-end là, 10-12 heures à fond tu reviens tu sais tu dis alors j'suis au fond de mes chaussures (rires). »

Fab, 38 ans, ouvrier spécialisé, entretien 15

« Qu'est-ce que c'est comme travail ?

- Je travaille en usine hein, dans un atelier de fabrication, dans la clim'.*
- C'est du poste ?*
- Ouais.*
- C'est quoi comme tâche ?*
- Ma tâche précise... je suis plus ou moins soudeur.*
- C'est répétitif ?*

94. Du cannabis quotidiennement, de l'héroïne une fois tous les deux mois environ, après une phase de consommation plus assidue.

– Assez ouais. C'est pas enrichissant du tout, bon on en reparlera plus loin quand on parlera du travail, on approfondira un peu la question, justement pour dire pourquoi je me suis fixé là alors que ça m'intéresse pas du tout.

– Au niveau humain, tu travailles en équipe ?

– Non, je suis un des rares qui fait de la résistance pour travailler à la journée encore. C'est... pour moi travailler en équipe c'est aberrant.

– Pourquoi ?

– Parce que quand tu grattes en équipe, déjà moi j'aime pas me lever tôt, j'arrive déjà pas à me lever pour commencer à 7 h, donc pour commencer à 5 c'est même pas la peine, et puis quand tu te lèves tôt...

– Travailler en équipe c'est se lever tôt ?

– C'est se lever plus tôt en équipe du matin et c'est finir à 9 h le soir en équipe du soir. Non je te disais, moi je suis pas un lève-tôt, donc comme ça implique qu'une semaine sur deux faut se lever tôt, déjà c'est, c'est un gros problème pour moi. Tu te lèves tôt, tu grattes toute la matinée l'après-midi t'es cassé, tu fais la sieste toute l'après-midi tu te grilles la journée et l'après-midi comme tu sais que tu vas commencer tard tu veilles toute la nuit, tu te couches tard, tu dors jusqu'à midi et tu te lèves et tu vas bosser, ce qui fait que tu vis plus que pour bosser. Enfin moi c'est ma conception des choses y'en a qui préfèrent, moi non. J'ai besoin d'un rythme de vie... très établi et très routinier parce sinon je pars en vrille, je suis un angoissé, je dors pas, je suis pas bien réglé... ça le fait pas.

– Et au niveau hiérarchique ça se passe comment ?

– La hiérarchie ça se passe bien, pas de problème. On se tape dans le dos, y'a pas de problème.

– Et au niveau du boulot, tu as dit que c'est répétitif, que ça représente une tâche physique, c'est fatigant ?

– Fatigant physiquement non. Non. Non.

– Psychologiquement ?

– Psychologiquement, du fait justement que tu côtoies des blaireaux toute la journée, que tu fais un boulot de con toute la journée.

– Tu dis que tu côtoies des blaireaux toute la journée...

– C'est pas les gens avec qui j'ai forcément envie d'être.

– Mais c'est les mêmes ou c'est des gens qui tournent ?

– Ça tourne un peu mais ça fini toujours par être les mêmes.

– Et ça pose pas de problèmes au niveau humain ?

– Non... je parle pas à grand monde, je parle à quelques personnes avec qui je suis un peu pote et ça en reste là et ça va très bien comme ça. [...]

– Mais apparemment t'es quand même bien branché informatique ?

– Ouais, mais c'est plus un hobby qu'un loisir, pour moi les loisirs, la définition du mot loisir c'est plus la définition sportive du mot tu vois. Un loisir style par exemple... j'en sais rien moi, dans les îles faire de la planche à voile ou des conneries comme ça tu vois. Moi-même j'ai pas tellement de loisirs, j'ai plus des hobbies. Ça tourne tout plus ou moins autour de l'informatique vu que c'est un champ d'actions... infini quasi et je trouve toujours un truc rigolo pour m'occuper. Donc je pars sur une idée je me dis tiens, ça, ça a pas été fait encore, je vais me pencher sur le problème, je vais bosser le problème, je vais m'arrêter dessus pendant 6 mois et puis une fois que je vais résoudre le problème je vais m'ennuyer.

– Mais c'est quoi comme problème par exemple ?

– J'en sais rien... je suis bien décryptage depuis quelques années. J'ai été dans les... enfin pas dans les premiers parce y en a tout le temps... mais à m'intéresser au décryptage analogique [...]

– Mais alors... t'es balèze ? ! ? !

– Ouais... je récupère des trucs à droite à gauche. J'assemble des idées, je fais mon mix et je forme ma solution perso.

– Et c'est pas possible d'en faire une activité professionnelle ?

– Ouahou... T'es la deux millième personne qui m'en parle. Non, parce que je pars du principe qu'à partir du moment où ça devient un travail c'est plus un hobby ou un loisir justement. Moi je passe des heures dessus à trouver le code qui va bien parce que... parce que j'ai envie de trouver ce putain de code, parce que c'est un défi. Mais programmer des bases de données, des trucs comme ça je pense pas que ça m'intéresserait tant que ça.

– T'es quand même bien équipé au niveau informatique apparemment.

– Ouais, j'ai pas un monstre hein. C'est une bécane qu'a deux ans. Il est pas énorme mais enfin il est bien équipé en périphériques, et il suffit pour ce que je veux faire donc je vois pas pourquoi j'en prendrais un plus gros alors que pour l'instant tout ce que je veux pouvoir faire, je peux le faire avec celui-là. Quitte à bricoler des extensions pour les rajouter, comme le truc que tu vois qui est à côté.

– Ça fait longtemps que t'es dans l'informatique ?

– Depuis le début. Les tous premiers petits ordinateurs perso à la con qui sont sortis, j'en avais un déjà.

– Et tu consommes quand t'es face à ton écran ?

– Ouais...

– Pourquoi ?

– Je sais pas.

- Concentration ?
- Ouais, peut-être. Surtout sur le net. Ça c'est bizarre, c'est quasi systématique. Je lance une connexion, je me fais un joint.
- Pourquoi ?
- Parce que je sais que quand je suis connecté, je vais pas pouvoir le faire, donc je me le fais au début, je fume et hop je suis tranquille. (rires)
- Et quand t'es sur un décryptage ou un truc comme ça, ça t'aide de consommer ?
- Non. Pas du tout. Au bout d'un moment je suis trop fracass' j'arrête. Au bout d'un moment tu vois plus rien t'es... tu sais plus où t'en es. »

L'usage thérapeutique du travail. Drogue et travail, deux outils pour mieux vivre

Pour Marcus et Éric la relation au travail est décrite entre autres choses comme une forme de thérapie. Marcus va jusqu'à dire qu'il se sert du travail, tout comme des psychotropes, pour détourner son attention de l'angoisse qui le hante, pour sortir de lui-même, « être absorbé » par un élément extérieur.

Confronté très tôt à la consommation de drogue et à la vie hors normes, Éric a toujours souhaité « réussir dans la vie », ce à quoi il est tout à fait parvenu. Mais finalement, c'est moins dans la reconnaissance sociale que dans « l'énergie du travail » qu'il trouve le plus de gratification et d'estime de lui-même.

Éric, 35 ans, scénariste, entretien 36

« Et qu'est-ce que ça représente pour toi ? Est-ce que t'as une reconnaissance sociale par ton travail ou est-ce que c'est important pour toi à la limite la notion d'intégration sociale, ou d'insertion ou de je sais pas comment tu l'appelles ?

– Oui alors évidemment là c'est le truc c'est que... comme je te le disais au début de notre conversation ce qui m'a fait quitter... mon errance de l'adolescence et l'isolement enfin la solitude parce que là c'était de la vraie solitude c'est ça, c'est le désir de réussir quelque chose et fatalement être... dans la société... moi j'ai vécu quand même beaucoup d'années EN DEHORS DE... quand j'allais voir mes cousins et cousines dans ma famille... ils me prenaient tous pour un martien.

– Ils avaient une vie...

– Oui, ils étaient à l'école machin, etc. et moi je... je pouvais pas parler avec eux, j'étais en dehors de leurs conversations, de leurs centres d'intérêt, de leur vie tout simplement et j'en ai souffert vraiment... ça c'est un truc j'm'en souviens très très bien donc oui là où j'en suis arrivé aujourd'hui par exemple la reconnaissance que

j'acquière avec... mon travail à la télé par exemple depuis quelques temps là ça me fait un bien fou... hors je me rends compte que c'est de la connerie, d'autant que ça me baise la gueule parce que tu vois... j'me suis fait baiser la gueule parce que j'avais trop de tunes, j'me suis fait baiser la gueule parce que finalement... c'est pas c'que j'souhaite le plus dans ma vie et... faire de la télé hein j'entends... donc c'est aussi un piège... mais en même temps le désir est là ouais... un désir de reconnaissance... mais je l'ai parce que j'fais un métier aussi où le désir est intimement lié avec... avec ta production, c'est-à-dire que si t'as pas de reconnaissance c'est que tu produis pas y'a un peu de ça aussi... mais bon j'pense que ça j'ai encore du chemin à faire pour être beaucoup plus libre par rapport à ça mais ça vient, petit à petit ça vient.

– Et quelle vision t'as justement d'une certaine marginalité ou peut-être des usagers qui sont pas peut-être dans une démarche de travail ou d'insertion sociale ?

– J'ai pas beaucoup de pitié pour eux... et ça je l'avoue beaucoup parce que... enfin c'est un aveu... j'avoue beaucoup, j'dis n'importe quoi... c'est un aveu parce que... je me déteste quand j'pense ça ou quand j'porte un regard très critique.

– Pourquoi ?

– Parce que c'est un truc qui me pend au nez et que je sais que j'me bats beaucoup contre ça donc j'trouve que y'a peu de courage de leur part... et je ne crois pas du tout au discours... libertaire... pour moi c'est un mensonge... c'est un leurre... je ne crois pas du tout au discours libertaire technoïde du moment... pour moi c'est... enfin j'veux dire moi j'viens d'un milieu où ça a été comme ça bien avant eux... sur la route... c'est bon... c'est bon... je crois... [...]

– C'est très con c'que j'vais dire mais mon seul bonheur il est dans le travail, dans la production, dans le peu d'écriture que j'suis capable de produire...

– C'est quand même quelque chose qui te tient ?

– Ah c'est l'unique chose hein si y'a pas ça... si y'a pas ça moi j'pense que j'serais déjà mort de toute manière... parce que j'pense que INDÉNIABLEMENT y'a... enfin j'veux dire que la détestation que j'ai de moi est si puissante que de toute manière le seul moment où je m'aime c'est dans l'énergie du travail, dans le moment du travail... le reste c'est... c'est rien, le reste c'est... ce sont des grands mouvements sémaphoriques de regardez comment je souffre tu vois... et ça j'trouve ça con, comme je suis... j'ai aucune pitié pour les tentatives de suicide... j'trouve ça totalement déplacé... si tu veux le faire fais-le mais pas en ma présence... et m'oblige surtout pas à te sauver premièrement, parce qu'après je serais responsable de toi toute ma vie donc... j'ai aucune pitié d'autant que... enfin moi j'ai une sœur qui s'est suicidée à 17 ans, enfin tu vois je n'ai pas de... j'veux dire... et c'est dans ces moments-là que je me déteste le plus hein... je me déteste le plus quand j'perds le contrôle de moi... quand j'suis trop bourré et j'fais un scandale ou... là j'me dis bon faut arrêter parce que c'que pensent les gens c'est le pauvre il souffre... je suis vraiment opposé à ça, opposé... si tu veux te défoncer la gueule fais-le... mais fais-le bien tu

vois, ne rends pas responsables les autres... y'a que toi, ça ne repose que sur toi, j'veux dire les 2 cures que j'ai faites dans ma vie c'est moi qui les ai décidées et j'l'ai fait tout seul et sans aucune aide de... chimique ou médicamenteuse ou quoi que ce soit... alors c'est super réac comme discours évidemment quoi mais merde aussi, merde... j'suis très très opposé au fait que dans l'énergie de se défoncer la gueule y'a quelque chose qui rend responsable les autres et ça m'est très pénible... et indéniablement... les 2 fois où j'ai fait des cures, les 2 fois où j'me suis senti vraiment en danger; où j'me suis mis... il a fallu que j'me soigne... je reprends le mot soigner parce que ça voudrait dire que j'ai pris des médicaments, où j'me suis pris en main pour me sortir de cette passe difficile... c'était en référence de mon autre petite sœur... pas de mon autre, de ma petite sœur... et qui souffrait de voir... mon état... elle a 15 ans de moins que moi c'était trop dur pour elle et j'me suis senti terriblement responsable alors que j'me sens responsable de rien du tout, c'est-à-dire que j'ai pas d'enfants, j'ai pas de famille, j'ai rien... »

Marcus, 33 ans, secrétaire de rédaction, entretien 21

« Tu vois si c'est pour me lever tous les jours à la même heure et rentrer à la fin de la semaine et avoir un contrat à durée INDÉTERMINÉE tu vois et une série de tickets resto tous frais et beuarh, déjà rien que ça ça suffit à me déprimer méchamment en fait, ce qui m'empêche pas non plus de bosser certainement 3 fois plus que la moyenne des gens hein puisque comme je le disais hier j'accumule, j'accumule et j'accumule et le travail est une excellente porte de sortie, le travail, cette concentration-là c'est une excellente façon de s'extraire de soi aussi et de s'extraire du monde.

- En fait t'en parle aussi un peu comme une défonce ou quelque chose de même nature.
- Ah ! mais il faut que ce soit envisagé comme ça aussi, faut que ça prenne tout mon temps sinon si je reste tout mon temps avec moi-même je connais les choses que j'ai à me dire tu vois et c'est pas fun, j'me les prends dans la gueule tous les jours de toute façon donc...
- Donc il faut quelque chose qui t'absorbe aussi.
- Il faut que je sois absorbé en permanence donc je suis un garçon à dominante hystérique voilà... donc je sais ça, ça m'aide d'ailleurs de savoir ça comme ça... [...]
- T'as jamais eu de problème dans le cadre de ton travail avec d'autres personnes, de problème social en fait, de gens qui s'apercevaient que t'étais dans un état...
- Non, c'est-à-dire qu'à chaque fois "aujourd'hui faut pas m'faire chier j'suis défoncé, point" voilà.
- Ça t'a jamais handicapé dans ton boulot ?
- Non, non, non, jamais...
- En fait, tu caches pas ta consommation du tout ?

– Ah mais moi l'idée c'est que je ne cache rien... sur mon lieu de travail, je trouve ça déjà ignoble l'idée de passer les 2/3 de ma vie avec ces gens-là pour le compte de CETTE entreprise là à faire CE type de travail-là je trouve ça sordide.

- Ah ouais ?
- Ah totalement ouais je trouve que c'est déshumanisant et en même temps c'est ouais et en même temps c'est censé te découvrir, mais je trouve qu'on pourrait se découvrir soi-même sans avoir à travailler dans un but lucratif.
- C'est alimentaire en fait.
- Ouais, ouais c'est vraiment ça l'idée... »

Dictionnaire historique de la langue française. Travail.

Travailler, verbe issu (1080) d'un latin populaire *tripaliare*, littéralement « tourmenter, torturer avec le trepalium », du bas latin *trepalium*, nom d'un instrument de torture [...]

En ancien français, et toujours dans l'usage classique, *travailler* signifie « faire souffrir » physiquement ou moralement, intransitivement « souffrir » (XII^e s.) et se travailler « se tourmenter » (XIII^e s.). Il s'est appliqué spécialement à un condamné que l'on torture (vers 1155), à une femme dans les douleurs de l'enfantement, à une personnes à l'agonie ; tous ces emplois ont disparu. [...]

Cependant, dès l'ancien français, plusieurs emplois impliquent l'idée de transformation acquise par l'effort ; *se travailler* « faire de grands efforts » (vers 1155), avec une valeur concrète et abstraite, se maintient jusqu'au XIX^e siècle, précédant *travailler* à « exercer une activité qui demande un effort » (vers 1200) ; travailler un cheval « le soumettre à certains exercices » (1373) est encore en usage au XIX^e siècle. Cependant, en moyen français, l'idée de transformation efficace l'emporte sur celle de fatigue ou de peine. Le verbe se répand aux sens de « exercer une activité régulière pour assurer sa subsistance » (1534), d'où *faire travailler* « embaucher » (1581). À partir du XVIII^e siècle le verbe peut avoir pour sujet le nom d'une force productive ou d'une entreprise en fonctionnement (1723). Au XVI^e siècle, il a aussi le sens de « rendre utilisable », d'abord à propos d'un ouvrage de l'esprit (1559, *travailler le style*). *Travailler à quelque chose* signifie (fin XVI^e s.) « participer à son exécution ». Le verbe employé absolument, s'est dit en argot pour « voler » (1623), puis « assassiner » (1800) et « se prostituer » (1867), spécialisations de l'idée de travail professionnel dans un contexte d'illégalité. Par exemple, *travailler pour (contre) qqn* prend le sens de « le servir (le desservir) » (1651). Puis le verbe s'emploie dans des domaines variés : *travailler le fer* (1860), *travailler la pâte* en cuisine (1732). Par métaphore, il signifie « exciter la révolte » (1798, *travailler le peuple*). C'est au XVII^e siècle qu'apparaît *faire travailler son argent* (1675). Par figure, il signifie « fermenter » en parlant par exemple d'un vin (1690) et « subir une force, se déformer » (1690, d'un bois), d'où « s'altérer avec le temps » (1812). Au XIX^e siècle, il signifie « effectuer un exercice » (1859), « fonctionner » en parlant d'une machine (1872). *Se travailler*, passif, se dit pour « pouvoir être façonné » (XIX^e s.) [...]

Le déverbal *travail, travaux* n. m. (vers 1130) présente le même type de développement sémantique que le verbe : jusqu'à l'époque classique, il exprime couramment les idées de tourment (vers 1140), de peine (vers 1130) et de fatigue. [...] Après avoir concerné des efforts, la peine prise à l'exercice d'un métier (artisans, mil. XIII^e s.), le mot s'applique à cette activité en tant que source de revenus (comme labor) (2^e moitié du XIII^e s.). Malgré la métonymie pour « résultat du travail » (1362), ce n'est guère qu'au XV^e siècle que le mot devient un synonyme neutre pour « activité productive ». L'idée « d'activité quotidienne permettant de subsister », avec ses implications sociales apparaît nettement en 1600. Le mot s'applique aussi à l'activité utile à l'homme que l'on impose aux animaux (1668). Par métonymie, *travail* désigne la façon dont l'activité est accomplie (1676). Le pluriel *travaux* s'est spécialisé à l'époque classique (1611) pour parler d'entreprises difficiles et périlleuses qui apportent la gloire ; il développe des emplois concrets spéciaux, dans le langage militaire pour « opérations par lesquelles on établit les fortifications » (1669), et en général pour « suite d'entreprises exigeant une activité physique et la mise en œuvre de moyens techniques » (1751). [...]

Au XIX^e siècle, le mot désigne l'activité humaine organisée à l'intérieur du groupe social et exercée régulièrement (1803). Par métonymie, le travail est appliqué à l'ensemble des travailleurs (1877) et spécialement aux travailleurs salariés des secteurs agricole et industriel, alors opposé à capital (pour « ensemble des capitalistes »). [...]

Dans *L'étude des représentations sociales*⁹⁵, Paola Salmaso et Luisa Pombeni présentent quatre recherches expérimentales visant à éclaircir la signification implicite du concept de travail.

« **Expérience 1.** Dans le but de découvrir la définition du concept de travail en terme de traits caractéristiques, nous avons donné à un groupe de 30 adultes de sexe masculin une tâche d'évocation libre. [...] Les personnes interrogées travaillaient dans différents domaines (par exemple employés de bureau, maçons, artistes, hommes de loi, etc.). [...]

Le **tableau 1** présente les caractéristiques mentionnées par les sujets, ainsi que la fréquence avec laquelle elles ont été citées.

Tableau 1 – Concept de « travail » : caractéristiques prototypiques

Permet de gagner sa vie	28
Accompli par un individu	25
Occupe beaucoup de temps	23
Nécessite beaucoup d'attention	21
Nécessite des efforts et un dur labeur	21
Procure de la satisfaction	18
Rend le travailleur utile à la société	16
Permet d'avoir de l'argent	13
Rend indépendant	12
Implique une activité mentale	11
Sous-entend une activité physique	11
Permet de s'exprimer	7
Permet d'obtenir du succès	6
Consomme énormément de temps	6
Quelque chose d'agréable	6
Quelque chose de désagréable	6

Expérience 4. [...] 30 travailleurs manuels (15 ouvriers et 15 maçons) et 30 personnes exerçant une profession libérale (15 architectes et 15 hommes de loi) ont cette fois-ci été interrogés. Chaque sujet a reçu un questionnaire et devait évaluer à quel point un trait prototypique était important pour établir si une activité pouvait ou non être appelée « travail ». les traits prototypiques du concept étaient ceux cités dans la première expérience et étaient présentés dans un ordre aléatoire. Une échelle en 5 points était utilisée allant de 1 (pas important du tout) à 5 (très important). [...]

95. W. Doise et A. Palmonari (sous la direction de), *L'étude des représentations sociales*, Delachaux et Niestlé, 1996.

Tableau 3 – Importance des diverses caractéristiques pour établir si une activité peut être ou non appelée travail ; scores moyen sur une échelle en 5 points.

	Travailleurs manuels	Professions libérales
Permet de gagner sa vie	4.9	3.7
Permet d'avoir de l'argent	4.8	3.8
Rend le travailleur utile à la société	4.2	2.6
Occupe beaucoup de temps	3.8	4.4
Nécessite beaucoup d'attention	3.6	4.9
Nécessite des efforts et un dur labeur	3.6	3.3
Implique une activité mentale	3.5	4.4
Rend indépendant	3.4	4.4
Sous-entend une activité physique	3.1	2.4
Accompli par un individu	3.1	2.7
Procure de la satisfaction	2.8	3.9
Permet de s'exprimer	2.7	3.8
Quelque chose d'agréable	2.5	2.0
Quelque chose de désagréable	2.1	3.6
Permet d'obtenir du succès	1.9	3.3

REGARD SUR QUELQUES SUBSTANCES : CANNABIS, COCAÏNE ET PRODUITS LICITES, LES PRODUITS DE L'INTÉGRATION

Parmi toutes les substances illicites deux d'entre elles apparaissent comme les plus couramment utilisées par les usagers qui travaillent, le cannabis pour se détendre et la cocaïne pour tenir éveillé et maintenir une bonne image de soi aux yeux des autres.

Les produits licites, dont la consommation n'était pas comprise dans les critères d'inclusion de l'étude, s'avèrent être les substances les plus couramment rencontrées sur les lieux de travail.

LE CANNABIS

Les critères d'inclusion de l'étude précisait que les personnes rencontrées devaient consommer au moins 10 fois par an des substances autres que les produits licites et le cannabis, les usagers exclusifs de cannabis ne sont donc pas représentés ici.

Parmi les 41 personnes que nous avons rencontrées :

- 29 en consomment quotidiennement (de manière plus ou moins intensive⁹⁶), dont 7 évoquent d'eux-mêmes et avec insistance, un usage « thérapeutique » de cette substance ;
- 6 personnes fument régulièrement mais modérément du cannabis, de manière hebdomadaire ou mensuelle. Ils ne font généralement pas de démarches pour en acquérir mais sont entourés de « fumeurs de joints » avec qui ils fument à l'occasion ;
- 6 personnes n'en fument jamais ou très exceptionnellement. Toutes y ont goûté ou en ont même usé pendant quelques temps avant d'arrêter. Pour 3 d'entre elles notamment, le cannabis semble agir comme un anxiogène, les projetant à chaque

96. De deux joints le soir en rentrant du travail en semaine, à dix par jour, y compris au travail.

prise dans un état qu'elles qualifient de « parano », angoissant. Certaines se plaignent aussi des effets a-motivationnels du cannabis et paraissent peu sensibles à d'autres effets réputés positifs, agréables.

« La diversité des usages de cannabis entre 15 et 44 ans. Dans cette tranche d'âge, 5 catégories de consommateurs peuvent être distinguées :

- les abstinents (66 % des enquêtés : ils n'ont jamais expérimenté le cannabis) ;
- les anciens fumeurs (21 % : ils ont déjà pris du cannabis, mais pas depuis 12 mois) ;
- les usagers occasionnels (6 % : ils ont consommé du cannabis entre 1 et 9 fois au cours de l'année) ;
- les usagers répétés (4 % : ils ont consommé du cannabis au moins 10 fois au cours de l'année, mais moins de 10 fois lors des 30 derniers jours) ;
- les usagers réguliers (3 % : ils ont consommé du cannabis au moins 10 fois lors des 30 derniers jours)⁹⁷. »

Concernant l'usage très répandu du cannabis, et plus particulièrement dans la population étudiée, il paraît intéressant de relater une anecdote, observée dans un passage couvert très commerçant de Paris :

« Lors d'une première prise de contact pour un entretien qui n'a finalement pas eu lieu, une jeune mère de famille me donne rendez-vous à la pause de midi près de son lieu de travail. Nous mangeons rapidement dans une sorte de self-service, elle ne dispose que d'1 h 30. Je lui propose d'aller boire un café en sortant, mais elle préfère m'inviter à fumer un joint, ce qu'elle a l'habitude de faire avant de retourner travailler à 14 heures. Elle me conduit dans un recoin du passage couvert, où se retrouvent après le repas quelques-uns des commerçants fumeurs de joints du quartier. Plusieurs corps de métier sont représentés : des graphistes, des vendeurs et vendeuses de vêtements, un bijoutier, un coiffeur, pour les autres je ne sais pas (nous sommes une dizaine en tout). Ils se connaissent tous et semblent entretenir des relations semblables à celles qu'on peut avoir dans un café que l'on fréquente tous les jours, la complicité de « l'acte illégal » en plus. Les joints tournent, certains s'échangent des boulettes, on se plaint du boulot tout en parlant de ses projets pour le week-end. » (AF, carnet de terrain, novembre 2001)

97. F. Beck, S. Legleye, C. P. Peretti-Watel, « Drogues illicites : pratiques et attitudes », in Baromètres Santé 2000, vol. 2. Résultats, éd. CFES, sous la direction de P. Guilbert, F. Baudier, A. Gautier, 4^e trimestre 2001, p. 237-274.

Le témoignage de Fab vient également éclairer l'image sociale du cannabis. À travers sa description du « dealer de shit » et du « dealer d'héro », on peut voir que le cannabis apparaît clairement comme la drogue de l'intégration, et l'héroïne comme le symbole de la déchéance, de l'exclusion.

Fab 38 ans, ouvrier spécialisé, entretien 15

« Tu as le même dealer de shit et d'héro ?

– Ah non c'est pas du tout les mêmes gens. C'est pas du tout les mêmes gens qui dealent le shit et qui dealent l'héro. L'héro c'est tous des traînes-lattes les mecs. Les potes qui dealent le shit c'est des gens biens. Des gens intégrés. Les dealers d'héro c'est tous des traîne-lattes. De toute manière, les mecs qui dealent de l'héro ils en prennent. Donc, comme ils en prennent et qu'ils en ont tout le temps ils en prennent tout le temps et puis c'est des loques. »

Un produit de confort

Les propriétés apaisantes et relaxantes du cannabis semblent les plus directement recherchées. Son effet sédatif peut concourir à anesthésier une énergie trop grande ou encore à étouffer une nervosité. Il est consommé pour répondre à différents stress, pour « décompresser » après le travail, se relaxer, calmer une angoisse ou une déprime passagère, parfois pour tromper l'ennui. Fumer un joint c'est prendre un moment pour « ne rien faire », prendre un moment pour soi. Très fréquemment fumé après une journée de travail, la prise de cannabis concorde avec ce temps qui marque la transition, le passage entre la sphère professionnelle et la sphère privée. Il permet de changer d'état, de se décontracter plus rapidement et de s'enivrer plus légèrement qu'avec l'alcool. Gaby, Mister Boost et Fab insistent particulièrement sur ce type d'usage.

Gaby, 24 ans, comptable, entretien 12

« Ça te fait quoi comme effet le pétard ?

– Ça me détend, moi je fais tout le temps ça pour me relaxer, pour me détendre parce que je suis tellement speed que si je fume pas quand je rentre chez moi, j'suis encore pendant deux ou trois heures sur le speed de la journée de travail et c'est chiant. J'arrive pas à me relaxer, à me détendre de moi-même, enfin si de moi-même j'y arrive mais ça prend bien deux ou trois heures donc du coup je fume un bon pétard pour me relaxer.

– Mais qu'est-ce que t'appelle te détendre ?

- Détendre mes muscles, détendre mon esprit, relâcher les muscles, le corps.
- T'es comment quand t'es tendue ?
- Je bouge, j'arrive pas à me poser... c'est pas vraiment tendu, c'est encore dans le speed de la journée tu vois, j'arrive pas à me poser, je rentre j'fais la vaisselle, j'vais partout...
- T'arrive pas à rien faire ?
- Voilà. Alors que j'aimerais me poser, pour me détendre, tu vois, parce qu'il faut bien à un moment se poser autrement je... je peux pas continuer comme ça toute la semaine, après je suis trop fatiguée. C'est l'envie aussi de fumer un pétard pour me détendre, c'est aussi psychologique. »

Fab 38 ans, ouvrier spécialisé, entretien 15

- « Quand je vois que j'ai un peu trop la pêche, je me calme (rires). C'est mon régulateur en fait. T'as des gens qui sont angoissés ou qui sont cardiaques et qui prennent des cachetons toute leur vie pour ralentir leur cœur parce que sinon ils en claquent moi je guéris un peu mon mal de vivre avec. C'est mon stabilisateur. Quand je suis... quand je reste 2 jours sans fumer... quand ça arrive, le moins possible... et je me sens... je me sens plus moi. Quand je suis plus sous produit je suis plus moi. Je m'aime pas comme ça. C'est devenu une seconde nature en fait.
- Ça te pose un problème ?
 - Aucun. »

L'usage intensif de cannabis

29 personnes consomment quotidiennement du cannabis, dont 7 de manière intensive, à savoir entre 10 et 15 joints par jour, y compris en journée. Certains parlent même d'une réelle « dépendance ».

La « dépendance » au cannabis⁹⁸ est souvent décrite comme un moindre mal par les usagers qui répondent en fumant des joints à un besoin, plus ou moins facile à réguler, de s'extraire du monde en modifiant leur état de conscience. Ces usagers pensent qu'en l'absence de cannabis, ce besoin trouverait vraisemblablement une satisfaction dans la consommation d'autres produits estimés plus dangereux. Le cannabis apparaît finalement comme un recours salutaire et « à moindre coût », pour plusieurs raisons :

- Il est très disponible et relativement peu cher ;
- Rencontré dès l'adolescence⁹⁹ et d'usage très répandu¹⁰⁰, le cannabis est la substance la plus communément employée. Les usagers ont acquis une bonne connaissance et par conséquent aussi une bonne maîtrise de ses effets et méfaits et les informations officielles sur ce produit ne manquent pas ;
- Les risques sanitaires liés à une consommation régulière et les effets négatifs du cannabis (syndrome a-motivationnel, éventuellement « parano », etc.) sont également connus des usagers, mais ils les perçoivent comme équivalents voire moins dangereux que ceux liés au tabac et à l'alcool ;
- C'est une substance socialement bien acceptée et plus valorisante que les médicaments psychotropes ;
- Les propriétés du cannabis rendent son usage possible dans de nombreuses situations, dans de nombreux contextes : il se fume seul ou en société et est compatible avec certaines activités professionnelles ;
- Enfin, il peut être utilisé comme substitut à d'autres substances comme l'alcool et moins fréquemment le tabac et semble représenter pour certains une véritable alternative à l'abstinence.

Cannabis et alcool

Pour Tom et Yves le cannabis intervient en remplacement d'une consommation régulière d'alcool, il répond à la nécessité de « se détendre », d'être « ivre » sans subir les effets négatifs trop lourds d'une consommation régulière d'alcool.

Les quantités absorbées sont moindres qu'avec l'alcool, les effets plus facilement contrôlables, et les risques de « dérapages » agressifs ou délirants sont évités. Par ailleurs, il est clair qu'une dépendance à l'alcool peut considérablement affecter l'entourage, ce qui semble plus rare pour le cannabis.

Tom, 28 ans, assistant réalisateur, entretien 37

« Sur cette période-là (arrêt du cannabis pendant 1 an ½, ndlr), on peut dire qu'en fait si, je crois que c'est pour boire un peu moins... J'avais tendance, j'ai toujours tendance à boire... L'alcool, y'a eu un tournant... pour moi, c'est après l'armée où j'ai com-

98. Ou plutôt son usage intensif sur une longue durée.

99. Une grande partie des usagers de cannabis que nous avons rencontrés fume depuis 15 à 20 ans.

100. Ce qui signifie aussi un grand nombre de personnes à qui s'adresser pour en parler, échanger des informations.

mencé à boire de la bière tous les jours, etc. Entre 18 et... j'essaye de me repérer par rapport à l'armée... je suis pas sûr qu'il y ait eu une vraie augmentation en fait... disons qu'en général, vers 15, 16 ans tu te bourres la gueule jusqu'à gerber... puis vers 18 ans, tu t'arrêtes avant... Mais bon, de temps en temps, c'est souvent plutôt rapide... souvent une fois par semaine... Parce que bon, c'est vrai que je bois pas tant que ça... seulement quand je vais dans les bars. Mais c'est vrai qu'y a des périodes de ta vie où t'es dans les bars tous les jours.

– C'est pour avoir une idée générale de ton évolution, pas besoin d'être très précis... Et tu disais après l'armée...

– Ouais, à partir de l'armée, ça a vraiment été quotidien.

– À partir ou après ?

– À partir de l'armée, parce que là-bas, je me suis mis à boire réellement quotidiennement. Enfin, c'est là où j'en ai conscience... Peut-être qu'un peu avant je buvais très certainement plusieurs fois par semaine, mais... j'en ai pris conscience par la suite. [...]

– Et ensuite... tu disais que tu avais repris le cannabis un peu pour compenser l'alcool...

– J'ai dit ça... je ne sais même pas si je le pense réellement (rires)... je sais que j'ai repris... (cannabis, ndr) enfin, Clara fumait pas, donc j'avais perdu un peu l'habitude... Du coup, je fumais moins, parce qu'elle fumait pas... et puis en plus, ça me manquait pas. Naturellement en fait, je me suis pas forcé à arrêter... et pourquoi j'ai repris... aussi naturellement, parce que... les circonstances ont fait que j'ai eu un peu plus d'occasions d'achats... alors j'en ai rachaté... [...]

– Comme je te disais un lien par rapport à l'alcool... C'est-à-dire que comme j'avais tendance à me descendre sans problèmes... on va dire les ¾ d'une bouteille de vin par jour, j'en avais marre de boire autant d'alcool... Fumer me donnait moins envie de boire de toute façon. [...]

– Mais je vois ne serait-ce que pour le shit, comment ma consommation a pu évoluer par période... Mais ce qui me satisfait par exemple c'est que j'ai quasiment arrêté de fumer du shit pendant un an, pas parce que je l'avais décidé, mais parce que j'en avais pas envie. Et ça, ça me rassure.

– Te rassure ?

– Ça veut dire que c'est vraiment une histoire d'envie...

– Ça t'inquiétait ?

– Non, pas vraiment, mais je m'étais interrogé, comme pour la cigarette... C'est-à-dire que c'était difficile d'arrêter, et que... j'ai arrêté de moi-même, parce que j'en avais plus vraiment envie, ça veut dire que c'était réellement l'envie, et pas la dépendance... »

Yves 30 ans, chargé de production TV, entretien 20

« Mais le teush, pour moi, c'est une nécessité.

– C'est-à-dire ?

– Je pourrais, je sais vivre sans. Mais... ça me fait chier de vivre sans, et ça gêne personne que je vive avec ! Donc je vois pas... À la limite : à qui ça va faire plaisir que j'arrête de fumer, puisque de toute façon, ça n'a de conséquences sur personne. Ça va faire plaisir à personne, et ça va me faire chier moi... donc voilà... Et en plus de ça, je trouve un certain équilibre là-dedans... et surtout, par rapport à l'alcool... j'ai suffisamment de stress, et je suis concentré toute la journée sur un boulot... qui est une chance que j'ai voulu pendant longtemps, que j'ai maintenant, et que je veux pas perdre... Et donc je suis tellement appliqué à ne pas retomber dans tout ce que j'ai pu vivre, que le soir, j'ai besoin de pfffouffff... souffler tu vois... Y'a les mecs qui rentrent qui se font une bière devant la télé où je sais pas... moi, j'ai arrêté de boire, etc. et moi, c'est mon buzz. Tu vois, j'ai l'impression de tout relâcher d'un seul coup... »

Cannabis et tabac

En France, le cannabis et la marijuana se fument presque toujours avec du tabac. L'habitude gestuelle et le rituel de la préparation du joint tiennent un rôle important dans sa consommation. Certains usagers (c'est le cas de Mister Boost), soucieux de limiter les risques sanitaires liés au tabac, tentent de réduire leur consommation au seul mélange cannabis-tabac. Cette stratégie peut avoir pour conséquence un ralentissement (c'est le cas pour Alice par exemple) ou alors une augmentation de la consommation de cannabis, le problème de la dépendance à la nicotine n'étant pas résolu. Thomas, qui a toujours été un fumeur modéré de tabac et ne fume plus de cigarettes depuis plusieurs années, évoque clairement ce phénomène et dit ressentir le manque de nicotine après une journée de travail passée sans fumer de joint.

Trajectoires cannabiques

L'âge de rencontre avec le cannabis se situe pour tous les usagers que nous avons rencontrés entre 14 et 18 ans, en même temps et dans les mêmes circonstances que le tabac et l'alcool, c'est-à-dire dans le cadre scolaire et dans sa périphérie. Le cannabis est de toute évidence le produit le plus disponible et est assez tôt considéré comme un produit « presque légal », bien qu'il conserve une connotation transgressive, au moins pendant le temps de l'adolescence.

Une majorité de personnes a connu une période de consommation plus intensive entre 18 et 22 ans. Plus tard, la consommation s'interrompt pour certains et se stabilise pour d'autres à une fréquence occasionnelle ou quotidienne.

On notera l'importance des sensibilités individuelles dans le choix d'interrompre ou de poursuivre une consommation. Pour une minorité des personnes que nous avons rencontrées le cannabis agit comme un anxiogène dès les premières prises. De plus, les effets euphorisants s'émeussent rapidement après une consommation régulière, pour laisser la place à ses propriétés plus sédatives et à une consommation plus souvent solitaire. Ainsi, l'évolution de la sensibilité du sujet aux effets du produit détermine en partie des changements dans les contextes de consommation.

Tom, 28 ans, assistant réalisateur, entretien 37

« Le shit au début, c'était un truc qui me faisait partir, qui me faisait planer... maintenant beaucoup moins, c'est un truc qui me calme. [...] Mais de toute façon, l'ecsta, c'est un outil de communication, comme le shit aussi. Quoique maintenant, ça a changé. Au début, pour moi, le shit, c'était réellement communicatif, c'est-à-dire que je ne fumais jamais tout seul. C'était toujours un joint qui tournait... Ça fait parti du trip aussi... la communauté, le joint qui circule... au début je fumais jamais tout seul. Et après je me suis mis à fumer tout seul. Par contre, les ecstas, ça reste très... presque communautaire. »

Fab, Alice et Tom décrivent une trajectoire courante avec le cannabis, ces témoignages nous ont semblé représentatifs du parcours effectué par une majorité de fumeurs.

L'histoire de Nicolas, bien que plus atypique, apporte également des éléments sur la consommation intensive de cannabis à l'adolescence et sur le poids de l'environnement social et familial dans ce type d'usage.

Yves, quant à lui, évoque l'évolution de ses propres représentations concernant ce produit.

Alice, 33 ans, danseuse, entretien 17

« Donc 15 ans une fois, j'me souviens on s'était retrouvé à 10 dans une cabine téléphonique. [...] Ensuite 18 ans j'dirais... consommation modérée annuelle et là j'ai commencé... non 19 ans aussi ça a été pareil... en fait c'était très ponctuel. J'peux pas dire régulière mensuelle tu vois c'est pas possible. J'dirais à 20 ans j'ai commencé à en prendre peut-être trois fois par an. Et ça monte ! Après j'suis arrivé dans la région alors bonjour, alors là c'était tous les jours, on se croyait en vacances, on s'allumait le pétard le matin et du coup on se réveillait jamais. Donc 25 ans. Donc là attends... là ça a commencé ici mensuel et là ça a commencé hebdomadaire, puis ça a monté très vite, très, très vite donc consommation répétée. Et j'dirais... donc du coup ça a descendu quand j'ai arrêté de fumer [du tabac]. »

– Et pourquoi tu continues à en fumer quand même de temps en temps ?

– Alors c'est le côté ouverture des portes qui m'intéresse.

– C'est-à-dire ?

– C'est-à-dire qu'il m'arrive très souvent, surtout quand ça fait longtemps que j'ai pas fumé, de sentir vraiment que j'ai une ouverture particulière d'esprit où je suis plus apte à sentir les choses, à recevoir des informations subtiles, je sais pas si tu me suis... au niveau de la création, tu vois que ce soit en sculpture ou en écriture je sais que j'ai commencé à apprécier les effets du cannabis... à un niveau comment dire... accroissement de mes capacités vers l'âge de... ouais 25 ans, d'ailleurs conso répétée à 25 ans, j'ai découvert la terre cuite et en fait je m'enfermais dans mon atelier, j'fumais un gros pétard et c'était parti dans la création ça venait tout seul. D'un point de vue créatif j'trouve que... ouais mon imaginaire est beaucoup plus ouvert en consommant du cannabis. Donc c'est une substance que je trouve de toute façon quelque part enrichissante, à laquelle je ne me sens pas du tout dépendante, mais alors pas du tout. Donc ça ça me rassure et voilà. Par contre, y'a des moments où je ne peux pas en fumer parce que j'ai une espèce de mauvaise réaction, voire de... qui ressemble parfois à de la parano, où c'est mon esprit qui s'embrouille... et je vais être dans le doute, ça va être du doute du début à la fin, à partir du moment où le pétard fait son effet jusqu'à ce que l'effet s'en aille, donc du coup négatif du début à la fin. Et ça ça m'est arrivé trop souvent... C'est pour ça aussi que j'ai arrêté d'en prendre régulièrement. »

Tom, 28 ans, assistant réalisateur, entretien 37

« Avant 18 ans, t'avais pas fumé de cannabis ?

– Non... j'ai commencé à peu près à cet âge-là... vers 18 ans... je venais de les avoir...

– Et après... tu disais que c'est parti en couille ?

– C'est là où je me suis retrouvé tout seul, c'est là où j'ai commencé à avoir des rassemblements de potes à la maison, passer des après-midi ou des soirées à fumer des joints... donc je sais pas... on va dire... c'est difficile, j'ai eu plusieurs phases... Mais on va dire quotidien à partir de 18 ans.

– Tu fais une moyenne... après, à toi de me décrire les phases...

– Ça s'est arrêté, beaucoup calmé y'a 2 ans. Je crois, comme beaucoup de gens... pour en avoir discuté, y'a toujours un moment où t'en as marre de comater toute la journée à cause des joints, donc tu finis par calmer... Tu fumes ça un peu plus... différemment...

– Et maintenant ?

– De nouveau c'est quotidien, mais j'ai arrêté quasiment complètement pendant un an et demi... on va dire que j'ai repris quotidiennement depuis quelques mois, genre 3, 4. Et j'avais quasiment tout arrêté. »

Nicolas, 29 ans, gérant d'une SARL dans le domaine culturel, entretien 28

« Et après j'suis parti en Seine-et-Marne. [...] Bon, moi j'étais un p'tit peu, tu vois le... comment dire, le gai-luron du bled [petite ville de province], donc ça allait ! 'fin, tout allait bien pour moi, ! Et j'me suis r'trouvé en Seine-et-Marne où LÀ c'était complét'ment différent. J'ai pas eu un seul ami pendant deux ans... 'fin, c'est des gens dont j'me sentais pas proche du tout. C'était cité dortoir, tout l'monde bosse et veut gagner un maximum de thunes et leur vie c'est point barre ! Les bars ferment, ferment tôt. 'fin, y a rien à foutre ! Donc, j'suis resté deux ans là et là c'était très dur. Et c'est là qu'j'ai commencé justement à fumer des joints comme un débile [...]

– Mais... enfin, moi j'pense qu'à l'époque, quand j'ai découvert le haschich, j'aurais eu besoin qu mes parents fument. Ou aient fumé. Pour pouvoir me dire : attends ! Parce que moi j'fumais à huit heures le matin avant d'aller à l'école. 'fin, c'est n'importe quoi ! Comme les mômes qui découvrent les clopes en quatrième ! Voilà, j'fumais beaucoup trop ! Et j'pense que ça pas été très bon ça.

– Et tes parents ils étaient pas du tout au courant par exemple de ta consommation de shit ?

– Non-non-non ! Il en était hors de question ! Mais, même aujourd'hui. Ma mère, j'dois lui dire que j'fume pas. Même si elle sait qu'je fume. Il faut qu'j'lui dise que j'fume pas ! Donc j'lui dis que j'fume pas... Non ! Pour eux, le jour où ils l'ont appris, parce qu'ils l'ont appris, forcément, c'était une catastrophe ! J'étais un... c'était une catastrophe ! Bon, voilà. Après, maintenant, moi j'm'en suis sorti, tout ça, mais je sais que, j'pense que ça m'a fait perdre un p'tit peu d'temps, bien sûr, ouais. »

Yves 30 ans, chargé de production TV, entretien 20

« Et le shit ?

– Avec des potes... Parce que j'étais vachement contre ! Ah ouais, les gens qui fumaient, je leur parlais pas. Je me souviens d'avoir fait un scandale à une copine en Angleterre, justement à cause de ça. Mais tout ça s'est fait en même temps en fait, tout dans le même été... la première que j'ai niqué, le shit, tout... Mais j'avais fait un scandale à mes potes, ces deux nanas "vous vous rendez pas compte, vous me dégoutez..." etc. Ça me rendait fou furieux. Je connaissais pas, et j'en avais l'image... des informations : "La drogue, c'est mal..." Et je relayais l'information (rires). Jusqu'au jour où j'en ai fumé un... Ça allait mal avec mon père, donc un soir, j'étais dégouté, on s'est pris une caisse, et on est allé fumer un joint avec des mecs... j'ai pas eu le souvenir d'avoir été défoncé, sauf que je croyais avoir vu des poissons volants... Mais bon, pas grand-chose... Et puis après j'ai bien continué, c'était plus par occasions... et puis après j'ai rencontré un pote avec qui on se bombardait bien la gueule à l'alcool + shit... Et puis après y'a eu l'armée, et là !... Imbattable !

– C'est-à-dire ???

L'armée : école de fume et d'alcool ! J'ai fait un camp disciplinaire à (nom de ville), j'en ai chié... Mais tu sais, je fumais même pas de clopes, que des joints ! J'étais défoncé à longueur de journée. J'étais dans une chambrée, on appelait la chambre des babas cools (rires). Le matin, le premier qui se levait roulait le buzz pour les autres. Pour bien commencer la journée... Et on se castagnait la tronche grave ! Le soir, y'en a qui jouaient de la guitare, on écoutait du jazz, Pat Metheny, Tuck & Patty, on était dans un truc pseudo intellectuel jazzy à la con... pour se différencier de la masse de connards militaires. »

La consommation de cannabis dans le cadre professionnel

Certains milieux professionnels comme le milieu du spectacle, « de la nuit », où les structures où la moyenne d'âge des salariés est peu élevée, semblent effectivement plus tolérants à l'égard du cannabis. Les milieux plus traditionnels se situent toujours dans la dichotomie « produits licites/drogues illicites ». Quels que soient les environnements professionnels dans lesquels ils évoluent, une majorité des usagers de cannabis que nous avons rencontrés évite de fumer en travaillant ou limite sa consommation à des moments ou à des activités qui selon eux s'y prêtent.

Lorsque les usagers travaillent plusieurs années dans une même structure et y côtoient globalement les mêmes personnes, une certaine familiarité s'instaure entre les collègues, qui permet d'aborder des pans de la vie privée dont fait partie la consommation de cannabis. Celle-ci demeurera cependant soigneusement cachée aux personnes extérieures à cette sphère (clients, visiteurs, dirigeants, public, etc.).

Même lorsqu'elle a lieu pendant le temps de travail, la consommation de cannabis reste généralement discrète. Comme les fumeurs de tabac, les fumeurs de joints se mettent souvent à l'écart et sont soucieux de ne pas déranger leurs collègues ou de ne pas « se faire repérer », en fumant à l'extérieur ou en aérant les locaux. Ils s'autorisent à fumer essentiellement pendant et après la pause déjeuner, en fin de journée ou encore pendant des périodes professionnellement calmes.

Gaby sépare strictement ses temps de travail et ses temps de consommation. Son choix est motivé par la nature de son activité professionnelle (comptable) qui l'oblige à beaucoup de rigueur et de concentration.

Tom ne consomme pas non plus sur son lieu de travail à cause d'une sensibilité individuelle au cannabis qui rend incompatible le fait de fumer et celui de travailler.

Cornélius évolue dans un environnement professionnel tolérant à l'égard du cannabis mais marque tout de même la différence entre ses collègues et les clients qui transitent dans leurs locaux, qu'ils soient ou non consommateurs.

Fab s'autorise à consommer occasionnellement du cannabis au travail¹⁰¹. Il précise que son activité ne comporte pas de responsabilités importantes et qu'il ne cherche pas non plus à « se faire remarquer ». Comme Alex, il parle de son habitude et de sa maîtrise des effets du cannabis, qu'ils consomment tous deux depuis une vingtaine d'années. Non seulement travailler sous influence ne semble pas les « handicaper », mais avec le temps Alex, chanteur et musicien, explique qu'il a pris ses repères et qu'il a des difficultés à faire de la musique sans fumer.

Tom, 28 ans, assistant réalisateur, entretien 37

« Mais sinon, j'y arrive pas avec aucun produit... Que ce soit l'alcool ou le shit, avec le boulot, j'y arrive pas. Je peux pas. L'alcool si, mais faut pas que j'en boive beaucoup. Mais dès que je suis un peu la tête en vrac, j'arrive plus à me concentrer. Je le fais pas, tout simplement. Ok... contrairement à la réputation du milieu du spectacle... Ah j'en ai connu ! T'as des gens qui arrivent à bosser en fumant des joints, moi j'y arrive pas. »

Cornélius, 27 ans, monteur-truquiste, entretien 16

« Tu fumes au travail aussi ?

– Ouais.

– Et y'a des horaires où tu fumes ou...

– Ça dépend ouais... ça dépend des périodes, des fois j'fume juste le soir à partir de 7 h ou alors c'est le matin aussi à la pause déjeuner on fait un joint ou alors ouais souvent aussi le soir, de plus en plus le soir à partir de 7 h on fume des joints, et la journée des fois aussi.

– Et tu sors le fumer ailleurs, tu le roules où ?

– J'le roule non dans la régie là où j'travaille et j'le fume là aussi mais j'aère un peu quand même.

– Quand même (rires) vaguement, pas trop si c'est l'hiver (rires) ?

– Ouais non c'est assez libre, les gens le savent.

– Même ceux qui fument pas ? C'est peut-être un peu différent de la coke ?

– Disons que dans le travail en fait, vu que y'a des clients qui viennent et qui louent la régie et qu'ils paient pour ça, si eux ils fument, ils peuvent fumer enfin tu vois, ils sont clients quelque part aussi donc ils font un peu c'qu'ils veulent, si ils veulent fumer des joints ils fument des joints.

– Et ça arrive souvent ?

– Ouais ça arrive souvent.

– Et par rapport aux effets, le joint dans le travail ça t'apporte quoi ?

– Mmm... ça dépend des travaux que j'fais, des fois ça m'ouvre un peu la fenêtre sur des trucs que j'voyais pas avant.

– Ah ouais.

– Ouais ça m'donne une autre... j'vois les choses autrement et j'arrive à trouver d'autres solutions à des problèmes et puis des fois carrément ça m'embrouille et je sais plus où j'en suis... c'est plutôt quand c'est des trucs créatifs là ça m'aide vachement à trouver des idées alors que quand c'est des trucs un peu manuels où faut... des trucs un peu délicats où faut compter où c'est un peu mathématique, où faut couper au bon endroit, faut remplacer des plans des trucs comme ça c'est un peu plus délicat quand même.

– Donc ça joue selon la tâche que t'es en train de faire tu vas peut-être plus t'autoriser à fumer un joint ?

– Ouais ouais un peu enfin bof... pas forcément des fois j'ai quand même mes habitudes et j'vais fumer un joint aussi parce que c'est l'heure (rires) c'est un peu ça. »

Fab, 38 ans, ouvrier spécialisé, entretien 15

« Mais le shit comme l'héro, y aurait pas de contre-indications avec le travail ? Ça t'empêche pas de travailler ?

– Non. Parce que j'ai l'habitude de travailler dans cet état donc... et puis j'ai pas vraiment de gros gros risques ni pour moi ni pour les autres dans ce que je fais, donc. Je suis très prudent aussi au boulot. Je suis du genre à me dire c'est vraiment con de se blesser alors en plus se blesser pour le boulot... tu vois si je vois un truc qui tombe, y en a un qui va essayer de le rattraper moi je vais faire trois pas en arrière et je vais le regarder tomber, tu vois... [...]

– Ta position en tant que vieux consommateur par rapport à la loi, les risques encourus...

– Ma position par rapport à la loi c'est la même que tous les fumeurs hein, qui voient que de partout en Europe on peut fumer tranquilles et que en France on peut toujours pas. Et (inaudible) pasque tout le monde le sait, j'allais dire tout le monde fume ou tout le monde a déjà fumé et c'est des secrets de polichinelles, ça veut rien dire, c'est juste une façade pour les bien-pensants tu vois, c'est tout, et c'est un peu con. C'est ce côté conservateur de la France qui m'énerve. De toute façon j'essaie d'être discret pour tout ce que je fais dans la vie, moi mon but c'est de me faire le moins remarquer possible. J'aime pas me faire remarquer. Moi j'aime pas les gens qui font des vagues, j'aime pas les gens qui parlent fort, j'aime pas les gens qui brassent, j'aime bien les gens tranquilles. Tu vois ce que je veux dire ? La discrétion. La philosophie japonaise un peu de la vie en société. Respectueux des autres, essayer de pas faire de vagues, chacun à sa place et tout va bien. »

101. Il a également consommé de l'héroïne quotidiennement pendant une période de six mois il y a quelques années.

Alex, 35 ans, chanteur-musicien, entretien 39

« J'fume beaucoup, j'ai 35 ans voilà ça fait 20 ans que je fume tous les jours de nombreux pétards et bon j'sais pas c'est... c'est si j'fume pas là j'me retrouve plus là... »

– Ah ouais ?

– Ah oui là c'est l'horreur.

– Ça t'es arrivé de...

– Ça m'est souvent arrivé de faire des trucs importants pour le boulot, de me retenir de fumer toute la journée et d'arriver oahéu... vachement transformé en fait par rapport à d'habitude.

– Plus agressif ? plus mal ou ?

– Non mais le corps un rapport dans le corps différent alors quand tu dois chanter un truc t'as... t'as travaillé ça pendant des années d'une certaine façon t'as des repères et si tu changes comme ça du jour au lendemain le... tu risques de les perdre en fait ça me changeait encore plus mes repères si tu veux de pas fumer de joint du tout que de prendre 3 calvas avant d'aller chanter, ça transforme encore plus... donc j'dis bien par là que c'est pas une chose innocente de fumer plein de joints par jour mais aussi par la pratique comme c'est un peu banalisé t'arrives à faire avec [...]

– Et quand tu travailles chez toi c'est pareil t'utilises pas particulièrement les produits à part la fume ?

– Je les utilise comme d'habitude.

– Ni plus ni moins.

– Ouais c'est-à-dire que c'est vrai que j'ai beaucoup plus de plaisir à faire de la musique en fumant des joints parce que ça m'ouvre effectivement les oreilles, ça me sensibilise d'une façon particulière mais bon... j'pourrais arrêter de fumer des joints j'retrouverais une autre façon de faire, une autre sensibilité mais c'est vrai que c'est assez jouissif de... de faire de la musique plutôt en fumant... »

Gestion sociale de la consommation de cannabis au travail

Le risque majeur, lorsque la consommation de cannabis est connue de l'entourage professionnel, réside dans le fait que toute erreur commise peut être imputée à cet usage et, à plus long terme, de se voir forger une réputation de « gros fumeur de joints », sorte d'équivalent du célèbre Gaston Lagaffe.

Pour prévenir ce risque de dégradation de l'image, Cornélius évite de fumer en journée et n'a pas pour habitude de « faire tourner des joints au patron ». Il ne peut pourtant totalement éviter les rumeurs à son sujet.

Alceste fait preuve de plus de rigueur que ses collègues non-fumeurs et souligne que l'intérêt du « patron » n'est pas que son employé respecte la législation sur les stupéfiants ou le droit du travail, mais qu'il s'investisse dans la tâche qui lui a été confiée.

Fab travaille depuis quinze ans en milieu ouvrier. Son ancienneté et la régularité de sa consommation lui assurent une relative tranquillité dans un milieu très attaché à l'alcool.

Thomas a trouvé une parade aux réflexions éventuelles en attirant l'attention de ses collègues sur leur consommation intensive de tabac, quant à Lionel, il se montre intransigeant avec ses élèves fumeurs de joints.

Cornélius, 27 ans, monteur-truquiste, entretien 16

« Donc les joints c'est un peu comme les clopes à la limite ? »

– Ouais quasiment ouais... mais peut-être pour nous en interne y'a des trucs où c'est un peu mal vu des fois... enfin moi j'peux m'retrouver genre un peu avec une réputation de gros fumeur de joints vis-à-vis des clients et après les clients genre j'les connais pas, ils arrivent dans la salle "ah Cornélius tiens t'as roulé ton joint" et tout machin, des trucs comme ça.

– Ah ouais donc ça parle quand même...

– Ouais, enfin dans l'milieu y'a des... faut faire gaffe. »

Alceste, 38 ans, programmeur-développeur en informatique, entretien 34

« Ça dépend le travail que tu fais aussi parce que bon quand tu as un travail où tu es en relation avec les autres c'est vrai que pour être en relation avec les autres il vaut mieux ne pas fumer, bon quand tu es avec la clientèle, dans un bureau ceci cela il vaut mieux pas fumer parce que bon... D'autre part, même si tu es dans un bureau avec les gens ça dépend le travail que tu fais parce que tu peux être dans un bureau avec les autres mais pas collaborer avec eux, chacun fait ses choses et là ça change. Mais même il vaut mieux que tu sois dans ton propre bureau tout seul pour pouvoir fumer et être tranquille tout seul, parce que s'il y a les autres ils vont te casser les pieds, on est clair là-dessus. Donc voilà c'est un peu comme ça que je vois les choses. Mais je parle plutôt du travail que je fais avec le clavier et devant une machine, donc là... la programmation là aussi il y a des moments où tu as la conception, y'a des moments où tu fais des tâches un peu automatiques, y'a des moments où tu cherches des choses, y'a différents modes de recherche aussi, y'a des trucs "je veux voir sur ça" là tu peux bon peut-être te laisser aller, mais si tu vas chercher "ça exactement" là il vaut mieux être alerte. C'est vrai même quand tu travailles... disons le secret dans... selon moi hein... dans mon état, celui que je passe depuis un an et demi maintenant où je travaille à la maison, donc je fais quasiment ce que je veux, et le secret c'est d'avoir fixé un programme

à l'avance, ou même d'avoir déjà préparé la veille le soir quand tu as laissé le travail. Donc si le lendemain tu t'assois avec ton café et à un moment donné ça commence d'une façon comme ça : t'as un programme à faire et t'es d'accord avec toi pour ce programme là, là t'es bien, tu fais le programme, maintenant je ne peux pas savoir, parce que je fume, si je n'avais pas fumé du tout, quelle serait ma productivité ou... autre chose, ça il faut que je l'admette parce que je n'ai pas été dans le cas où je fume pas. Écoute, moi je me compare par exemple avec un autre ami que j'estime énormément, bon nos caractères sont différents, l'un programme comme ci, l'autre comme ça, l'autre il laisse tu vois les points et les virgules traîner, moi je les laisse pas, je peux perdre des heures et des journées pour que ça soit, tu vois carré, l'autre il peut laisser des choses moins carrées passer. Donc tu vois je l'attribue à ça, ça peut pas être étranger, parce que moi j'ai la patience et je donne le temps tandis que lui il est speedé par les autres choses et tout ça tout ça, ou il va plus loin, ou il voit si tu veux son intérêt et pas l'objet tu vois ce que je veux dire ? C'est une grande différence donc bon... c'est à voir mais c'est vrai que c'est une question, il m'a dit qu'il fumait pas. Enfin ça se discute si tu veux mais c'est une question. [...]

– En moyenne, tu fumes à peu près combien par jour ?

– En moyenne, je dirais une dizaine par jour, une dizaine de pétards. Mais ça dépend dans le travail en déplacement et tout ça, ça tombe à moitié, même moins, même moins.

– Et dans ce cas-là quand t'es en déplacement, que tu vois les gens et tout ça tu fumes moins parce que tu veux rester alerte ou c'est plus parce que ça craint du fait qu'il y a justement d'autres gens ?

– Non parce que je veux rester alerte. On a jamais, avec XX aussi, on a jamais succombé à des interdictions. Non non tu veux fumer ? Tu fumes, tu trouves les emplacements mais tu fumes toujours, ça c'est la règle, c'est pas là la limite. Non la limite c'est d'être alerte et de pouvoir quand même communiquer avec les clients. D'ailleurs les clients, bon si c'est des gens biens, je veux dire même les directeurs de clinique et tout ça, tu viens pour un problème et tout, tu restes, ça fait sept heures du soir et tout, ils te voient arriver comme ça et tout (il imite quelqu'un qui a fumé), donc après il rentre, il fait (il imite une expression un peu figée) il sourit et tout, hop il part. Lui l'intérêt c'est que c'est 7 heures et demi du soir et que tu es sur son problème, on est d'accord là-dessus, et d'autant plus si il sait que tu vas résoudre son problème et demain ça va être ok, c'est ça qui l'intéresse. »

Bob, 33 ans, régisseur son & lumières, entretien 31

« Tu fumes des pets au boulot, ça se passe comment ?

– ... Tout le monde fume pas, j'suis un peu le seul à fumer régulièrement dans le truc. De toute façon, on est que deux et pis le patron il fume pas trop il fume une fois de temps en temps y tire sur un pet. Il était hyper contre et pis y voit que ça me fait pas grimper au mur donc il s'en fout en fait. Vu que déjà je petite pas donc il se dit que... que voilà.

Lui il boit donc... enfin chacun son truc (rires). Enfin tu vois il est tolérant parce qu'il voit bien que y a pas de problème, ça m'empêche pas de faire mon taf.

– Et tu vois pas d'autres gens à ces moments-là ?

– J'fume aussi avec les musiciens quand ils sont sur scène, quand ils font les balances ou avec les autres techniciens, d'autres gens qu'on envoie au coup par coup et qui souvent fument. La plupart du temps les mecs... dans ce milieu-là je sais pas.

– Tu te planques pas quand tu fumes un joint ?

– Non j'vais pas me planquer. À partir du moment où y a pas de public en fait je me planque pas. Dès qu'y a du public en fait je vais ailleurs, j'vais dans une pièce qui est en haut dans les loges un truc comme ça. [...]

– Et toi quand tu fumes des joints...

– Il (le patron ndr) s'en fout, il s'en fou parce qu'il sait que je... que je suis scrédi en fait, enfin y sait que je cherche pas, que j'vais pas aller fumer pour provoquer alors qu'on interdit aux gens de fumer dans la salle et qu'ils le font quand même bien sûr, mais bon ils ont des chances de se faire choper quand même tu vois mais bon c'est partout pareil, tous les lieux publics c'est comme ça. Moi ça m'arrive ultra rarement ou alors il faut vraiment qu'il y ait un putain de concert de reggae que ça soit le brouillard et puis toi que tu fumes un pet ça change rien, c'est quand tu fumes une clope que les gens ils sentent tu vois (rires). Mais ça m'arrive pas souvent. Ouais sinon quand je bosse des drogues dures jamais.

– Qu'est-ce que t'appelle drogue dure ?

– Enfin pas drogue dure, tout ce qui est pas fume en fait, drogues qui envoient un plus quand même, qui envoient un peu plus. J'me sens pas trop... Picoler quand j'bosse pareil : je peux pas, ça m'incapacite carrément. »

Fab, 38 ans, ouvrier spécialisé, entretien 15

« Ils savent que tu fumes. Mais ils savent pas que tu tapes de l'héro.

– Non (rires). Je crois pas que ça les enchanterait. Mais ceci dit, tu vois p't'être que c'est un truc commun à tous les drogués, mais je me sens carrément pas consommateur d'héro. Je suis pas consommateur d'héro. Ça reste un produit, comment dire ? Pas festif mais...

– Récréatif ?

– Voilà... exactement.

– L'environnement professionnel ?

– Au niveau de l'environnement professionnel, c'est, c'est pareil... y a plein de gens qui savent que je fume, y a pas mal de gens avec qui j'en parle, qui le savent, des gens avec qui je travaille...

– Qui consomment aussi ?

– Non, non des anciens. Mais des anciens pas cons tu vois. Le mec avec qui je bosse c'est un bon gros paysan, le gros sac avec la moustache qui a une... une espèce de ferme retapé à la campagne et tout mais c'est un mec qui est pas con. Et lui ça fait bien longtemps que je lui ai dit que je fumais et il s'en formalise pas pour autant.

– Tu parles de ta consommation de shit toujours ?

– De shit ouais. Ouais, mais pour la poudre aussi hein. Il le sait aussi, je lui en ai parlé déjà. Je vois bien que ça l'énerve un peu quand même mais bon il... il juge pas. Moi quand je le traite de sale chasseur il me traite de sale drogué tu vois, mais on rigole bien. [...]

– Bon, mais est-ce que tu penses que ta consommation est visible au niveau professionnel ?

– Au niveau professionnel ? Elle est visible comme tous les... comme tous les gros consommateurs qui arrivent tous les matins au bureau l'air dépité, tout blancs les yeux tout rouges en soupirant, à ce niveau-là ouais elle est visible, c'est clair.

– Y en a que ça trompe pas.

– Mais ceci dit, je suis aussi rentré dans le système. Comme ça fait 15 ans qu'ils me voient arriver comme ça tous les jours, pour eux c'est ma tête normale. Je suis comme ça. Ça passe très bien. Ça me pose aucun problème à ce niveau-là. Si j'arrive avec une tête de défoncé, ça me pose aucun problème. Pour moi. Et j'essaie pas de le cacher. »

Thomas, 35 ans, photographe publicitaire, entretien 38

« J'me rends compte que quand j'bosse j'peux passer une journée sans fumer... du matin au soir... en fin de journée j'commence à le sentir mais t'sais le problème c'est que j'mets quand même un peu de tabac et comme tout fumeur de tabac et puis d'herbe hein y'a une petite accoutumance, au bout d'un moment tu te sens un peu tendu hein, j'vais dire essaie de pas fumer une clope de la journée... voilà hein c'est c'que j'dis aux gens qui m'disent "ah tu fumes toujours toi" (un peu méprisant) j'leur dis ouais essaie de pas fumer d'la journée, moi c'est devenu ma réplique maintenant... parce que des fois j'fume un petit joint quand même au boulot aussi, ça m'arrive des fois l'après-midi j'en fais un p'tit tu vois.

– Tu te caches ou pas ?

– Non... non parce que les gens m'connaissent maintenant donc j'fume pas sur le plateau parce que tu vois y'a quand même des clients qui peuvent venir donc j'vais fumer dehors ou dans un coin, j'me cache quand même mais pas... j'me cache pas de tout le monde c'est-à-dire que tu vois t'as des endroits où j'te dis t'as quand même des studios de location où t'as des gens qui viennent louer tu vas fumer devant le studio dehors, tout le monde te voit, ceux qui savent, ils savent pourquoi t'es là parce que tu fumes tu vois y'a pas de souci mais c'est... mais ils préfèrent ça à la limite plutôt que t'ailles fumer dans le plateau qu'après ça va sentir dans les couloirs que y'a un mec qui va

venir qui va dire tiens ça sent la ganja partout chez (nom de la boîte) surtout que ça sent fort l'herbe tu vois... et c'est pareil dans les autres studio, les mecs s'en foutent mais faut être prudent quand même par rapport à... tu vois à (banlieue) pour (marque), c'est des studios qui sont là et qui appartiennent à (marque) donc tu vois t'as des gens qui sont des gens de chez (marque) tu vois donc... on s'est déjà fait griller en plus des fois.

– Ah ouais ?

– Ouais l'odeur tu vois à fumer dans un coin, l'odeur qui repasse par une porte.

– Et alors ?

– Ça va là ils disent trop rien en général.

– Petite réflexion.

– Ouais p'tite réflexion et puis après on fait gaffe et puis tu sais c'est toujours pareil ils voient que le boulot se passe bien.

– C'est quand même ça qui prime.

– Mais faut être prudent quand même parce que le jour où y'a une couille tu vois...

– Ça peut être à cause de ça ?

– Bien sûr hein où en tout cas on va te dire voilà... tu fumes donc peut-être si tu fumais pas ça serait pas arrivé...

– C'est le risque.

– Voilà... mais bon par contre j'dis à chaque fois aux gens quand ils disent ah ouais tu fumes des joints encore et tout j'leur dis essaie de pas fumer de clopes... comme ils fument tous au moins 10 ou un paquet par jour... »

Profil des personnes citées à propos du cannabis

Gaby a 24 ans, elle est comptable. L'enquêteur la décrit comme une « free-parteuse en voie d'intégration (ralentissement de sa consommation, entrée dans la vie professionnelle) ».

Gaby sépare strictement les temps de travail et les temps de consommation, elle ne consomme aucun produit quand elle travaille, pas même du cannabis. Elle évite même les « zones de croisement » (en aménageant son temps de travail ce qui lui permet de ne pas travailler le lundi). Sa consommation est circonscrite dans l'univers des fêtes techno et n'en déborde pas. La nature de son activité exige beaucoup de rigueur, de précision et ne l'autorise pas à l'erreur, sous peine d'avoir à vérifier tous ces comptes.

Elle utilise le cannabis pour ses propriétés apaisantes qui lui permettent de se relaxer après le travail et de réguler sa nervosité.

Mister Boost a 30 ans, il est concepteur multimédia. Il fume du cannabis quotidiennement, vient d'arrêter de fumer des cigarettes et consomme à une fréquence mensuelle de la cocaïne, de l'ecstasy et de l'héroïne. (Rythme de travail ?)

Il commence à fumer vers 16-18 ans et dit apprécier réellement les effets du cannabis vers l'âge de 22 ans, sans pour autant être un gros consommateur. Il recherche en particulier le « décalage », le « changement de point de vue » procuré par le cannabis, « penser à autre chose et penser différemment ». Mister Boost évite au maximum de fumer sur son lieu de travail.

Fab a 38 ans, il est ouvrier spécialisé. Il s'intéresse de près à l'informatique, est équipé et y consacre une bonne partie de son temps libre. Fab a connu de 30 à 33 ans une période de consommation régulière d'héroïne (mensuel, hebdomadaire puis 6 mois de consommation quotidienne puis ralentissement). Aujourd'hui, il en consomme irrégulièrement (3 fois en 1 mois puis abstinence pendant 3 mois).

Le cannabis pour lui est « une seconde nature », indispensable pour son équilibre personnel. Il fume occasionnellement au travail et parfois avant de s'y rendre. Il parle aussi de la perception de l'usage de drogues dans le milieu ouvrier, très habitué à l'alcool, et de ses représentations sur le cannabis et l'héroïne. À travers sa description du « dealer de shit » et du « dealer d'héro », le cannabis apparaît clairement comme la drogue de l'intégration, et l'héroïne comme le symbole de la déchéance, de l'exclusion.

Tom a 28 ans, il est assistant réalisateur et consomme de manière mensuelle des ecstasy et de la cocaïne, il fume quotidiennement du cannabis. C'est à 18 ans qu'il fume ses premiers joints, au moment où il habite seul et fait la fête avec une bande de copains. Sa consommation reste quotidienne pendant 8 ans. À l'âge de 26 ans il arrête presque complètement sa consommation de cannabis pendant 1 an ½. Puis, il y a environ 4 mois, à l'âge de 28 ans, il reprend une consommation quotidienne. Lors de l'entretien il commence par évoquer spontanément le cannabis comme un substitut à la consommation d'alcool. C'est à l'armée qu'il a commencé à boire quotidiennement, habitude dont il a eu du mal à se défaire par la suite. Plus loin dans l'entretien, l'enquêteur revient sur le cannabis comme produit de substitution à l'alcool. On sent chez Tom une réticence. D'une part, il prend conscience qu'en fait plusieurs facteurs entrent en ligne de compte dans l'évolution de sa consommation (dont le facteur affectif, il vivait avec une jeune fille qui ne fumait pas), d'autre part le terme « produit de substitution » appelle immédiatement l'image du « toxicomane », dans laquelle Tom ne se reconnaît pas forcément, et qui l'effraie sans doute.

Il consomme surtout pendant les moments de détente, pour regarder des films, l'après-midi chez lui, le soir, et qualifie son usage de « récréatif ».

Tom explique aussi que pour lui il n'est pas possible de consommer au travail, « je n'y arrive pas, avec aucun produit ».

Trois facteurs semblent déterminants dans l'évolution de sa consommation de cannabis :

- son appétence pour l'alcool, qui l'a poussé à reprendre une consommation quotidienne de cannabis ;
- ses relations amoureuses (le fait que sa partenaire fume ou ne fume pas, les périodes de célibat sont des facteurs influents) ;
- et enfin son travail et la clarté d'esprit qu'il exige l'ont poussés à ralentir sa consommation.

Alice a 33 ans, elle est danseuse. Elle consomme du cannabis à une fréquence située entre mensuelle et hebdomadaire, prend de l'héroïne environ une fois par mois. Elle ne consomme aucun produit dans le cadre de son travail, mais apprécie l'effet stimulant du cannabis sur la créativité.

Nicolas a 29 ans, il est gérant d'une SARL dans le domaine de la culture et sa consommation de produits est hebdomadaire. Il travaille dans le « milieu de la nuit », son environnement de travail est aussi festif, ce qui contribue largement à augmenter et à diversifier ses prises de psychotropes.

Sa trajectoire, si elle ne peut pas être considérée comme « représentative » de ce que vit une majorité de fumeurs, apporte des éléments intéressants sur la consommation de cannabis à l'adolescence.

À l'âge de 15 ans environ, il quitte avec ses parents une petite ville de campagne pour s'installer dans une cité dortoir de la grande banlieue parisienne.

Nicolas vit très mal ce changement brutal d'environnement et entame une consommation quotidienne et intensive de cannabis. Il déplore aussi le manque d'informations disponibles dans son entourage sur le cannabis.

Il parle également de la dépendance psychologique au cannabis (mise sur le même plan que le tabac, troubles du sommeil, etc., puis rapidement effets positifs) et précise qu'il part en vacances au moins un mois dans l'année, pendant lequel il ne fume généralement pas.

Cornélius a 27 ans, il est monteur-truciste sur Silicon Graphics (un logiciel professionnel d'effets spéciaux). Il mène une vie tranquille avec son amie encore étudiante. Il est rentré il y a sept ans dans une grande entreprise d'effets spéciaux au sein de laquelle il a été formé à un métier particulier. Il parle entre autres du passage aux 35 heures qui a réellement tempéré son rythme de travail, et évoque la relative tolérance concernant l'usage de psychotropes (cannabis et cocaïne essentiellement) dans son environnement professionnel.

Alex a 35 ans, il est chanteur et musicien. Au moment de l'entretien il a décidé de faire une pause après quelques semaines de consommation hebdomadaire de cocaïne. Il évoque en filigrane une dépendance psychologique à différents produits au cours de sa vie et notamment au cannabis. Alex fume depuis l'âge de 15 ans, sa consommation se stabilise vite à un rythme quotidien et intensif. Il parle ici d'un usage « installé » de cannabis au travail et de sa difficulté à s'en passer.

Alceste a 38 ans, il est programmeur-développeur en informatique. Originaire d'un pays méditerranéen il est arrivé en France à l'âge de 17 ans, et précise que c'est là qu'il a réellement commencé à fumer du cannabis. Il a une consommation modérée de tous les autres produits (cocaïne, ecstasy, héroïne) et fume quotidiennement, y compris au travail, du cannabis. Il travaille beaucoup chez lui et évoque la dimension sociale de sa consommation dans le cadre de son travail.

Bob a 33 ans et est régisseur son et lumière. Il évoque un usage « thérapeutique » de l'ecstasy pour calmer son angoisse et sa nervosité. Sa fréquence de consommation se situe entre hebdomadaire et mensuelle.

Il fume 1 à 2 g de haschisch par jour, y compris sur son lieu de travail et se cache uniquement quand il peut être vu par un public.

Thomas a 35 ans, il est photographe publicitaire et sera papa pour la première fois dans quelques mois. Il a connu une période de consommation intensive de cocaïne vers l'âge de 16 ans et a été dépendant de l'héroïne de 25 à 32 ans. Il consomme aujourd'hui modérément du LSD, de la cocaïne, de l'ecstasy et très rarement de l'héroïne. Il ne fume pas de cigarettes mais roule ses joints avec du tabac.

De 16 à 17 ans il fume assez peu de cannabis, par contre, il prend déjà de la cocaïne et fait aussi son premier shoot d'héroïne, qui le rend tellement malade qu'il n'y retouchera pas avant plusieurs années.

À 17 ans il commence à travailler dans un laboratoire de photographie en tant qu'apprenti. Il sort beaucoup, prend fréquemment des produits à cette période-là et entame une consommation quotidienne de cannabis.

Il s'autorise tout de même à fumer un joint de temps en temps sur son lieu de travail¹⁰². Il le fait discrètement, à l'écart, sans non plus se cacher complètement. Son but actuellement est de parvenir à ne fumer qu'en début de soirée.

Lionel a 26 ans, il est enseignant en infographie depuis deux ans. Il a suivi des études supérieures (« prépa » et école nationale, formation rémunérée contre dix ans à l'Éducation nationale) sans embûches et est depuis deux ans fonctionnaire de l'Éducation nationale. Il raconte ses périodes d'usage intensif de cannabis vers 20 ans, pour compenser le stress lié à un rythme scolaire éprouvant, ce qui ne vient pas entamer le sérieux dont il semble avoir fait preuve dans ses études et son travail.

Également investi dans le milieu des free-party, Lionel consacre la quasi-totalité de ces week-ends à faire la fête (privée ou techno) et ses deux mois de vacances estivales à des expéditions « teknivalières » à l'étranger.

Lionel aborde clairement la position, qu'il adopte en tant qu'enseignant, sur les usages de drogues et sur le cannabis en particulier.

102. Il est photographe publicitaire et évolue dans une ambiance professionnelle plutôt conventionnelle, commerciale, très différente de celle que peuvent décrire les photographes de mode, par exemple.

LA COCAÏNE

La cocaïne, d'après nos entretiens et conformément aux représentations qui lui sont communément attachées, est la substance la plus fréquemment consommée sur le lieu de travail. Parmi les 41 personnes que nous avons rencontrées, toutes y ont goûté. 14 ont connu des périodes de consommation soutenue de cocaïne¹⁰³ qui ont duré de 2 à 3 mois pour 7 d'entre elles et de 2 à 3 ans pour 7 autres.

Au moment de l'entretien :

- 11 personnes en usent régulièrement, à une fréquence plus ou moins hebdomadaire ;
- 2 ont décidé « de faire une pause » après une longue période d'un usage régulier ;
- 23 personnes en consomment occasionnellement¹⁰⁴ ;
- 5 personnes n'en consomment plus.

Trajectoires

La rencontre avec la cocaïne a lieu pour une majorité d'usagers entre 18-20 et 25 ans dans divers contextes¹⁰⁵.

Le facteur générationnel semble fortement déterminant dans les trajectoires. Globalement, les plus de 35 ans (Eddy et Thomas par exemple¹⁰⁶) ont rencontré la cocaïne dans les années 1980, à l'époque de la mouvance punk-rock. Les produits disponibles à cette période, outre l'alcool et les médicaments¹⁰⁷, étaient le LSD, la cocaïne et surtout l'héroïne.

Les moins de 35 ans ont pour beaucoup expérimenté l'ecstasy à la même période de leur vie mais le prix élevé de la cocaïne les a souvent dissuadés d'adopter ce produit. De plus, si elle est plus accessible financièrement aujourd'hui, elle est aussi de moins bonne qualité.

103. Allant de hebdomadaire-mensuelle à quotidienne.

104. À une fréquence située entre annuelle et mensuelle.

105. Souvent festif, mais aussi dans un cadre professionnel, comme pour Eddy et Elsa, ou dans la rue à l'adolescence pour Thomas.

106. Alex a 35 ans mais, comme il le précise au cours de l'entretien, il n'appartenait pas à cette culture musicale à l'époque. C'est à l'âge de 30 ans qu'il découvre la cocaïne et l'ecstasy.

107. Dont les amphétamines.

On distingue donc deux parcours, celui des 35-50 ans, qui ont souvent rencontré l'héroïne dans les mêmes circonstances, et celui des moins de 35 ans, qui ont généralement rencontré l'ecstasy avant de goûter à la cocaïne.

Parcours fréquemment rencontré chez les 35-50 ans :

Eddy, 48 ans, bar-concerts, entretien 32

« Ensuite, qu'est ce que tu as... rencontré ?

– Alors... la cocaïne... Alors je sais en plus avec qui, et comment. C'était sur la tournée de (nom d'un groupe), c'est les années 79, 80 je dirais à peu près... Et puis voilà, je suis tombé sur un zozo qui était éclairagiste...

– T'avais quel âge ?

– Vers 27 ans... et il m'a dit viens là... et là en fait, je suis rentré dans un autre circuit... Parce que je me suis retrouvé sur le Sud-Ouest, je m'occupais des groupes en tournées, de la promo, de leurs déplacements, les concerts, etc. Et donc là, ça m'a mis en relation avec des gens... à un autre niveau... dans le spectacle... je quittais mon petit côté Rock'n'Roll amateur, pour rentrer dans le milieu des professionnels du spectacle... Et c'est vrai que la cocaïne, c'était très à la mode au niveau des groupes... comme au niveau des techniciens. La cocaïne... C'était... ça commençait à bien fonctionner. Je me souviens de la première tournée de (nom du groupe)... où c'était... à profusion sur la tournée... [...]

– Et ça s'est passé comment pour toi ?

– Dans sa caisse, backstage, un soir d'un concert... Et bon... ça m'a tout de suite plus. Après... bon, c'est toujours pareil... Quand tu commences quelque chose, t'as toujours un peu peur... donc tu connais pas tes réactions... donc tu te testes. Et puis... une fois que t'as commencé à savoir à peu près comment ça fonctionnait... tu te lâches ! Et donc... à un moment donné, un gramme, ça te fait la semaine, et puis après ça, le gramme te fais la soirée... Mais ça vient très vite...

– Tu es passé à une conso quotidienne très vite ?

– Oui... la même année. Et je dirais que... alors... pour ce qui est de cocaïne... à part certaines périodes de quelques années, je dirais que j'ai été un régulier, c'est-à-dire pratiquement quotidien, jusqu'en 96. Vers 43.

– Et après ? Comment ça s'est passé ?

– J'ai arrêté, ça me faisait chier... j'aimais plus... j'ai arrêté quasi définitivement... Par ex, sur cette dernière année, j'en ai pris 2, 3 fois en un an... et j'en avais pas pris depuis 2 ans. Par contre, j'ai eu des périodes, comme par ex, entre 91 et 94 (38/40 ans, ndr), c'était de l'occasionnel... une fois par semaine. Mais sinon, pendant la période, on peut dire que c'était quotidien, c'est vrai que je suis cocaïnomanie durant cette période... »

Claude, 41 ans, prestataire de services de contrôle de conformité aux normes sécurité, haute technologie, entretien 30

« Là-bas (Espagne, ndr), j'ai goûté aussi... ça marche beaucoup là-bas la cocaïne, le speed... Des consommations folles. Mais ça m'a dérangé, tu vois... Leur rapport au produit chez eux me dérange un peu...

– Pourquoi ?

– Parce que c'est très... c'est trop ! C'est démesuré... Et puis c'est vraiment très très ancré dans le quotidien. Alors que moi, ça reste toujours lié à un côté festif... Même si je suis quelqu'un qui fait énormément la fête... (rires) Même si je suis capable de sortir 3, 4 fois dans la semaine... Je vais pas me prendre une rail de coke pour rester chez moi. Mais eux, oui ! Eux, c'est vraiment... Tu vas manger chez quelqu'un, à peine fini de manger, le dessert est terminé, pffout, on bouge la table, et t'en as toujours un pour sortir sa petite rail de coke. Et c'est devenu le quotidien... Tu vois, vraiment... Entre le dessert et le café, y'a la petite rail de coke... Et c'est entré dans la consommation quotidienne. Ça fait partie du repas ! Alors qu'avant... J'ai connu le début des années Movida en Espagne, c'était... on prenait un rail de coke quand on partait en boîte. Mais là non, c'est du quotidien. Tu vas bouffer chez quelqu'un, repas entre amis, t'as toujours la coke à la fin. Et ça, ça me dérange. Enfin... c'est pas que ça me dérange... Parce que moi aussi je me fais un trait (rires)... mais c'est pas ma conception, c'est pas ma pratique tu vois... [...]

– Je ne deale pas, j'ai suffisamment d'argent, et puis bon... j'ai beaucoup ralenti. J'ai quand même énormément ralenti... Y'a eu des années, notamment après l'héroïne... où j'ai consommé beaucoup de cocaïne. Là, effectivement, j'étais tout le temps en foire... Je sortais pratiquement tous les soirs sur Paris, j'allais souvent en boîte, drogues, nanas, etc. Je consommais facilement deux, trois grammes de cocaïne par semaine. Facilement...

– C'était quand ça ?

– En gros de 94 à 98... [...] Ensuite, je me souviens plus si j'ai goûté en premier la cocaïne ou l'héroïne... du mal à resituer... J'aurais tendance à dire en même temps... On peut dire 19 ans. 18, 19 ans... La c'était de... annuel pour la coke. De 18 à 22 ans. Et puis jusqu'à... jusqu'en Espagne en fait. Puis jusqu'à 33 ans, c'est devenu mensuel. Ensuite de 33 à 38, ça a été un mélange entre quotidien et hebdomadaire. Et depuis 38 ans, c'est mensuel. [...]

– T'as un produit de prédilection ? À part le tabac...

– La coke... je dirais même que c'est le seul produit dont je ferais une consommation... tardive je dirais...

– Ça veut dire quoi ? T'as déjà programmé un arrêt ?

– Non, parce que... tu vois... y'a des produits que j'ai goûté, que j'ai plus jamais repris. Des tas de trucs... Je pense notamment à l'ecstasy, au MDMA, à l'héroïne... alors que

la coke, je pense que j'aimerais ça longtemps. Ça va durer donc... Oui, c'est vraiment un produit que je sens bien. Je le vis bien, ça me va bien... Petite rail de coke de temps en temps, quand je sors... »

Parcours fréquemment rencontré chez les moins de 35 ans :**Ken, 24 ans, commercial, entretien 8**

« Alors... ummmh... (rires) C'était avant les ecstasy, vers 18 ans... Plutôt entre 17 et 18 ans. À cette époque-là, j'étais plus avec les copains de ma sœur, qui avaient plutôt entre 21 et 23 ans, et c'est eux qui m'ont mis "le nez dedans"... Ça a été très léger au début, même pas mensuel. Entre 5/6 fois par an jusqu'à 20/22 ans... Puis y'a eu une grosse pointe y'a 2 ans, une session intensive pendant trois mois. C'était pas tous les jours, mais presque... au minimum toutes les semaines. Mais sur une courte période, ça n'a pas duré plus de 2/3 mois. Avec un retour après à un rythme entre mensuel et annuel. Et puis y'a eu une autre période pareil pendant 2/3 mois avant 23 ans.

En fait, c'est des sessions "estivales", ça correspond souvent aux 2/3 mois d'été où je cartonnais pas mal. Et puis après, à partir de l'été de mes 23 ans, plutôt tout les mois, et puis après depuis la fin de l'été [ndr : au moment de l'entretien], à peu près toutes les semaines. En ce moment, c'est plutôt hebdomadaire... même bi-hebdomadaire (rires). En tout cas, au moins une fois par mois. »

Elsa, 33 ans, journaliste free lance, travaille pour un site Web, entretien 24

« La première fois c'était quelqu'un qui m'en a proposé tu vois.

– Au boulot ?

– Au boulot ouais, il m'a dit tiens tu veux te faire un petit trait, j'étais un bouclage, toute la nuit, j'me suis dit ouais j'vais essayer.

– Et c'était quelqu'un qui consommait sur le lieu de travail ?

– C'était quelqu'un qui consommait... j pense en teuf, plutôt comme une pratique festive mais qui quand il voulait se donner des p'tits coups de boost au boulot en prenait, c'était pas un consommateur hyper régulier c'était un mec qu'a tafé avec moi et à c't'époque-là il en avait, c'est comme ça que j'ai testé et puis après j'étais dans un milieu à un moment, ça a pas duré, genre 1 an ou 2, c'était même un peu avant la techno mais ça commençait déjà un petit peu et c'était des teufeurs assez tunés, enfin des mecs assez tunés en fait, y'en avait qu'étaient en fac de chimie à Jussieu mais qu'étaient assez tunés c'est surtout de ça que je me souviens, ils avaient des grands appart' et donc y'avait de la coke qui circulait... parce que pour moi c'était une drogue réservée aux gens tunés, vu que ça coûtait à peu près 800 ou 1 000 F le gramme.

– Tu le percevais comme ça ?

– J’le percevais comme ça et puis la plupart de mes amis étant à l’époque étudiants ou commençant à travailler, on avait pas non plus des salaires mirobolants, on n’appartient pas à des catégories socioprofessionnelles ultra élevées donc la C ça restait un truc très occasionnel tu vois, on pouvait pas trop se le permettre, c’était un truc qui nous fascinait un petit peu mais c’était la drogue des tunés, soit des clubbers tunés soit des mecs dans le milieu média, mode tu vois mais c’était pas accessible facilement, fallait trouver des réseaux où ça tombe à 500 F le gramme, y’en n’a pas non plus des tonnes ou alors elle est super coupée donc, c’est difficile à trouver de la bonne coke donc du coup tu limites un peu... donc j’ai eu une petite période vers 25 et puis j’en ai repris un petit peu entre 30 et 35, de manière, c’est pas une conso annuelle, c’est plutôt mensuel [...]

– Et la première période c’était seulement dans le cadre du boulot ?

– Non, ça a été vraiment une occasion au boulot pour connaître le truc, j’ai trouvé que ça avait un effet assez incroyable. »

Usage régulier de cocaïne et relations amoureuses

D’après les témoignages que nous avons recueillis, l’usage régulier de cocaïne et la vie de couple ne sont guère compatibles. La « nervosité » et surtout l’agressivité du cocaïnomane semblent difficilement conciliables avec l’établissement d’une relation durable.

Pour certains usagers, la mise en péril de leur couple est une raison suffisante pour arrêter leur consommation.

Armand lie sa récente rupture avec la mère de son jeune fils à son usage quotidien de cocaïne.

La consommation de Caïn a évolué depuis qu’il a renoué une relation amoureuse stable il y a huit mois : c’est en janvier 2001, au moment où il entame cette relation, qu’il diminue la cocaïne et reprend une consommation hebdomadaire d’ecstasy après sept ans d’arrêt.

Éric évoque le rôle des produits et de la cocaïne en particulier dans ses aventures sexuelles. La seule année de stabilité affective qu’il a connue dernièrement correspond à un arrêt de sa consommation. Il reprend un usage intensif de cocaïne et d’alcool peu après la rupture.

Armand, 49 ans, milieu de l’art contemporain, entretien 19

« C’était un automatisme ? [à propos d’une période de 3 ans de consommation quotidienne de cocaïne]

– Non, non mais j’étais pris dans une spirale... boulot, boulot, boulot, angoisse... dead line... pas de vie affective normale pfff... ras-le-bol de tout...

– Ça venait en... en médication presque ?

(réflexion)

– Ou en échappatoire ?

– Plutôt en échappatoire... plutôt une fuite...

– C’était assez peu utilitaire finalement, c’était pas pour être plus efficace.

– Peut-être au départ oui et puis très vite tu, on se rend compte que... tout ça c’est de la connerie... enfin ça ce n’est quand même que mon point de vue... c’est que j’essaie d’être le plus juste avec moi-même dans ce que je dis là... indépendamment de tout ce qu’on peut lire, de ce qui peut se dire je m’en fous... je n’en parle que par moi-même suivant mon vécu... je pense que... que la drogue à quelque niveau qu’elle soit ça... ça détruit les... les bases, les bonnes bases, ça détruit les couples, ça détruit les relations, ça détruit ça les met en péril en tout cas... et je suis pas certain que... que cet instant de péril là il est, il était si nécessaire... c’est un jeu avec la vie, un jeu avec la mort, un jeu avec le pouvoir, un jeu avec... avec le succès, un jeu avec... avec soi-même... et... des gens comme Michaux en ont fait de véritables expérimentations, moi ça m’intéresse pas... moi je dirais que j’ai plutôt tout arrêté pour pouvoir... retrouver... pour pouvoir retrouver un peu de sérénité dans ma vie... et dans mes relations. »

Caïn, 28 ans, production événementielle, entretien 29

« Au niveau de ta vie affective donc t’es avec ta copine depuis longtemps ?

– Depuis le 1^{er} janvier donc pas depuis très longtemps... [...]

– Et ça a modifié ta consommation ou pas du tout ?

– ... Mmmm... (rires) malheureusement non, non parce que ce coup-ci j’suis pas tombé sur quelqu’un qui consomme pas et au contraire sur quelqu’un qu’est plutôt friand de ça aussi donc non ça malheureusement, enfin j’dis malheureusement parce que ouais... j’serais tombé sur quelqu’un qui m’aurait freiné, qui me freinerait un peu ça serait pas forcément plus mal... mais non là non on peut pas dire que ça aurait freiné.

– Par contre dans l’augmentation de la consommation d’ecstasy ou dans le choix des produits ?

– Non plus non.

– Je pense à ça parce que tu me disais qu’à l’automne t’avais eu une période coke et après plutôt ecstasy...

– Ouais...

– Enfin je sais pas, c’est peut-être moi qui gamberge, ça a peut-être rien à voir...

– Non, non tu fais bien tu fais bien moi aussi... si oui forcément certainement j’peux pas laisser passer ça (rires) certainement mais de manière... de manière inconsciente en fait.

- Pas planifié bien sûr.
- Ouais pas planifié mais c'est vrai que j'peux être assez insupportable sous coke donc c'est donc de manière inconsciente c'est tout à fait possible que j'ai décidé pour rester plus supportable de baisser ma consommation de cocaïne... c'est ouais, c'est tout à fait...
- Et vous consommez ensemble ?
- Ouais.
- Des ecstas ?
- Des ecstas, de la coke quand y'en a mais bon c'est vrai que j'vais moins en acheter et elle aussi... donc principalement ecsta ouais... un peu de poppers, moi j'aime bien le poppers aussi. »

La consommation de cocaïne dans le cadre professionnel : la légende de la performance

Les expériences de consommation de cocaïne sur le lieu de travail qui nous ont été relatées concernent différents milieux professionnels :

- art contemporain ;
- haute technologie, ingénierie ;
- journalisme, presse écrite et multimédia ;
- métiers de communication, relationnel et commercial, marketing ;
- milieu de l'audiovisuel (télé, cinéma) ;
- milieu de la nuit, environnements de travail « semi-festifs » ;
- milieu des techniciens du spectacle ;
- restauration.

La cocaïne reste dans les représentations « la drogue du Star System », de la « hype », de l'élite. Pour Ricky « c'était en fait mieux d'en prendre que de pas en prendre, ça permettait de rentrer dans un cercle ».

Goupil, 30 ans, enseignant à l'étranger, entretien 14

« Cette amphétamine c'est aussi un lien avec la cocaïne finalement, parce que la cocaïne c'est... ça c'est quand même la drogue, La drogue, the drug.

- C'est the drug (rires) ?
- Ouais c'est quand même... c'est celle qu'est vachement hype, vachement acceptée par plein de gens j'veux dire donc déjà socialement elle passe beaucoup mieux que beaucoup d'autres, dans toutes les... toutes les couches hein de la société. Même si elle est considérée comme dangereuse et qu'y a plein d'a priori dessus finalement les gens

regardent ça toujours d'un air hou ! tu fais partie du star system. Ouais y a tout un truc, y a tout un mythe autour de tout ça qui... moi ça c'est pareil, la coke j'ai commencé à en prendre quand je bossais en restauration hein dans le sens où y a bosser : coke.

- C'est bien pour bosser ?
- La coke ? Ah ouais c'est super la coke dans le sens où... l'ice disons que c'est tellement fort que t'es trop tendu, la coke c'est pas quelque chose qui... si c'est de la bonne coke végétale, pas un truc trop coupé avec 10 000 produits dedans et synthétique à 200, c'est cool, c'est peinard. Moi je suis pas un consommateur... encore une fois je suis pas quelqu'un... bon bien sûr une fois à une soirée waaaaah on y va à fond, mais bon j'ai habité au Mexique pendant un an et au Mexique j'achetais une fois par mois de la coke, alors que franchement la coke ça me coûtait 50 balles le gramme, une fois par mois et j'achetais deux ou trois grammes, j'achetais pas 20 g, j'achetais 2 ou 3 g comme ça pour m'éclater avec ma nana et puis voilà, on se faisait des petites soirées et puis c'est tout. Mais non c'est une bonne drogue. Ça aussi c'est plutôt un truc épisodique parce que finalement c'est aussi quelque part, ça peut avoir une emprise assez dangereuse. Alors que justement tous ces trucs comme l'ecsta et le LSD c'est plutôt des trucs dans un délire beaucoup plus groupe parce que c'est moins cher, parce que la coke c'est beaucoup plus cher donc du coup c'est un peu... y a aussi l'effet groupe mais qu'est beaucoup plus restreint et y a... c'est beaucoup plus ouvert en fait au niveau festif tandis que le LSD et l'ecsta dans les années 90 ont été associés à la techno donc à un moment si t'es dans le plan techno donc rave, free-party machin. »

D'après les témoignages, la cocaïne n'est réellement efficace au travail que dans certaines conditions : travaux physiques et logistiques, parfois créatifs (mais ce point est nuancé par un artiste plasticien, ce qui incite à penser qu'il peut s'agir d'une des images mythiques de la cocaïne).

Une majorité d'usagers explique que plus qu'une réelle augmentation des capacités, il s'agit de l'illusion d'être efficace ou plus efficace qu'à l'habitude. Les discours de type « j'avais l'impression de travailler » sont récurrents. La cocaïne apparaît comme *la drogue de la performance* dans l'imaginaire des usagers et des non-usagers, alors qu'elle semble plutôt correspondre dans la réalité à la drogue de *l'image de la performance*. En effet, pour beaucoup, l'usage de cocaïne vise à tenir éveillé mais aussi à améliorer son image plus qu'à augmenter ses capacités cérébrales ou physiques. Les effets de la cocaïne sont non seulement peu repérables par des personnes extérieures, ils sont aussi trompeurs, dans le sens positif du terme. La plupart des personnes que nous avons rencontrées parlent d'un produit qui « remet en état », qui permet « d'avoir l'air frais », « clair » « éveillé ». Son utilisation est particulièrement appréciée les lendemains de nuits blanches. En d'autres termes, l'usager de cocaïne apparaît souvent comme un être vif d'esprit, énergique et en bonne santé.

Alceste, 38 ans, programmeur-développeur, entretien 34

« Quand t'en as, tu la finis ? (à propos de la cocaïne)

– Voilà, mais j'en ai pas tous les jours. C'est plus une fois par an pendant une période.

– Dans le travail quand tu prends de la coke c'est lié comment ?

– Parce que j'en avais... je sais pas, je la finis, je la garde pas.

– Ça a modifié ta façon de travailler ?

– C'est vrai quand même que tu peux supporter plus, tu peux supporter plus quand même. Tu peux faire de la quantité, tu as pas une créativité extraordinaire ou je sais pas, rien de plus hein, moi j'dirais que au niveau de la fatigue ça peut repousser la fatigue mais rien de vraiment exceptionnel à d'autres niveaux. À ce niveau-là j'ai parlé avec un ami qui lui travaille avec des mecs qui sont quand même très à fond et à chaque fois qu'il vient il me prend la tête, il commence à argumenter et tout ça et tout ça, tu vois l'histoire j'ai quand même ça dans la tête donc...

– T'essaie de maîtriser un peu.

– Oui avant, avant explosion, ah oui oui oui, donc si tu veux en général ça il faut le gérer avant.

– Ça t'es déjà arrivé de te procurer de la coke parce que t'avais beaucoup de travail à faire ?

– Pas vraiment, ça serait plutôt parce que... il y en a tu vois (inaudible – il explique que l'effet de la coke est variable par rapport à l'humeur du moment, que lui aime bien prendre des petits traits peu espacés, ce qui l'intéresse avec la coke ce n'est pas la montée mais de rester le plus longtemps possible en phase de plateau). »

Armand, 49 ans, milieu de l'art contemporain, entretien 19

« Sur quelle période vous avez consommé ce produit et à quel rythme, est-ce qu'il y a eu aussi des cycles, je sais pas, de consommation plus ou moins ralentie ou accélérée ?

– Oui y'a eu des moments ou des périodes où des amis en avaient et j'en ai consommé et puis ensuite je suis resté tranquille et puis ensuite... ensuite j'ai fait une rencontre de quelqu'un qui pouvait... apporter ça sur place et j'avais pas d'effort donc... j'en prenais tous les jours.

– À cause de la disponibilité en fait du produit ?

– Oui... oui... et là c'est devenu, ça devient dangereux parce que... parce que vous pouvez en prendre dès le matin sans y prendre garde et puis... et puis très vite n'être pas si efficace que vous pensez l'être et puis... et puis... et puis être devenir plus dur.

– Plus dur ?

– Oui, vous devenez plus dur avec l'autre, plus intolérant, plus intransigeant... et... y'a une... parfois un dégoût du monde se met en place... et quand j'ai commencé à com-

prendre, quand tout commençait à me dégoûter je me suis dit que ça n'allait plus... donc c'est pas moi ça donc j'ai dit stop.

– Et cette période a duré longtemps, d'usage quotidien avant de se rendre compte que ça pouvait... ?

– 2 ans.

– 2 ans... et ça a eu un impact sur... justement à travers la sensibilité que ça peut... ou les humeurs ou...

– Sur les humeurs oui mais... [...]

– Sur le travail ?

– Non.

– Non ?

– Non parce qu'on travaille avec beaucoup moins d'efficacité que... si on écrit par exemple on travaille avec beaucoup moins d'efficacité que... que si on est clean.

– Ah oui ?

– Je pense oui.

– Parce que justement souvent la cocaïne ça peut être utilisé...

– La coke vous fait croire que vous tenez un rythme que... mais, mais c'est dans la tête.

– C'est la perception qu'on a de soi.

– C'est la perception qu'on a, oui on a l'impression qu'on est infatigable mais en fait on est usé, on s'use, et ça c'est pas bien... si il faut former un jugement moral... voilà et nombre de personnalités qui apprécient le travail que je fais... bien sûr étaient informées de... que je pouvais toucher à ça, ne m'en ont rien dit pendant quelques temps, jusqu'au jour où on m'a dit ça suffit. »

Elsa, 33 ans, journaliste free lance, travaille pour un site Web, entretien 24

« Ça a été efficace ?

– Ouais ça t'permet de te concentrer pendant un bon moment et puis peut-être à tort de croire que t'as des idées assez excellentes pour faire des trucs donc c'est vrai que c'est bien... j pense que quand t'as un long effort à fournir, à la fois intellectuel et de créativité, c'est pas trop mal, c' que j'aime pas avec la C dans le long terme, quand j'ai vu des gens autour de moi, là j'parle pas de mon cas, c'est que ça les rendait un peu parano et hystéro donc ça m'a pas dit trop de continuer là-dedans même si j pense que de tous les produits c'est un de ceux auxquels on peut s'accrocher le plus facilement, dans le sens psychologique du terme, parce que vraiment c'est kiffant et on ressent tout de suite les effets, contrairement aux opiacés tu vois vite fait tu kiffes donc tu te dis voilà, mais bon moi les écueils c'était les tunes et puis je me suis rendu compte facilement que plus t'en prenais plus il t'en fallait donc c'était vraiment pas économique comme truc, voire

même ça te crée une dépendance assez hard, j’pense que quelqu’un qui s’y accroche il va en consommer régulièrement et après il va être très mal, enfin moi c’est l’impression que j’ai, chacun voit midi à sa porte mais c’est comme ça que je le vois... maintenant j’en prends de manière festive donc voilà, entre mensuel et annuel, par des plans que j’ai, c’est jamais moi par contre qui en achète directement... c’est dans le milieu de la teuf [club] bon y’en a pas mal hein c’est vrai que ça circule bien comme produit c’est discret rapide et efficace (rires), c’est un petit peu comme ça que ça peut être décrit donc voilà... »

Bruno, 32 ans, tourmanager, entretien 6

« Et est-ce que y’a des boulots qui faisaient que tu pouvais pas fumer ou... »

– Très peu en fait c’est toujours comme ça mon cheminement : la première semaine j’faisais jamais au boulot pour savoir où étaient les gens et après j’pouvais pas m’en empêcher donc j’savais où fumer, à quel moment j’davais fumer et voilà dans tous les boulots que j’ai fait j’ai toujours fumé en fait, j’ai même pris d’la coco donc avec ce mec-là et j’en avais pris avant aussi ah ouais j’avais oublié quand j’bossais pour les fringues là, avec les Juifs là et comment il s’appelle ? Huggy les bons tuyaux là (rires), sur les chiottes de la boîte et c’était ma mère qui m’avait trouvé ce boulot-là parce qu’elle bossait avec eux (rires).

– Et ça se passait comment ?

– Ah c’était speed là et puis c’était friqué... vraiment friqué et ouais ils z’ont fait des ronds, ils sont cotés en bourse et ils z’avaient de la bonne coke (rires).

– Et c’est eux qui t’ont proposé ?

– C’est un des mecs de la boîte et on en a parlé avec personne d’autre, lui c’était un mec tu savais pas ce qu’il faisait là d’ailleurs il était chargé de marketing mais bon il répondait au téléphone en fait, il passait beaucoup de coups de fil, il avait une super caisse, super fringué, les meufs tout ça.

Période de travail de trois mois avec consommation quotidienne de cocaïne achetée à l’employeur cocaïnoman

« Il était marchand de tableaux (son employeur) ?

– Il était tout et n’importe quoi lui... il avait traîné à New York, un peu mytho mais en même temps que des mythes réels, des faits réels... il avait traîné avec (des célébrités)... et donc voilà donc ce mec intéressant mais ingérable.

– Ingérable ?

– Défoncé... tout simplement.

– À quoi ?

– À tout, alcool, coke et beaucoup de cachetons, énormément de cachetons, tout ce qu’il pouvait se procurer, tout c’que les gens avaient dans leur sac, Lexomil®, Valium®, Tranxène®, tout... t’arrive au boulot chez lui tu sonnes ça ouvre pas, bon, ça ouvre au bout d’1/4 d’heure, il est dans son lit (mime d’un gars étalé, comateux, les yeux fermés), il a un super grand écran télé avec toutes les chaînes du monde et tout, sa table de chevet elle est en verre, tu vois l’truc, d’la coke partout (rires)... “ouais j’ai pris un cachet mais on peut discuter... des affaires en cours” (ton super comateux, rires) il arrive pas à ouvrir les yeux tu vois (rires) alors nous on commençait à s’faire des joints “mais allez-y hein, servez-vous” (mime qu’il tire un énorme trait avec une grosse paille, rires), alors d’un coup avec Véronique (sa collègue de travail) “alors tac, tac alors ça là, faudra faire partir ça demain et tout, t’es d’accord Martin (nom du boss) ?” “ouais... elle est où la télécommande ?” (rires) “Bruno, fais-nous 3 traits parce que j’arrive pas à m’éveiller là” et alors 1 h 1/2 après (sa collègue se recouche, tombe en arrière) il s’rendort tout de suite, des gros traits hein et 5 minutes après il s’relève “putain mais kes tu fous j’t’ai dit d’faire un trait putain”, il a zappé et boum machin et au bout d’une heure c’est bon il est là et c’est parti et il a encaissé le Tranxène®, il a encaissé les traits et tout “tu veux pas faire un café ou kekchose ?”, et t’avais Véronique à côté (mime de la fille qui ne tient pas en place et s’énervé, s’excite sur la table, puis sautant sur son téléphone portable) “mais putain ça y est ? ? ça fait 1 h 1/2 là putain, ah faut qu’j’appelle Gilbert faut qu’j’appelle Gilbert” (ton hystérique, rires) et moi j’faisais des joints.

– Pour compenser la coke ou parce que t’as l’habitude ?

– Par habitude ouais c’est une constante, j’fume tout l’temps.

– Et tu lui en achetais ou il t’en fournissait ou...

– On en achetait à plusieurs, c’est plus drôle.

– Tous les employés ?

– On était 3, le patron, moi et Véronique... Y’avait des réunions de travail, on était chez lui parce que lui il gérait tout de son mobile, quelques fois tu passais 2 heures chez lui et il t’a pas parlé, il était en train de tourner autour de la table avec le téléphone, mais tu t’en fous y’a plein d’trucs, y’a des super bouquins, des tableaux hallucinants, les tableaux ils changent toutes les semaines... et puis c’qui y’avait aussi c’était les idées, ça c’était bien, les idées venaient sur la table et sur 40 idées y’avait toujours un truc qui restait, ça c’était bien mais ça a pas duré hein, on était créatif, lui il a l’carnet d’adresses et il sait ce qui va marcher ou ce qui marche pas, il sait qui faut aller piquer pour que ça fasse des (mime des remous) et après aux autres d’avoir des idées et c’est pour ça qu’ça gueulait tout l’temps parce que pour lui on était pas PRODUCTIFS (le mimant en train de se prendre la tête dans les mains) “mais putain vas-y prends d’la coke” (rires).

– Carrément ?

– Ah ouais non mais c'était ça le discours c'était "quoi mais t'as du mal aujourd'hui mais vas-y mais qu'est-ce qu'y a sers-toi !" (rires)... alors Véronique (il la mime en train de speeder devant une feuille à un bureau, très nerveuse, brusque, grattant violemment du papier, téléphonant avec son portable, etc.), (rires) et puis au bout d'un moment pouff (ambiance qui retombe, tout le monde est calme et fatigué, sorte de pause) "euh Bruno tu veux pas faire 3 traits là, on fait un p'tit café hein c'est cool, tout l'monde va bien, ça va, ça va", faut profiter de ces moments-là tu sais, ouais ouais ça va sinon j'suis content d'bosser avec toi hein (rires) nanana bon j'fais l'café là et (mime qu'ils tirent un gros trait) et ppssscchhui (mime un geyser) et c'est reparti machin bon j'vais au bureau (rires)... "allô Bruno", ça fait pas 5 minutes que j'suis au bureau "reviens il faut qu'tu m'fasses un truc là j'ai un truc à te donner à faire", alors il avait un truc à m'donner à faire c'est sûr mais avant qu'je parte de chez lui y'avait bien ¼ d'heures, on prenait 3-4 traits, on discutait tac tac, il était toujours sur un autre truc tout le temps tout le temps tout le temps.

– Effervescence...

– Ouais mais ça va nulle part, y'a 1 projet sur 200 000 qui aboutit.

– Mais ça fait longtemps qu'il tient cette boîte, il arrive à assurer ou ?

– Ah non mais ouais il a fait plein de choses, quand sa boîte a clashé on lui proposait un boulot à 45 000 par mois, en tant que directeur artistique, un truc de merde où tu vas jamais mais t'as ton salaire et tu passes des coups de fil.

– Et est-ce qu'il était en contact avec des gens physiquement, pas qu'au téléphone ?

– Ah ouais ouais, y'a beaucoup de gens qui venaient le voir.

– Qui venaient le voir chez lui donc en fait sa consommation il la cachait pas ?

– Non il se cachait. Pas avec tout le monde, ça dépendait.

– Avec ceux qui prenaient, il se cachait pas ?

– Ouais... en fait y'avait la chambre et quand y'avait quelqu'un de subversif hop la chambre et la chambre c'était là où on mettait tout et sinon nous avec Véronique on continuait notre truc dans l'autre pièce et naturellement on allait dans la chambre, tirer un trait, discuter "ouais il nous fait chier machin" et voilà on revenait, c'était toujours comme ça et puis les gens c'était beaucoup des artistes qui passaient.

– Et y'en avait beaucoup qui tapaient ?

– Ouais quelques-uns quand même... C'est un fou, il devait de l'argent alors qu'il en avait, enfin c'était...

– Plein d'embrouilles...

– Ouais...

– Et toi sur la durée tu dirais que ça t'a fait quoi la coke ? Comment tu l'as vécu ?

– J'avais pas l'impression de travailler en fait, j'vivais un truc mais j'étais pas investi, j'étais investi sur le moment mais je savais que ça allait pas durer.

– Et tu faisais quoi, tu voyais des gens ?

– Oui j'faisais que ça parce que j'étais tout le temps avec lui en fait, en fait j'étais un peu tu sais le maître et l'esclave... il avait besoin de quelqu'un en fait.

– Pour l'assister ?

– Pour être avec lui pour tout et donc... pour lui faire ses traits de coke ou même pour le coucher aussi et voilà donc tu travailles pas, tu fais partie de la vie de quelqu'un, t'as la coke, mais j'étais complètement conscient toute la période, pas du tout largué, excité mais pas largué [...]

– Et à un moment tu me disais que tu voulais arrêter ce boulot à cause de ça justement, que t'en avais marre...

– Ouais, mais j'pense que c'était par rapport à Isabelle (sa copine actuelle avec qui il vit).

– Ça jouait ?

– Ouais mais bon ça fait carrément psy là si j'commence à raconter ça.

– Non mais faut voir que si t'es avec quelqu'un qui consomme rien si ça influe sur ta consommation.

– Ouais, ouais ça me freine... ouais puis à 2 tu peux mettre une courbe ascendante si t'es à 2 en fait... mais elle aime bien la coco... mais elle va pas en chercher tu vois c'est si y'en a elle va en prendre et même quelques fois y'en a et elle en prend pas...

– Et y'avait une heure où t'arrêtais de prendre ?

– J'pense quand j'rentrais chez moi, quand y'avait plus cette effervescence ouais... ça m'est même arrivé d'en prendre sans le montrer à Isabelle en fait à l'appart' alors qu'elle était là, pas me planquer mais j'savais qu'elle allait pas venir, dans une autre pièce pour le délire... j'm'arrêtais quand j'quittais ce trip en fait... j'en avais pris toute la journée, j'étais assez speed [...]

– Et ça a pas été dur pour arrêter ?

– Non, j'me suis senti assez fort par rapport au produit en fait... sans problème... si ça avait duré plus longtemps j'aurais peut-être pas eu c'discours-là mais comme ça a duré pendant pas beaucoup de temps en fait, c'était assez jouissif, que d'la jouissance... après c'est moins parce que tu quittes le truc et t'essaie de suivre un peu le rythme, encore dl'a coke ninin mais, c'est plus pareil, mais j'avais pas envie d'me fout' dedans donc après voilà... dès qu'j'vais mieux j'fais 15 jours de break en Bretagne, j'prends des cuites, j'parle à ma mère et voilà c'est fini y'a plus d'coco dans ma tête, j'peux partir sur aut' chose.

– C'est la ressource.

– Ouais, juste histoire de poser mon cul là où chuis né... mais c'est ça qui m'sauve moi à chaque fois, même avec les acides ça m'a sauvé, j'ai toujours les pieds sur terre en fait, vraiment [...]

– Et la coke c'est bien pour ça ?

– Ouais mais en même temps les ambiances de boulot c'est pas très fun donc c'est bien mais si c'est juste pour être sur position teigneux et je donne je donne je donne t'as vite fait de devenir con... à mon avis hein... là c'était bien parce que y'avait un côté créatif avec Martin... parce qu'il attendait qu'une seule chose de toi c'est que tu sois présent et c'est tout, que tu participes au délire... c'était bien... mais la coke j'l'ai toujours vu comme ça de toute façon c'est peut-être un vieux cliché années 70 tout ça mais ça peut te permettre d'être sur le truc en fait, sur le coup si t'as vraiment une idée en tête... ou un projet. »

LES PRODUITS LICITES

Caroline Fontana

L'omniprésence des psychotropes licites dans les trajectoires des personnes interrogées et les liens particuliers de ces produits avec la sphère professionnelle, nous ont naturellement conduits à nous intéresser aussi aux usages de produits licites, bien que cette thématique n'ait pas été incluse dans le projet initial. Nous avons voulu restituer cette dimension des témoignages et ouvrir de premières pistes de recherche concernant les modes de consommation d'alcool et de médicaments psychotropes¹⁰⁸ et leur inscription dans des trajectoires¹⁰⁹.

Les usagers interrogés ici sont tous consommateurs de produits illicites, les usagers d'alcool ou de médicaments psychotropes comme produits principaux et exclusifs étant exclus. Les caractéristiques de l'usage de psychotropes licites mises en évidence sont donc spécifiques : les produits licites prennent place dans une polyconsommation et accompagnent souvent la gestion de l'usage de produits illicites ; les médicaments psychotropes sont dans une forte proportion auto-administrés et détournés de leur usage médical.

Psychotropes licites, vie professionnelle et sphère privée

L'usage de psychotropes licites est plus présent dans la sphère professionnelle que celui de psychotropes illicites, d'une part parce qu'il est moins discriminant, mieux toléré voire banalisé, d'autre part parce que les psychotropes licites sont globalement perçus comme des produits plus faciles à gérer que les psychotropes illi-

108. L'usage de tabac n'a pas été traité ici. La particularité de son statut et de ses effets nécessiterait une étude spécifique.

109. Du fait de la non-inclusion de la consommation de produits licites dans la problématique initiale, cet usage est généralement traité superficiellement dans les entretiens et si les matériaux disponibles nous amènent à aborder cette question, ils ne permettent pas une analyse approfondie du phénomène.

cites dans le cadre d'une activité professionnelle. Cet usage se situe souvent dans le passage de la sphère privée, intime, à la sphère professionnelle, ou de la sphère professionnelle à la sphère privée, passages du temps de travail au temps du repos et de la détente : consommation de café pour se mettre au travail le matin ou après le déjeuner, et d'alcool ou de cannabis à l'heure du déjeuner ou le soir en rentrant du travail.

Le café et le tabac sont les psychotropes les plus apparents dans la sphère professionnelle, certaines activités favorisant l'usage de l'un ou de l'autre. Le café est utilisé à des doses quelquefois abusives et susceptibles de générer une dépendance¹¹⁰. La caféine est aussi ingérée dans des comprimés comme le Guronzan®. L'usage de stimulants pour le travail (café à fortes doses, caféine, mais aussi amphétamines) est relativement fréquent.

L'alcool est très présent dans la sphère publique¹¹¹ de façon générale, du fait de son histoire dans nos sociétés et de son caractère socialisant. Il apparaît comme l'un des psychotropes, pourtant fortement modificateur de l'état de conscience, les plus présents dans la sphère professionnelle.

Les effets de l'alcool apparaissent fréquemment dans le temps du travail. C'est un produit bien toléré à la condition que son usage soit géré. La consommation d'alcool, lorsqu'elle devient abusive, est cachée car passible d'exclusion.

Alceste, 38 ans, programmeur-développeur informatique, entretien 34

« La relation à la drogue est une relation privée d'accord ? Au travail jusqu'à maintenant la seule chose que tu peux faire c'est sortir au restaurant et boire une bonne bouteille mais ça peut aller que jusque-là... »

Les médicaments de type anxiolytique semblent circuler relativement librement dans certains milieux professionnels¹¹². Ainsi Elsa témoigne de l'usage de tranquillisants dans le milieu de la radio et de la presse chez des 35/45 ans, et Gisèle de la banalisation de l'usage de Lexomil® (à l'instar de la consommation d'antidépresseurs) dans le milieu de la télévision, chez les femmes plus particulièrement.

110. Seb, 32 ans, informaticien, entretien 11, témoigne d'une consommation de café de plus de deux litres par jour. Celui-ci ressent un manque s'il n'a pas sa dose quotidienne le matin (mal de crâne). Il qualifie son usage de « caféinomanie ».

111. Si certains usagers tentent de limiter leur consommation en cantonnant l'usage d'alcool à la sphère publique (Nicolas, 29 ans, gérant d'une SARL, entretien 28 : « Il n'y a jamais d'alcool chez moi » et Ricky, 28 ans, technicien lumière intermittent du spectacle, entretien 4), d'autres préfèrent réserver cet usage à la sphère privée (Armand, 49 ans, milieu de l'art contemporain, entretien 19).

112. Les témoignages sur ce sujet sont essentiellement des témoignages indirects et la question doit être approfondie auprès de personnes plus directement concernées.

Gisèle, 35 ans, monteuse, entretien 0

« [...] j'ai l'impression qu'on se résout pas comme ça à prendre un antidépresseur comme ¼ de Lexomil® ; tu vois par exemple sur Lexomil® cet été y'avait une copine qui ne prend jamais rien, c'est une fille speed, j'assure dans tous les côtés, une super bonne pro tu vois, la top des top.

– Et ça a pété ?

– Et non ça a pas pété mais elle avait un jour un rendez-vous important parce qu'elle quittait une boîte et elle avait un rendez-vous où justement ça allait se discuter, les indemnités, les modalités, etc. et donc elle avait un rendez-vous un peu stress et comme ça à table en rigolant on lui dit mais tiens, prends donc ¼ de Lexomil® comme ça tu vas y aller hyper cool, tu vas te laisser démonter par rien du tout et au début elle nous a regardés en disant ah non j'ai pas besoin mais elle a quand même pris son ¼ de Lexomil® et elle est revenue en disant "putain mais c'est génial ce truc", effectivement, simplement parce que c'est rien Lexomil® ça t'enlève simplement une angoisse que tu peux avoir, et ¼ c'est donc tu vois j'pense pas que ça ait la même portée que du Prozac®. »

D'autres produits, enfin, sont davantage réservés à la sphère privée parce qu'ils sont liés à des activités entrant dans le champs de l'intimité comme le poppers, souvent associé au milieu gay et à la sexualité¹¹³.

L'alcool dans les trajectoires

Quand on aborde les trajectoires « psychoactives » des usagers, l'alcool apparaît dans la plupart des cas comme le premier produit psychotrope consommé. Il est naturellement très tôt associé à la convivialité familiale et sociale et apprécié pour ses effets desinhibants. L'alcool entre dans une culture de la convivialité, du partage ; c'est le produit du contact, y compris professionnel. L'utilisation de l'alcool comme un outil de socialisation est en réalité inscrite dans notre culture. L'alcool est même au cœur de notre référent culturel religieux scellant la communion et le partage à travers l'ingestion de « sang » divin dans le rite de la messe. Ce trait culturel est exacerbé dans certaines régions, en particulier dans les milieux ruraux.

113. L'alcool est aussi mentionné par certains comme désinhibant sexuel et lié dans ce cas-là à la sphère privée.

Omniprésent dans les trajectoires des personnes interrogées, l'alcool tient une place de produit plate-forme, comme le tabac et le cannabis¹¹⁴. C'est une base à laquelle s'ajoutent occasionnellement ou périodiquement d'autres produits, comme l'ecstasy, la cocaïne, les amphétamines, les médicaments psychotropes.

L'alcool accompagne le temps de l'adolescence et est très souvent consommé en excès autour de 15 ans, période d'exploration du produit et d'apprentissage de sa gestion. Le choix se porte alors plutôt sur des alcools forts. L'usage est épisodique, mensuel voire hebdomadaire. L'ivresse est recherchée et expérimentée jusqu'aux limites du supportable. Il n'est pas rare de boire jusqu'à vomir ou même jusqu'à la perte de conscience.

Les épisodes d'ivresse alcoolique s'espacent en général par la suite pour laisser place à une consommation plus modérée mais aussi plus régulière. Le temps d'incorporation à l'armée¹¹⁵, puis l'entrée dans une carrière professionnelle, apparaissent comme autant d'étapes qui marquent les parcours d'usage d'alcool. La plus grande disponibilité financière, les occasions qui se présentent dans la vie de l'entreprise (déjeuners, repas d'affaire...), et aussi des usages coutumiers dans certains milieux professionnels (comme les « pots » alcoolisés en fin de journée) peuvent contribuer à asseoir des habitudes de consommation. Certaines professions présentent de ce point de vue plus de risques que d'autres. Ainsi le milieu du spectacle, le monde de la nuit¹¹⁶, le milieu ouvrier¹¹⁷ sont cités comme des milieux dans lesquels l'incitation est forte, ainsi que le milieu étudiant des beaux-arts ou encore l'armée. Les professions commerciales, dont le parcours de Ken, 24 ans, est une illustration, apparaissent aussi comme des professions à risques. Pour Ken, l'alcool est le seul produit psychotrope ordinairement consommé la semaine, qui empiète donc, sur son temps de travail, et n'est pas réservé, comme les autres produits, au week-end.

114. Si l'on observe les trajectoires, on constate que la consommation de tabac des usagers interrogés est la plus régulière sur le long terme (la plupart des fumeurs de tabac se stabilisent sur un usage quotidien), viennent ensuite les consommations de cannabis et d'alcool.

115. Yves (30 ans, chargé de production TV, entretien 20) commence à boire beaucoup à l'armée. Il souligne l'influence de ce milieu dans son escalade vers la dépendance. De même Tom (28 ans, assistant de réalisation, entretien 38) considère l'armée comme un tournant dans sa trajectoire de consommation d'alcool puisqu'elle devient pendant cette période quotidienne et qu'elle le restera ensuite.

116. Bruno (32 ans, Tourmanager, entretien 6) : « Dans ce milieu-là, je bois pas mal... » associe la prise d'alcool à son activité nocturne et à la fréquence des repas arrosés dans le cadre de sa profession.

117. Claude (41 ans, entretien 30, technicien haute technologie) associe sa consommation d'alcool au milieu ouvrier dans lequel il baigne, mais aussi au fait d'avoir un emploi régulier, plus d'argent, d'aller régulièrement au restaurant le midi.

Ken, 24 ans, commercial, entretien 8

« L'alcool... j'ai suivi une progression logique... Le champagne tremper les lèvres dans les coupes... j'étais gosse... mais sinon, j'ai commencé à boire vers... 13 ans, puis assez vite de façon plutôt hebdomadaire. Et les pétards pareil. On était un groupe d'une trentaine... et tout les week-ends... apéro ! Tous les samedis. Et plus tard je suis passé au quotidien, et depuis je suis pas redescendu. En gros, je suis passé à une conso quotidienne vers 19 ans, et depuis c'est tous les jours.

J'ai commencé à bosser, je travaillais pas chez moi, j'étais au restaurant midi et soir, donc voilà ! forcément un apéro en arrivant au resto avec le client, un apéro le soir en arrivant à l'hôtel, etc. Ça s'est fait progressivement... »

Thomas, 35 ans, photographe publicitaire intermittent, entretien 38

« Tu vois l'alcool pas de trop hein... j'ai commencé à boire tard en plus... ah voilà j'ai commencé à boire que vers 17-18 ans aussi... c'est quand j'étais apprenti.

– Ah ouais ?

– C'est là qu'ils ont commencé le midi à... un p'tit verre de rouge des fois tu vois... sinon avant vraiment moi j'étais fume-fume et tu vois... bon j'ai dû picoler avant, j'ai pris quelques cuites mais c'était vraiment ponctuel quoi... 17-18 ans c'est devenu on va dire hebdomadaire hein... tu vois c'est plus vers... vers 20 ans hebdomadaire mais en plein on va dire... »

Les usagers interrogés soulignent la dangerosité de l'alcool, qui est décrit comme un produit difficile à gérer, générant une accoutumance et une forte dépendance. Il est qualifié de « drogue dure », de « drogue légale », comme le tabac ou, à un degré moindre, le café. Pour beaucoup d'usagers, c'est aussi le seul psychotrope dont ils ont pu mesurer directement les effets nuisibles sur le corps. L'alcool rend malade, un usage régulier nuit à la santé. Les descentes d'alcool sont lourdes de conséquences physiques, en particulier quand il est consommé en association avec l'ecstasy. L'alcool enfin est associé à des comportements violents et la conduite en état d'ivresse alcoolique à des accidents de la route.

Le passage d'un usage d'alcool maîtrisé à une consommation abusive et non gérée est jugé insidieux tant sont nombreuses les incitations à consommer et l'habitude sociale d'utiliser l'alcool dans toutes les situations de convivialité.

Martine, 25 ans, chargée de produit, entretien 35

« En fait j'trouve que c'est carrément plus vicieux que tout le reste parce que c'est l'alcool mondain quoi tu bois avec des amis, avec des parents, avec des gens de ton bureau enfin c'est bien de boire tout le monde rigole et en fait ça devient quelque chose où tu

deviens complètement addict quoi, tu deviens vite enfin j'trouve que t'as vite besoin enfin pas besoin mais c'est vite sympa de se boire un petit verre le soir pour n'importe quelle occasion et j'ai des copains qui tiennent un bar juste à côté c'est la catastrophe quoi on se retrouvait tous les soirs à picoler mais pas pour picoler, pour voir les potes et tout mais tu bois un verre ou 2, le patron t'en offre un 3^e et t'en es déjà à ton 3^e verre et c'est pas normal d'être à ton 3^e verre à 8 heures du soir à 24 ans quoi enfin j'pense pas que ça le soit. »

Dans ce contexte, une difficulté particulière dans la vie personnelle ou professionnelle d'une personne peut l'amener à une consommation plus régulière ou déclencher l'entrée dans un usage compulsif d'alcool et une dépendance au produit.

Romane relate une période de sa vie où sa consommation devient quotidienne suite à une séparation amoureuse.

Éric, 35 ans, scénariste indépendant, selon son activité professionnelle alterne des périodes d'abstinence (périodes d'écriture) et des périodes d'usage compulsif d'alcool (activités de production, rôle de comédien).

Yves a une consommation très régulière et festive (milieu branché parisien) à partir de 20 ans qui évolue vers un usage compulsif et une forte dépendance au produit. Il interprète ses périodes d'abus comme étant la conséquence d'une amertume croissante vis-à-vis de son parcours professionnel et affectif, et aussi de sa difficulté à assumer ses responsabilités.

Romane, 27 ans, approvisionneuse en prêt-à-porter, entretien 5

« Première bourre j'étais au collège. Après il y a eu un grand vide et après j'ai recommencé à boire au lycée, consommation mensuelle, vers 18 ans je suis passée à hebdomadaire. Quel âge j'avais quand je me suis séparé de mon ex ? 21, 21 et demi donc là ça a fait un saut vers le haut, carrément quotidien. Après ça redescend à consommation normale quoi : c'est-à-dire un apéro par semaine. »

Éric, 35 ans, scénariste indépendant, entretien 36

« Alors en fait c'est très lié du coup... à mes errances dans mon travail... c'est-à-dire dans mes moments d'écriture y'a aucune consommation... puis dans des moments où par exemple on a produit un film en 95 qu'était notre premier long métrage avec Z et... pendant l'écriture c'était nickel... puis est venue la préparation puisqu'on a une boîte de production donc on a produit nous-mêmes ce long métrage et là c'était plus le même travail, d'un coup il fallait trouver de la tune, il fallait démarcher et tout... et donc j'ai recommencé à boire beaucoup d'alcool et puis j'ai repris beaucoup et puis pendant le tournage j'me suis... j'ai joué, j'avais un rôle important dans le film... et là c'est reparti et pendant... 1 an ½ j'me suis mis la gueule par terre mais grave... »

Yves, 30 ans, chargé de production TV, entretien 20

« Et donc je me suis retrouvé à chercher, et bien sûr, j'étais attiré par tout ce qui brillait, artistique, etc. Donc je suis monté à Paris faire une école de théâtre. Et de là, je me suis retrouvé à être avec des adultes, dans un monde différent pour moi. Et que j'croisais être le mien... et ce monde... ça m'a amené par curiosité à aller de plus en plus vers d'autres directions, la nuit, la fête, etc. Tu vois, entre ce qui brillait, le ciné, la télé, l'artistique et la fête, y'a qu'un pas quoi... C'est la même chose. De là, la fête amenant à rencontrer d'autres personnes, d'autres milieux... Tout s'est fait naturellement quoi... Comme en plus j'avais une envie de vivre tout, les interdits à l'excès... du coup, j'étais un bon client pour tout ce qui était l'alcool, la came et tout le reste.

En plus de ça, moi personnellement, y'avais quelque chose... Je devais savoir inconsciemment que je prenais pas la bonne orientation, donc y'avait une rancœur tu vois... Y'avait une certaine agressivité. Qui éclatait contre moi même vraiment quand j'étais sous alcool [...].

Et... à NY, je me suis laissé aller complètement... Et là par contre, moins de richesse quoi... parce que... je commençais à vieillir, mon avenir commençait à partir en sucette quoi. Même physiquement, j'avais changé, j'étais vachement plus gros, je cherchais plus à être séduisant ou séducteur. Je m'en foutais... Et à ce moment-là, je commençais à devenir aigri tu vois. Et quand j'ai su que j'allais avoir un gamin, de plus en plus, parce que là, je me disais "il va falloir que tu sois responsable de quelqu'un d'autre".

Et de là, jusqu'à 29 ans, j'avais plus du tout aucune richesse... Donc c'était que de la haine, de la haine, tu vois... quand je parlais en couille, et je l'étais de plus en plus... parce que... je savais que j'étais pas à ma place, parce que je savais que j'aurais pu faire plein d'autres choses, parce que j'étais en train de me dire "putain, t'as peut-être gâché ta vie". Et tu peux pas te retourner en arrière quoi... Et là, je l'avais mauvaise, TRÈS mauvaise.

[...]

Des fois, je picolais et tout, et ça se passait très bien, et puis des jours... C'était Dr Jeekyll et Mr Hyde tu vois, pareil... et y'avait des jours, même sans avoir bu, j'avais déjà le démon dans le ventre. Souvent parce que j'avais entendu quelqu'un raconter un truc qu'il avait fait ou réussi... Des choses que moi j'aurais voulu faire et puis de me dire que y'avait des clefs que j'avais pas en main... Et ça, ça me rendait fou. Des choses que j'ai maintenant (sourire). Maintenant, je me suis remis à ma place dans le puzzle tu vois. Je me suis recadré tu vois, et à moi de suivre, et voir un peu plus loin devant qu'avant... »

La dépendance à l'alcool s'installe aussi chez de nombreux usagers anciennement dépendants de produits illicites après un sevrage. L'alcool est invoqué comme un produit calmant qui peut aider à gérer des états de manque. Claude, 41 ans, qui travaille dans la haute technologie, et Eddy 48 ans, gérant d'un res-

taurant/salle de concert, relatent ainsi des périodes de consommation compulsive en compensation de l'héroïne. Le risque d'évolution vers une dépendance alcoolique est souvent évoqué.

Eddy, 48 ans, gérant resto/salle de concert, entretien 32

« Bon, l'alcool... j'ai dû commencer vers... bon, tu commences les premières conneries... 68 et tout ça... vers 15, 16 ans. Mais c'est du... c'est épisodique quoi, c'est dans les fêtes et tout ça. Par contre... j'ai goûté avant, mais là c'est les premières fêtes, avec les premières cuites quoi. Mais par contre, sur les périodes où j'ai commencé à... à charger très fort, j'ai eu des périodes alcool où je compense en fait. Tu vois par exemple, j'ai arrêté l'héroïne depuis un certain temps, je compense par l'alcool et le pétard très fort. Je le sens... j'ai besoin, j'ai besoin de... parce que, quand je suis pas décalqué, je suis pas bien. Ça me fait chier, y'a une sensation que tu recherches et donc oui, je compense énormément... Mais j'ai jamais été médocs... [...] Même pas... tu vois quand j'étais cocaïne, je prenais même pas de Rohypnol® ou de somnifères pour dormir... jamais de cachetons... J'ai essayé une fois, comme ça. Y'a pas longtemps, j'étais pas bien, j'ai pris un truc pour dormir... mais je suis pas médocs. Par contre, l'alcool oui, j'ai eu des périodes d'alcoolisme... grave. »

Éric, 35 ans, scénariste indépendant, entretien 36

« Et... est-ce que t'utilises des médicaments ou pas du tout ?

- Jamais.
- T'en as jamais pris.
- Jamais, jamais... j'ai jamais même pris un Lexomil® un lendemain de coke.
- C'est toujours à la dure un peu ?
- Ouais enfin bon... il m'arrive de prendre des bières quoi (rires)... ça revient au même.
- L'alcool c'est...
- L'alcool c'est la première réponse, enfin c'est le premier remède hein... enfin moi j pense hein tous ceux qui... ont pris des drogues fortes, si ils ont totalement arrêté ils arrêtent pas l'alcool et... beaucoup, beaucoup, beaucoup tombent dans le piège quoi... enfin j' veux dire tu vois j'ai des copines qui ont été loin dans l'héro et qui sont maintenant des alcoolos finies quoi. »

Si l'alcool est un produit psychotrope culturellement intégré et à caractère socialisant, l'abus d'alcool est une déviance non admise et l'alcoolisme marginalise et isole les personnes.

Yves, 30 ans, chargé de production, entretien 20

« Et je m'étais foutu dans la merde à tous les niveaux, de manière à se que je puisse ne me retourner ni vers mes parents, ni vers mes amis, ni personne... De toute façon, je m'étais fâché avec tout le monde, personne me parlait, j'avais plus de thunes... mais même pas de RMI ou quoi... Des jours où je me suis retrouvé à me dire "j'ai pas d'argent, comment je vais faire..." à 2 doigts de la mendicité quoi... et je suis parti en sucette complètement quoi... (silence posé, calme)

Et je suis parti en couilles mais graaave. J'ai commencé à faire un peu de vol à l'arrachée, des mauvais plans, taper mes potes... des trucs pas cool du tout... Tout en picolant tout le temps. Et là, j'ai plongé dans l'alcool mais profond. C'était un peu comme un sérum de désespoir en fait, tu vois... que j'ingurgitais à longueur de journée. Avec mon fils en plus là-dedans par-dessus, que j'arrivais pas à assumer... enfin la totale quoi... et je suis tombé en enfer... Mais vraiment quoi... De novembre 1999 à février 2000, j'ai vécu ce que je ne souhaite à personne de vivre. Je suis parti en vrille de Paris... à Montpellier où je suis arrivé, j'étais seul, j'avais uniquement un toit. Et j'ai tout recommencé progressivement. En arrêtant l'alcool d'abord : je suis parti en cure un mois, j'ai arrêté complètement l'alcool à partir de ce moment-là, et de là j'ai commencé à chercher du taf... »

Représentations négatives de l'usage de médicaments psychotropes¹¹⁸

Les usagers de produits illicites interrogés ont pour la plupart une attitude méfiante à l'égard des médicaments psychotropes¹¹⁹ et certains, comme Eddy et Éric cités précédemment, se positionnent même avec conviction contre cet usage. Les extraits d'entretiens qui suivent témoignent de ces représentations négatives.

Tom, 28 ans, assistant de réalisation, entretien 37 (ecstasy, cannabis, alcool, cocaïne occasionnelle)

« Les médicaments ?

- Je me suis jamais défoncé aux médicaments.
- Qu'est-ce que tu veux dire par « défoncé » ?

118. Ces représentations portent globalement sur l'usage de médicaments et plus particulièrement de médicaments de type anxiolytiques, hypnotiques et antidépresseurs.

119. Caïn, 28 ans, qui gère une société de production événementielle, entretien 24, est un contre exemple remarquable. À la fois usager régulier de cocaïne et usager régulier de médicaments psychotropes, il dit moins « culpabiliser » pour son usage de produits licites (détourné) que pour son usage de produits illicites. Goupil, 30 ans, enseignant, entretien 14, lui, ne pose pas de barrière entre produits licites et illicites et évoque des produits psychotropes en général.

- J'ai jamais détourné des médicaments, pour... en faire un usage... particulier.
- Ça t'est arrivé de prendre des psychotropes sinon ?
- Non, je suis assez contre les médicaments donc... »

Nicolas, 29 ans, gérant d'une SARL secteur culturel, entretien 28 (tabac quotidien, cannabis quotidien, alcool festif, usage occasionnel ecstasy, cocaïne, héroïne)

« Et cocaïne simplement dans ces cas-là ? Ou amphétamines aussi... »

– Cocaïne. Jamais d'produits pharmaceutiques ou c'genre de choses dérivées et tout. Jamais, jamais ! J'prends des ecstasy qui sont des ecstasy. Bon, après on a la chance d'être dans un milieu où j'crois qu'on a pas beaucoup d'merde. Donc, non, pas, pas d'amphét, de choses comme ça. »

Martine, 25 ans, chargée de produits, entretien 35 (tabac quotidien, cannabis quotidien, alcool hebdomadaire (associé à l'ecstasy), ecstasy hebdomadaire, cocaïne périodique)

« Et les médicaments ? »

- Non du tout, pas du tout...
- Ta pharmacie ça se limite au Primpéran® ?
- Ouais, j'ai du Tranxène® pour... j'ai dû en prendre 2 fois dans ma vie... des petites crises d'angoisse voilà... d'ailleurs les premières fois que j'vomissais c'est grâce à ça que je me soignais et ça marchait vachement bien donc j'pense que y'a pas mal de psycho en plus de foie bousillé et... mais non j'ai rien, j'ai vraiment rien, j'prends jamais de somnifères, j'prends jamais rien, Prozac® machin, Xanax®, jamais... j'y ai jamais touché et ça me... Ça m'attire pas. »

Tom, 28 ans, assistant de réalisation, entretien 37

« Les gens qui se disent contre les drogues alors qu'ils sont sous tranquillisants depuis 20 ans tous les jours... alors quand tu vois toute cette France-là, profonde et cie... »

Alex, 35 ans, musicien et chanteur, entretien 39 (tabac quotidien, cannabis quotidien, cocaïne hebdomadaire, alcool et ecstasy occasionnel)

« Et les médocs t'en as pris ? »

- Non j'en ai pas pris non j'en ai jamais pris... ça me fait peur (rires) cette drogue me fait peur...
- T'as moins confiance dans la pharmacie légale ou ?
- J'en sais rien mais aussi j'crois que... c'était pour flatter mon petit orgueil que j'me droguais pour pas faire comme tout le monde et donc j'ai pas envie de prendre du Lexomil® comme tout le monde quoi c'est clair quoi (rires)

- Y'a ce côté-là aussi.
- Ouais et puis ensuite du Guronsan®, etc. et que non j'ai pas envie non. »

Marcus, 33 ans, secrétaire de rédaction, écrivain-claviériste, entretien 21 (usage de tabac et cannabis quotidien, ecstasy hebdomadaire/mensuel, poppers mensuel/annuel, kétamine, GHB, cocaïne, héroïne occasionnels)

« Donc t'es plus quand même pour une légalisation ? »

– Ah oui, clair, évidemment, drogues pour tous c'est-à-dire que de toute façon vu que la population entière est droguée donc je vois même pas pourquoi est-ce que... voilà quoi moi j'ai vécu dans un immeuble où ma concierge, c'est ma concierge qui m'a vraiment tout à coup fait ouvrir les yeux sur cette réalité-là, sur l'autre moitié de la population française défoncee 24 heures sur 24 aux médocs à ce point-là je veux dire, à ce point-là (appuyé), c'était effrayant, c'était juste effrayant, la meuf elle avait 70 ans elle parlait à ses géraniums et elle se trimbalait en pilou du matin au soir et elle était genre ouah elle avait la mâchoire (geste) tu vois.

– Remuée quoi.

– Ouais et puis elle avait du mal, elle avait du mal à terminer ses phrases, à ouvrir la bouche pour prononcer la suivante, ne serait-ce que penser à la suivante, tout ça, etc., enfin elle était paralysée quoi... camisole, dans une camisole de force, chimique et c'était ignoblissime et évidemment elle était pas du tout la seule quoi, toutes les concierges du quartier (rires) voilà je sais pas si elles ont le même dealer quoi mais j'pense qu'elles ont le même dealer quoi voilà c'est le médecin du quartier tu vois. »

Gaby 24 ans, comptable-claviériste, entretien 12 (usage de cannabis quotidien, ecstasy, LSD, cocaïne occasionnel, alcool)

« J'ai pas envie de me défoncez avec un truc qu'est fait pour soigner. »

Mister Boost, 30 ans, concepteur multimédia, entretien 33 (usage de cannabis quotidien, alcool régulier et consommations épisodiques d'ecstasy, cocaïne et héroïne)

« Et médicaments, Lexomil®, Prozac®... »

– J'suis pas médoc, du tout.

– Pourquoi ?

– Parce que... je sais pas c'est... déjà au niveau des médicaments, à titre curatif ça me convient pas du tout, j'aime pas prendre de médicament parce que c'est... j'aime pas tout ce qui est chimique donc quand y s'agit de me soigner à la chimie j'aime pas trop, j'préfère prendre de la chimie comme drogue. Mais quand y s'agit de me soigner j'évite quoi parce que tu vois j'me dis que les médicaments c'est un tel gros business,

comme la drogue quoi, pire que la drogue, c'est quasiment pareil à des moments, tu te dis que t'as en face de toi en fait, que c'est une bande de dealers tu vois et tu te dis "non, non moi je rentre pas dans ce jeu-là". »

Les réticences des usagers interrogés vis-à-vis de la consommation de médicaments psychotropes semblent marquer un positionnement qui se veut hors norme, les médicaments psychotropes étant associés au contrôle social et les usagers de médicaments psychotropes à la masse des Français (dans le sens masse domestiquée), à la norme. Les consommateurs de produits illicites se montrent effectivement méfiants et critiques vis-à-vis des pouvoirs publics et l'illégalité de leurs pratiques apparaît dans certains discours comme valorisante comme si elle était en elle-même contestataire.

Les médicaments psychotropes sont aussi évoqués comme appartenant au champ de la maladie mentale et, à travers un refus de l'usage de produits à l'évidence destinés à soigner¹²⁰, c'est la caractérisation même des usages qui est en jeu.

L'usage de psychotropes est le plus souvent justifié, explicité, comme une pratique hédoniste, ludique, festive, voire contestataire (prendre des distances par rapport à une réalité sociale). De ce point de vue, les médicaments administrés pour soigner l'angoisse ou la dépression sont le plus souvent perçus comme des produits peu satisfaisants.

Caïn insiste sur la dimension ludique de sa consommation et même son usager régulier de benzodiazépines est revendiqué comme tel.

Caïn, 28 ans, production événementielle, entretien 29

« Et c'est uniquement le soir pour dormir ou ça peut t'arriver à d'autres moments ?

– Non, non, non, c'est vraiment pas, c'est toujours un usage détourné, sauf les somnifères mais sinon c'est toujours un usage détourné c'est-à-dire que c'est jamais... c'est quasiment jamais pour lutter contre l'angoisse... c'est arrivé de lutter contre l'angoisse parce que parfois c'est vrai que quand t'es trop à bloc de coke le matin, il m'est déjà arrivé de me prendre des p'tits délires parano, etc., où le ½ Lexo fait du bien mais globalement non c'est toujours dans l'usage d'aller se coucher derrière donc c'est plutôt un usage détourné parce que ce qui est vrai que tout ce qui est Xanax®, Valium®, etc. au départ c'est pas des somnifères mais enfin il n'empêche que ça t'abruti suffisamment pour

que tu t'endors très bien et que mmm tu sois bien dans tes draps et sous ta couette et que t'ais plus envie de bouger voilà... mais c'est un usage super ludique ouais clairement...

– C'est le dessert quoi.

– Ouais, ouais le dessert, 2 bières ½ Lexo et boom t'as du mal à te traîner jusqu'au lit, tu t'écroules et voilà mais ça n'a rien de nécessaire quoi.

– Ça représente quoi (coupe) ?

– Mais de toute façon j crois que ma consommation de drogues est assez ludique... j'ose l'espérer même si c'est pas toujours vrai... ça représente quoi les médicaments quoi ? »

L'usage d'antidépresseurs, (produit efficace sur le long terme et qui donne lieu à des prescriptions de longues durées), est davantage associé à un traitement médical durable et de ce fait moins courant chez les usagers interrogés ici et aussi plus mal perçu. La consommation d'antidépresseurs n'apparaît en effet que dans les témoignages de 4 personnes sur les 40 interrogées alors que 11 personnes mentionnent un usage d'anxiolytiques et/ou hypnotiques.

Gisèle, 35 ans, entretien libre 0 (consommatrice de Lexomil®)

« C'est des périodes mais c'est quand même un traitement médical, c'est un truc que tu prends tous les jours avec une ordonnance, c'est pas anodin quoi ça veut dire que tu te reconnais comme étant en demande médicale et d'aide psychique quoi, quand tu prends un antidépresseur c'est quand même que t'es en dépression, pour prendre du Lexomil® t'es pas en dépression, t'as une angoisse, t'as un rendez-vous un peu tu vois, ça a rien à voir quoi... [...]

– Mais faut quand même que tu te le fasses prescrire.

– Oui effectivement faut quand même une ordonnance, mais j'veux dire quel médecin va te refuser une boîte de Lexomil®, aucun... c'est tout juste si le dentiste te dit pas en arrivant vous avez pas besoin d'une boîte de Lexomil® quoi (rires) tu dis non là ça va je viens d'en avoir une boîte par l'autre ça va aller merci (rires) non mais c'est vraiment, donc là ça a pas du tout la même portée que le Prozac® quoi... tu te reconnais pas comme malade tu vois, t'es pas malade c'est juste à la limite au lieu de prendre un p'tit remontant tu prends un Lexomil® quoi ça a rien à voir quoi alors que l'antidépresseur tu te reconnais comme malade et t'as besoin d'être médicamenté tu vois c'est quand même une grande différence de... d'attitude et de rapport au produit aussi, et au truc social aussi enfin tout ce qui va avec, donc tu le dis pas à ton boulot que t'es sous Prozac® à mon avis, et même ta copine à mon avis elle va pas aller le dire à son rédac chef... »

120. Dans les entretiens, plusieurs usagers insistent plus globalement sur leurs soucis de prendre le moins de médicaments possible pour se soigner.

La distinction qui apparaît dans des discours d'usagers entre d'un côté des produits assimilés à la « drogue », à l'interdit et au plaisir, et de l'autre les médicaments psychotropes associés au contrôle social et à la maladie, montre combien la définition sociale des produits psychotropes est efficiente et influence les pratiques, la plupart des drogues illicites étant pourtant à l'origine destinées à soigner¹²¹. L'entrée dans un parcours d'usager « dépendant » (de produits licites ou illicites) est d'ailleurs souvent occultée dans un premier temps, tant la dépendance et l'usage en excès sont socialement rattachés à la maladie, à la déviance, et aussi à une désocialisation de la personne.

Les représentations négatives des médicaments psychotropes relevées dans les discours d'usagers de produits illicites peuvent être mises en parallèle avec les représentations de l'ecstasy de consommateurs exclusifs de drogues hallucinogènes¹²², l'ecstasy associé au confort, au bien-être, ne possédant pas la dimension expérimentale (au sens d'expérience de soi) ni la dimension ordalique (au sens d'épreuve, de dépassement de soi) des drogues hallucinogènes. Dans les deux cas apparaît la distinction entre d'un côté les produits de confort et de l'autre produits utilisés pour l'expérimentation, distinction finalement entre usage passif et usage actif des psychotropes, entre l'image de « l'anesthésiant social¹²³ » et celle du psychotrope qui éveille les consciences.

Le rapport aux produits psychotropes interroge le rapport à soi et aux autres, à l'image de soi, mais aussi le rapport à la société et au pouvoir. Comment l'usager perçoit-il ses propres pratiques et comment est-ce qu'il se situe par rapport à la loi et aux pouvoirs politique, financier, médical ? La qualification des pratiques évolue avec le temps, avec la plus ou moins grande distanciation aux produits psychotropes, elle est reconstruite à chaque étape de l'évolution des personnes pour répondre à leur besoin de justification, de sens. Les discours des usagers semblent se différencier en fonction de leur profil psychoactif : type de produits consommés et plus particulièrement usage dominant de produits licites ou illicites. Cette question pourra être approfondie dans une seconde phase de la recherche grâce aux témoignages d'usagers exclusifs de produits licites.

121. Comme le rappelle le rapport du Comité consultatif national d'éthique pour les sciences de la vie et de la santé sur les toxicomanies (1994), « la plupart des drogues, aussi bien celles qui sont actuellement illicites (opiacés, cocaïne, LSD) que celles qui sont d'usage courant (café, tabac, alcool) ont, ou ont eu en médecine des usages thérapeutiques, à doses définies et dans des indications définies ».

122. Mises en évidence dans les témoignages que nous avons recueillis en 1998 auprès d'usagers de LSD fréquentant les événements festifs techno, dans le cadre du rapport de Médecins du Monde dirigé par Christian Sueur.

123. Voir à ce propos « l'Économie de la dépression » de Claude Le Pen in *Drogues et médicaments psychotropes*, sous la direction de Alain Ehrenberg, éd. Esprit, 1998.

Médications, automédications, usages détournés¹²⁴

Si l'usage de médicaments psychotropes véhicule chez beaucoup d'usagers de psychotropes illicites des représentations très négatives, l'usage thérapeutique des psychotropes n'est pas absent des discours.

Beaucoup de produits illicites sont, de fait, associés à des pratiques d'automédication, ainsi que l'alcool et certaines plantes naturelles licites.

Le cannabis est utilisé pour ses vertus apaisantes, comme « tranquilisant », l'alcool comme calmant, l'héroïne aussi pour calmer et apaiser les angoisses, la MDMA comme un « anti-dépresseur » par Seb, 32 ans, informaticien, qui en a un usage régulier¹²⁵. L'usage thérapeutique d'ecstasy est valorisé par Tom.

Tom, 28 ans, assistant de réalisation, entretien 37

« Les ecstas par contre, j'ai une très belle expérience avec les ecstas... Il faut que je t'en parle de ça... C'est que... j'ai une tendance très nerveux. Je me bouffe les ongles... très tendu, très nerveux... Et j'ai découvert sous ecsta que j'étais plus du tout nerveux... C'est-à-dire que j'ai découvert quelque chose que je ne connaissais pas de moi. Alors ça, c'est le côté vachement positif... j'ai comme l'impression, j'en suis persuadé, que l'ecstasy peut être une thérapie, peut aider des gens, dans des cas très précis... Peut-être par rapport à des gens qui sont très timides... par rapport à des gens très introvertis... moi, je sais que ça m'a fait du bien. Parce que je me suis découvert à pouvoir passer une soirée sans être nerveux, ou me tripoter les doigts... J'ai jamais les boules quand je suis sous taz... j'ai un peu découvert quelqu'un d'autre, ça a été la grande surprise. Et vraiment alors, c'est un truc 100 % positif [...] une vraie révélation. Ça m'a fait parler avec plus de gens, ça m'a enlevé un peu de nervosité. Et la conscience de ça, elle se fait même hors du produit. C'est-à-dire que tu peux te rendre compte de certaines choses sous les effets, et deux jours après, quand tu n'es plus sous effets, tu peux commencer à corriger des choses dans ta vie, parce que t'en as pris conscience... Moi, ça m'a donné des clefs. J'ai vraiment cette impression. Mais c'est qu'avec l'ecsta que je peux te dire ça. Sur mon comportement vis-à-vis des gens, de moi-même, ma nervosité, des choses qui se sont libérées. Pour moi, c'était du 100 %

124. Les médicaments considérés ici sont les médicaments anxiolytiques et hypnotiques (cités dans 11 témoignages), les antidépresseurs (4 témoignages), les médicaments opiacés naturels ou de synthèse (7 témoignages), les amphétamines (9 témoignages).

125. Il faut rappeler pourtant que la MDA et la MDMA sont au tableau I du classement international des substances psychotropes défini par la Convention de Vienne de 1971. Les substances appartenant au tableau I y sont définies comme ayant une valeur thérapeutique « très limitée ou inexistante », (tableau cité dans *Drogues et dépendances, Indicateurs et tendances*, 2002, OFDT).

bénéfique. C'est-à-dire que je me suis même dit que c'était dommage que j'ai pas connu ça plus tôt... Peut-être que ça m'aurait ouvert autrement. Y'a pas qu'à toi que je le dis. Je le pense vraiment. »

L'usage thérapeutique de drogues illicites, de plantes naturelles licites¹²⁶ ou d'alcool, et dans certains cas l'usage détourné de médicaments psychotropes, sont autant de moyens de soulager un mal-être sans avoir à confier sa santé mentale à un médecin.

Certaines personnes interrogées se servent des médicaments psychotropes pour gérer leur consommation ou leur sevrage de produits illicites (opiacés naturels ou de synthèse¹²⁷ mais aussi anxiolytiques, hypnotiques et antidépresseurs).

Le Subutex® est ainsi prescrit à certains usagers interrogés par leur médecin en substitut à l'héroïne. Il est aussi, dans beaucoup de cas, utilisé sans prescription, de façon ponctuelle, expérimentale ou régulière. Cet usage est quelquefois concomitant à une consommation d'héroïne.

Thomas, 35 ans, photographe publicitaire, entretien 38

« Qu'est-ce que tu prenais, des médocs ?

– À l'époque non... j'ai essayé le Temgésic® à l'époque, un été avec Franck toujours les bons compères hein (rires)... ah tous les 2 on a été vachement ensemble c'est vrai qu'à cette époque-là... tu vois on a été pas mal... donc y'a un été justement où j'sais plus il était pas là donc on a essayé le Temgésic® c'était l'enfer enfin c'était pas terrible comme truc.

– En sniff ou...

– Non, non, non en traitement quoi on a été voir un docteur.

– Ah ouais vous étiez motivés ?

– Ouais, enfin bon motivés en tout cas de toute façon on avait rien donc fallait bien qu'on trouve un truc quoi... on est parti une semaine à (nom de ville) tu vois genre au bord de la mer (rires) remarque c'était cool parce que Franck il faisait à bouffer, il arrêtait pas, on allait acheter des produits sur le marché... j'avais de la tune encore à l'époque c'était encore à l'époque où j'avais d'la tune ça... mais c'est vrai que la tune ça t'aide, ça t'oblige un peu... »

Romane, 27 ans, approvisionneuse en prêt-à-porter, entretien 5

« Est-ce que tu suis un traitement médical ?

– Non. Non mais j'abuse de celui de quelqu'un. Des fois je prends un peu de métha, quand j'suis pas bien. Ça a un bon effet, franchement ça a un bon effet parce que pareil d'abord ça monte très vite, t'es pas défoncé, t'es juste bien et voilà, t'es pas stressé quoi par rapport au Subutex® où t'es plus stressé quoi. Disons que le Subutex® tu te crée une dépendance psychologique qu'est plus forte que la métha, parce que la métha de toute façon... ou chais pas peut-être moi c'est l'approche que j'en ai quoi, moi tu vois je cherche pas à en avoir quoi mais bon, à l'occasion, je suis pas bien j'me prends une micro-dose. J'me fais mon petit traitement quoi. Tous les tox y font ça. »

Johnny, 40 ans, maraîcher, entretien 2

« Et à part l'héro ?

– Subutex® quand j'ai pas d'héro.

– Ah ouais t'en prends quand même ?

– Ah ouais.

– Ça fait longtemps ?

– Ouais ça fait longtemps ouais.

– Depuis quand ?

– Depuis que ça existe, avant c'était du Temgésic®, chais pas j'me rappelle plus, avant j'prenais des Néocodion®.

– Et tu prenais ça pour te défoncer ou...

– Non, non jamais, j'ai toujours vu ça quand j'ai pas d'héro j'prends ça mais c'est vraiment pas pour m'défoncer quoi j'prends une petite dose, non j'ai jamais vu ça comme une défonce non, non, j'ai jamais shooté, j'ai jamais sniffé... »

La frontière entre usage thérapeutique (gérer le manque, se détacher d'une dépendance à l'héroïne) et usage détourné est incertaine. On constate ici que le fait qu'un médicament soit prescrit ou non ne détermine pas sa finalité. En revanche, le mode d'administration et la quantité de produit absorbée apparaissent comme révélateurs du rapport de l'usager à ce type de produit.

L'usage de médicaments psychotropes de type anxiolytiques, hypnotiques ou antidépresseurs a aussi cette double entrée thérapeutique (usages prescrits et auto-prescrits) et non thérapeutique¹²⁸.

126. Alice, 32 ans, danseuse, entretien 17, vante les vertus du millepertuis comme antidépresseur naturel.

127. Sont cités dans les entretiens le Subutex®, la méthadone, le Temgésic®.

128. L'utilisation de ce type de produits, même sur prescription, ne répond d'ailleurs pas à une pathologie bien identifiée et sa qualification thérapeutique demeure subjective (laissée à l'appréciation du médecin). On constate en tous cas que la médicalisation de la souffrance psychique tend à se banaliser.

Caïn, par exemple, consommateur régulier de cocaïne, recherche essentiellement l'aspect calmant des médicaments psychotropes dont il apprécie les effets. Il les utilise en automédication, le plus souvent pour dormir et pour pallier aux effets secondaires de la cocaïne, et fait sa propre « cuisine » selon les effets recherchés, consommant en alternance somnifères, anxiolytiques¹²⁹, décontractant musculaire¹³⁰, associant anxiolytique et alcool quand il souhaite obtenir un effet somnifère radical. Sa consommation a une dimension expérimentale et hédoniste. Caïn met en œuvre différentes stratégies pour la gérer.

Caïn, 28 ans, production événementielle, entretien 29

« Donc les médicaments tu disais en usage le soir, pourquoi le soir ?

– Pour s'endormir, pour s'endormir. Et puis parce que j'apprécie l'effet aussi en fait.

– D'accord, c'est quoi comme médocs ?

– Alors c'est principalement... somnifères purs donc ça peut être du somnifère pur sinon... même les décontractants musculaires genre Myolastan® ça j'adore parce que ça me rappelle un peu tous les effets des opiacés sinon c'est... tous les anxiolytiques, Lexo, Xanax®...

– Ah ouais ?

– Ouais... à un moment on en avait 4 ou 5 différents ce qui fait que j'pouvais en prendre un chaque soir de la semaine différent comme ça, tu vois l'vice, comme ça j'm'habituais pas à une molécule quoi.

– C'est une friandise un peu ?

– Ouais c'est une friandise ouais tu vois c'est carrément une friandise c'est-à-dire que j'en n'ai pas besoin pour dormir parce que j'dors globalement bien après c'est un cercle vicieux qui s'installe très rapidement parce qu'à partir du moment où t'as fait 2 semaines en... en gobant tous les soirs un truc, que ce soit les somnifères ou les anxiolytiques voilà au bout de deux semaines si tu prends pas de Lexo ou de machin tu te dis j'vais pas m'endormir, c'qui est complètement faut mais en général il te faut ouais c'est là que tu te rends compte de la dépendance psychologique au truc.

– Et depuis quand t'en prends ?

– Alors en fait ça a été, j'en ai pris... j'en ai pris pas mal... c'est cette année que j'en ai vraiment pas mal pris... parce qu'avec les journées de boulot et même avec la coke en journée tu vois à la rigueur c'était tout le paradoxe c'était coke en journée et puis le soir boom Lexo quoi, de toute façon ça c'est un truc le médicament ça m'est resté, si j'rentre chez moi trop défoncé à 8 heures du mat' plutôt que de regarder le Télé-achat j'me chope un ½ Lexo ou ½ quoi que ce soit qui traîne et voilà.

– Et tu te les fais bien prescrire ?

– Alors non j'me les fais pas prescrire dans le sens où j'en achète jamais (rires) mais y'a toujours des boîtes où tu te pointes chez un pote qui traînent et paf t'en a toujours, t'en embarque un peu que ce soit du Valium®, du Tranxène® ou quoi que ce soit.

– Ah ouais c'est des trucs forts quand même.

– Ah ouais, ouais non j'peux prendre des trucs forts mais par contre jamais j'en prendrais deux quoi tu vois Lexo, si j'dois m'lever le lendemain matin j'dépasse pas le ½ on va dire... parce que je sais très bien que sinon le lendemain matin j'suis dans la vase total.

– Et c'est uniquement le soir pour dormir ou ça peut t'arriver à d'autres moments ?

– Non, non, non, c'est vraiment pas c'est toujours un usage détourné, sauf les somnifères mais sinon c'est toujours un usage détourné c'est-à-dire que c'est jamais... c'est quasiment jamais pour lutter contre l'angoisse... c'est arrivé de lutter contre l'angoisse parce que parfois c'est vrai que quand t'es trop à bloc de coke le matin, il m'est déjà arrivé de me prendre des p'tits délires parano etc. où le ½ Lexo fait du bien mais globalement non c'est toujours dans l'usage d'aller se coucher derrière donc c'est plutôt un usage détourné parce que ce qui est vrai que tout ce qui est Xanax®, Valium® etc. au départ c'est pas des somnifères mais enfin il n'empêche que ça t'abrutit suffisamment pour que tu t'endormes très bien et que mmm tu sois bien dans tes draps et sous ta couette et que t'ais plus envie de bouger voilà... mais c'est un usage super ludique ouais clairement...

– C'est le dessert quoi.

– Ouais, ouais le dessert, 2 bières ½ Lexo et boom t'as du mal à te traîner jusqu'au lit, tu t'écroules et voilà mais ça n'a rien de nécessaire quoi. »

Parmi les usagers de produits illicites interrogés, peu rapportent des prescriptions de médicaments de ce type. Seuls Yves, 30 ans, chargé de production télévisée, raconte s'être fait prescrire des médicaments (Prozac®, Lexomil®) à une période où il était suivi en psychiatrie (séjours en maison de repos et en hôpital psychiatrique), et David, 38 ans, qui travaille dans le milieu carcéral, des antidépresseurs par le médecin qui lui prescrit le Subutex®.

Les médicaments anxiolytiques et hypnotiques¹³¹, et en particulier le Lexomil® et le Xanax®, semblent assez disponibles en dehors du circuit médical. Dans les témoignages recueillis ici, ils sont effectivement le plus souvent auto-administrés et donnés par des amis¹³². Cette tendance ne correspond pas aux caractéristiques

131. Sont cités dans les entretiens le Lexomil®, le Xanax®, le Valium®, le Tranxène®, le Rohypnol®.

132. Alice, 32 ans, danseuse, entretien 17 : C'est un « pote en dépression » qui lui laisse du Lexomil® ; Caïn, 28 ans, production événementielle, entretien 24, se procure du Lexomil® « chez des potes ».

129. Benzodiazépines : Lexomil®, Xanax®, Valium®, Tranxène®.

130. Le Myolastan®.

de l'usage en population générale et est plutôt à associer aux pratiques courantes d'échange et de partage de produits qui ont cours dans les réseaux d'utilisateurs de produits illicites¹³³. Les médicaments antidépresseurs¹³⁴ sont aussi auto-administrés dans deux cas sur les quatre personnes ayant mentionné les antidépresseurs dans leur témoignage¹³⁵. Cette forte proportion indique nettement la tendance des usagers de psychotropes illicites rencontrés à un usage détourné des médicaments.

L'usage de médicaments anxiolytiques par les personnes interrogées est soit ponctuel, il vise alors à gérer une angoisse associée à un événement exceptionnel (usage de Lexomil® pour prendre l'avion par exemple, pour se rendre à un rendez-vous important, pour décompresser après une nuit blanche), ou à contrecarrer les effets d'un produit stimulant (pour redescendre, en gérer les effets secondaires) ; soit périodique (période d'angoisse, de dépression, gestion d'un sevrage ou encore expérimentation) ; dans peu de cas plus régulier¹³⁶.

Les médicaments antidépresseurs agissent en principe sur la durée (épisodes correspondant à des périodes plus ou moins longues), mais un usager rapporte ici les effets d'un usage occasionnel et utilitariste au travail :

Mister Boost, 30 ans, concepteur multimédia, entretien 33

« Parce que les effets en plus y en a pas mais par contre, enfin si des effets tu vas en avoir, j'imagine que quand t'es dépressif tu prends des antidépresseurs ça te fait décoller. J'avais un copain qui prenait lui des... des... chais pas ce que c'était quoi, enfin c'était prescrit par un médecin et un jour on devait faire un truc, on devait présenter un taf, c'était assez important, y avait des pressions terribles parce qu'on venait juste de finir, un travail énorme tu vois et on devait présenter le travail devant chais pas combien, devant 200 personnes tu vois, donc y avait une telle pression et on avait pas dormi quoi... parce qu'y fallait le finir, on s'était planté sur un truc et on était super speed, y m'a dit "tiens prend ça" et là j'ai pris mais sans hésitation parce que j'étais dans un tel état que c'était le meilleur moyen de pouvoir assurer quoi l'entretien et le travail quoi et en fait ça m'a mis dans un état tellement pfff que au lieu de rester peut être... en gros l'intervention c'était un quart d'heure on est resté une heure et demie (rires).

133. D'après le Baromètre Santé 2000 du CFES, les usages hors prescription concernent un quart des usagers et proviennent le plus souvent de restes d'une ancienne prescription pour soi ou un membre de la famille, ou bien ont été délivrés par un pharmacien, et seulement dans 2,2 % des cas ont été obtenus auprès de quelqu'un d'autre.

134. Seul le Prozac® est cité dans les entretiens.

135. Didier, 30 ans, artiste plasticien, entretien 9 et Mister Boost, 30 ans, concepteur multimédia, entretien 33, qui relate un épisode unique de consommation.

136. Caïn, 28 ans, production événementielle, entretien 29 ; Sarah, 32 ans, comédienne, entretien 10, qui en a un usager régulier pour « éviter les prises de tête » et calmer l'angoisse.

– Mais en contrôlant ?

– Si, si, si à fond bien sûr, en fait on est parti sur le travail mais tous y z'ont apprécié ce qu'on a fait parce que on était à fond dedans et que on l'a montré tu vois. C'était un travail qu'on avait fait pendant quand même 6 mois. Bon c'était une belle expérience pour ça mais par contre putain j'me dis ce genre de choses tu peux trop, trop vite tomber dans le piège, dans ce piège de... et j'ai horreur d'être... d'être dépendant de la chimie en fait. L'alcool, le tabac, le cannabis c'est... enfin sauf le tabac je sais pas parce que ils mettent de... tu sais de la nicotine pour que tu sois plus dépendant quoi. Mais la dépendance médoc, la dépendance coke, héro tout ça c'est quelque chose qui, pour moi c'est un piège et je tomberai pas dedans. »

Dans le témoignage suivant, Didier évoque des sensations de manque qu'il a éprouvées suite à l'arrêt de sa consommation après une période d'usage très régulier de Prozac® et de Xanax®. Son témoignage est aussi un exemple intéressant d'usage détourné d'un antidépresseur.

Didier, 30 ans, artiste plasticien, entretien 9

« J'ai pris des médicaments aussi.

– Quoi comme médocs ?

– Des Prozac® des...

– Pour la défonce, pas en traitement ?

– Ouais comme ça ouais, y'a pas longtemps d'ailleurs j'en ai pris hier soir (rires) j'rangeais mes affaires et j'ai retrouvé des... j'sais pas quoi j'avais envie de me démater aux médicaments (rires) des Xanax®.

– Ah ouais quand même.

– Ah ouais ça démate ça hein et après j'étais tout mou, j'me disais mais qu'est-ce que tu fous n'importe quoi (rires)... et même d'ailleurs, tiens j'repensais pas à ce truc-là mais j'me suis dématé pendant 15 jours au Prozac® et Xanax®.

– Ah ouais ?

– Mmm (affirmatif) et vraiment.

– Les 2 mélangés ou alternés ?

– Le soir, alternés mais Prozac® à fond, surdosé parce qu'en fait...

– Mais le Prozac® c'est comme l'ecsta, ça agit à peu près de la même manière ?

– Ah ouais mais c'est super bon, c'est vachement agréable hein parce que t'sais tu peux essayer comme ça ça marche pas quoi mais en traitement t'es à fond.

– Et après t'es pas bien ou...

– Non, mais j’ai lu comme jamais dans ma vie mais en plus c’était les conditions quoi, en fait c’est quand j’suis parti à l’armée, ça a été compliqué pour que je parte à l’armée en fait [...] j’ai attendu 10 jours après ma 2e incorporation avant d’y aller [...] j’suis allé voir un psy à Paris qui m’a fait une lettre comme quoi j’étais en dépression j’sais pas quoi et j’suis parti à l’armée... et donc comme j’étais en dépression il m’avait prescrit Prozac®, Xanax® et tout c’qui fallait en me disant, tu les achètes tes médicaments et t’arrives avec tes médicaments et en fait j’suis parti là-bas hyper tard le soir et quand j’arrive là-bas... j’suis allé... je cherchais mon chemin pour aller à la caserne et en allant à la caserne et j’ai vu une pancarte hôpital militaire donc j’suis allé et en fait là-bas c’est un hôpital mixte donc c’est à l’extérieur de la caserne et c’est un hôpital psychiatrique et j’suis arrivé, y’a une petite urgence et avant de rentrer dans l’hôpital j’ai vidé les boîtes de médicaments dans mon sac et j’suis rentré ils m’ont demandé c’que j’voulais, j’ai dit que j’étais incorporable depuis 10 jours j’sais pas quoi mais que j’voulais pas rentrer sans mes médicaments, que j’en avais pas assez, que j’avais peur de pas en avoir assez, que j’en avais plus et donc en fait ils m’ont gardé la nuit dans une chambre avec 2 vieux qui respiraient t’sais, des perfus enfin le délire quoi, sous clé quoi, ils m’ont pris mes médicaments et eux ils m’ont alimenté avec leurs propres médicaments, comme ils font à l’hôpital tu vois ils te mettent des médicaments avec un élastique et voilà et en fait j’suis resté à l’hôpital militaire 15 jours, j’suis passé à la commission de réforme, j’ai été réformé mais en attendant faut qu’ils te gardent parce que comme t’es rentré à l’hôpital t’as un temps réglementaire enfin voilà.

– Et tu les prenais les médicaments qu’ils te filaient ?

– Mmm (affirmatif) en fait j’prenais des Prozac®, les Xanax® en fait j’en prenais moins parce que ça me ramollissait trop, c’était trop fort mais Prozac® j’m’en suis fait une espèce de cure et en plus j’en avais plein dans mon sac (rires).

– Et t’en bouffais combien par jour ?

– Alors j’sais pas la dose j’crois que c’était 2 par jour; je sais plus c’que c’est la dose mais...

– Mais tu cumulais avec ce qu’ils te donnaient eux ?

– Ouais, mais ils me filaient du Prozac®, ils me filaient la même chose, le seul truc c’était que c’était leur médicament, ils ont pas le droit de te filer j’crois enfin du coup pendant 15 jours j’m’en suis pris une double dose, pas méchant, peut-être comme ça une après-midi ou deux pour me marrer j’en ai pris un peu plus (rires) pour faire passer le temps mais j’ai jamais lu aussi rapidement de ma vie, j’m’en suis envoyé des bouquins...

– En retenant ce que tu lisais ou ?

– Ouais, ouais, enfin j’ai lu des romans tu vois, j’ai pas lu des essais ni rien d’autre que du roman.

– Et à la fin tu te sentais comment ?

– J’étais hyper décontracté quoi, j’étais tranquille, tout cool, j’étais vraiment cool tu vois, vraiment ultra bien quoi et ouais j’m’en souviens quand j’suis rentré à Paris et tout j’m’en suis fait ma cure de 15 jours sous Prozac® ça me manquait un peu.

– Tu t’es retrouvé un peu mal quoi, t’as eu des symptômes ou...

– Pas vraiment des symptômes très forts mais tu vois j’suis rentré c’était les périodes de fêtes tu vois, j’avais plus mes trucs qui me mettaient tout cool (rires) j’étais stressé et j’avais froid t’sais (rires) alors que... mais ça m’avait surpris ouais à quel point ça m’avait décontracté et (on frappe à nouveau à la porte) et c’est la seule expérience que j’en ai eu, mais c’est cher de toute façon en plus ces trucs [...] »

L’association de médicaments anxiolytiques à l’alcool est quelquefois recherchée pour son effet psychoactif très prononcé. Michel, 38 ans, régisseur d’une salle de concerts, témoigne d’une période rock-punk dans les années 1980 au cours de laquelle le mélange alcool médicaments était courant. Ce mélange est connu comme étant particulièrement efficace pour se « défoncer¹³⁷ » à moindre coût.

Les usages de médicaments de type amphétamines mentionnés par les personnes interrogées sont toujours des usages détournés de leur fin initiale, souvent festifs¹³⁸ et très ponctuels. Les produits ne sont pas prescrits (marché noir, fausses ordonnances, achat en pharmacie dans des pays où le produit est en vente libre). Le Dinintel® est souvent cité dans les trajectoires et semble surtout avoir circulé à la fin des années 1980.

Ce que l’on peut retenir de ces premiers témoignages sur l’usage de médicaments psychotropes, c’est une tendance générale des consommateurs interrogés à utiliser ces produits comme ils utilisent les produits illicites, c’est-à-dire en organisant eux-mêmes leur consommation d’après des stratégies qui relèvent de savoirs tirés de la pratique. Cet usage est donc bien souvent détourné (quantités et associations non contrôlées médicalement), mais il relève rarement de la pure recherche de plaisir.

137. L’état de défonce est un état de déconnexion totale du réel, un état d’abandon (de soi) au produit psychotrope qui n’est pas apprécié de tous. Beaucoup d’usagers tiennent au contraire à rester maître d’eux-mêmes et à gérer leur consommation.

138. Sauf Elsa, 33 ans, journaliste free-lance, entretien 24, qui relate un épisode dans une période d’examen.

Les produits licites

Tabac

« En France, le tabagisme est responsable d'environ 60 000 décès annuels dont 3 000 féminins, ce qui en fait la première cause de mortalité évitable. »

« 33,1 % des individus de 12 à 75 ans déclarent fumer, ne serait-ce que de temps en temps, avec une grande disparité selon l'âge et le sexe : 36,7 % pour les jeunes de 12 à 25 ans et 32,2 % chez les 26-75 ans.

Parmi les 12-25 ans, la prévalence tabagique est de 36,8 % chez les garçons et de 36,5 % chez les filles, sans que cette différence soit statistiquement significative. Les jeunes (12 à 25 ans) qui déclarent fumer régulièrement (29,9 %) consomment en moyenne 10,2 cigarettes par jour et les quantités fumées augmentent rapidement au cours de l'adolescence. 21,9 % des fumeurs réguliers montrent des signes de dépendance moyenne et 5,2 % de dépendance forte selon le minitest de Fagerström. [...] Parmi les adultes de 26-75 ans, 32,2 % déclarent fumer, ne serait-ce que de temps en temps et 27,7 % régulièrement. Parmi ces derniers, 33,4 % présentent des signes de dépendance moyenne et 16,4 % de dépendance forte.

Depuis le début des années 90, on constate une certaine tendance à la baisse de la prévalence des hommes alors que celle des femmes est en augmentation.

Plus de la moitié (58,7 %) des fumeurs déclarent avoir envie d'arrêter de fumer, sans différence selon le sexe. Les consommateurs occasionnels font moins souvent cette déclaration que les fumeurs réguliers et, parmi ces derniers, l'envie d'arrêter est d'autant plus fréquente qu'ils consomment un plus grand nombre de cigarettes par jour. Il en est de même chez les plus dépendants. Parmi les jeunes, tout comme parmi les adultes, le projet d'arrêt est le plus souvent envisagé dans un avenir indéterminé. [...]

Les motivations qui ont poussé les fumeurs et les anciens fumeurs à arrêter durant au moins une semaine sont variées. Les plus souvent évoquées sont "une prise de conscience des conséquences du tabac" (20,4 %), "la peur de tomber malade" (14,9 %) et "la naissance d'un enfant" (13,4 %). Le prix des cigarettes est évoqué par 10,3 % des interrogés et l'avis du médecin par 0,7 %.

De façon générale, les scores de santé des individus qui déclarent fumer sont moins bons que ceux des non-fumeurs, pour les hommes comme pour les femmes : leurs scores de santé physique, de santé perçue et d'estime de soi sont inférieurs à ceux des non-fumeurs, et leur score d'anxiété est plus élevé.

Avec le temps, les fumeurs déclarent de moins en moins souvent consommer du tabac dans les zones non-fumeurs, et c'est plus particulièrement le cas des lieux de travail, des restaurants et des bars. »

« Sur le plan international, des réflexions et des débats d'ordre législatif, réglementaire et administratif sont actuellement en cours. Une directive européenne tente de rapprocher les dispositions nationales en matière de fabrication, de présentation et de vente du tabac. Ces initiatives se heurtent malheureusement aux fortes pressions de la part de l'industrie du tabac et aux résistances de certains États membres. Plus difficile encore à contourner, le traité de l'Union européenne ne permet pas de faire passer des dispositions réglementaires d'harmonisation concernant la santé. Les avatars de la récente directive sur l'interdiction de la publicité en faveur des produits du tabac ont bien montré l'impasse dans laquelle se trouvent les États dans ce domaine. Enfin, la convention cadre sur le contrôle du tabac, portée par l'Organisation mondiale de la santé, vise à une collaboration renforcée entre les instances de santé publique et les sphères financière, agricole, commerciale et sociale, au sein de chaque pays mais également à l'échelle internationale. L'objectif est de faire en sorte que les considérations de santé publique prévalent sur les intérêts économiques et que l'une des premières causes de mortalité évitable au monde soit enfin combattue à sa juste mesure. »

K. Oddoux, P. Peretti-Watel, F. Baudier, *in Baromètres Santé 2000*. Volume II. Résultats, éd. CFES, sous la direction de P. Guilbert, F. Baudier, A. Gautier, 4^e trimestre 2001, p. 77-117.

Alcool

« En France, la consommation d'alcool excessive et/ou prolongée reste l'un des déterminants majeurs de morbidité, de mortalité et de problèmes sociaux. Selon les estimations, le nombre annuel de décès liés à cette habitude se situe entre 40 000 et 50 000. Le nombre de personnes qui ont des difficultés médicales, psychologiques ou sociales à mettre en relation avec l'alcool est évalué à 5 millions. »

« Seuls 3,5 % des 12-75 ans déclarent n'avoir jamais bu de boissons alcooliques (2,4 % des 20-75 ans). Toutefois, ces habitudes sont largement différenciées selon le sexe et l'âge. De façon générale, les hommes sont beaucoup plus consommateurs que les femmes et l'observation des fréquences de consommation fait apparaître des contrastes entre générations. »

« À âge et sexe comparables, les associations entre les indicateurs étudiés et la situation professionnelle, le niveau d'études ou le revenu au foyer sont très diversifiés. Ainsi, la consommation quotidienne au cours des douze derniers mois est un peu plus fréquente parmi les personnes de niveau d'études ou de revenus peu élevés ou encore chez les agriculteurs, les artisans-commerçants ou chefs d'entreprise. En revanche, les ivresses répétées (plus de trois au cours de l'année) ou la dépendance potentielle à l'alcool mesurée par le test de Deta concernent plus souvent des sujets dont le foyer a des revenus élevés. Par ailleurs, le fait que cette dépendance potentielle soit plus fréquente parmi les travailleurs indépendants et les personnes au chômage montre que le niveau de vie n'est pas la seule variable pertinente pour l'appréhender. »

« Lorsque l'on étudie, par l'intermédiaire du profil de Duke, l'état de santé perçue des personnes ayant un test Deta positif [“la probabilité d'une consommation excessive et/ou d'éventuelle alcoolodépendance, passée(s) ou présente(s) est jugée élevée.”], on constate un score de santé générale (cumul des scores de santé physique, sociale et mentale) inférieur au reste de la population. Chez les hommes, l'ensemble des scores s'avère significativement inférieur ; chez les femmes, si la perception de la santé n'est guère différente, les scores d'anxiété, de dépression, de santé mentale et d'estime de soi se trouvent considérablement affectés. »

S. Legleye, C. Ménard, F. Baudier, O. Le Nezet, in *Baromètres Santé 2000*. Volume II. Résultats, éd. CFES, sous la direction de P. Guilbert, F. Baudier, A. Gautier, 4^e trimestre 2001, p. 123-158.

CONCLUSION

Cette recherche exploratoire et qualitative permet de dégager quelques axes de réflexion pour une meilleure compréhension des usages de psychotropes par des personnes qui travaillent. Les 41 personnes que nous avons rencontrées gèrent depuis plus d'un an et depuis quinze à vingt ans pour certains, à la fois une pratique interdite d'ordre privé et leur inscription dans un environnement professionnel. Ils ne forment pas de demande particulière en terme de soin et maîtrisent en tout cas suffisamment leur consommation pour que celle-ci ne les amène pas à entrer en contact avec les institutions sanitaires ou répressives. Dans ce cas, quel est l'intérêt des pouvoirs publics à financer de telles études, quels sont les enjeux économiques et politiques sous-jacents à la problématique des populations dites « cachées » ?

Si les personnes que nous avons rencontrées cachent effectivement leur pratique à certains des réseaux sociaux qu'elles fréquentent, elles ne semblent finalement pas l'entourer de plus de mystère que n'importe qui peut être amené à le faire concernant, par exemple, ses pratiques sexuelles. Les deux raisons qui les poussent à se cacher sont d'abord le risque légal qu'elles encourent et les conséquences qu'un incident judiciaire pourrait avoir dans leur vie, et enfin le risque social, engendré par la stigmatisation et la dégradation de l'image sociale dont elles peuvent être victimes.

L'utilisateur intégré à un milieu professionnel doit faire face à deux problématiques principales, la première en rapport avec la gestion de sa consommation, la deuxième liée au stigmatisme que constitue sa pratique interdite. Les personnes que nous avons rencontrées cherchent avant tout à ne pas se laisser déborder par leur consommation de psychotropes¹³⁹, ce qui les placerait dans une situation difficile en terme de santé physique et mentale mais aussi sociale puisque qu'une perte de contrôle de leur rapport au(x) produit(s) nuirait vraisemblablement à leur activité professionnelle. Des

139. Excepté pour les personnes dépendantes depuis de nombreuses années de l'héroïne. La position particulière de ces usagers sera développée dans le second volet de cette recherche, courant 2002-2003.

stratégies individuelles de gestion sont mises en place, qui visent à contrer les conséquences négatives de la prise de produits, à la fois pour elles-mêmes¹⁴⁰ mais aussi pour maintenir une apparence de normalité conforme aux attentes sociales.

L'usage de psychotropes illicites ne s'inscrit pas dans un cadre contestataire de la société dans son ensemble et est rarement abordé sous l'angle de la transgression. Ces usagers ne vivent pas et ne se représentent pas « en dehors » de la sphère sociale. Ils mettent parfois en exergue ce qu'ils considèrent être des indices d'une « bonne appartenance à la société », les gages qu'ils estiment donner pour avoir droit au respect de leur liberté, à une place et à un statut social. Beaucoup se considèrent comme des citoyens « respectables » et ne présentent pas leurs pratiques comme contradictoires avec leur insertion professionnelle.

Pratiquement, une tendance générale consiste à dissocier les temps de consommation et les temps de travail. Le risque légal fait que sur tous les lieux de travail, même dans les entreprises les plus tolérantes à l'égard des usagers de drogues, la consommation affichée reste mal perçue et toujours cachée aux personnes de l'extérieur. Mis à part le caractère illégal de la consommation de drogues, on remarque que c'est la non-maîtrise de la relation au(x) produit(s) qui se trouve sanctionnée avant toute chose, dès lors que le comportement addictif est perçu par les autres. En effet, il arrive qu'un usage régulier de produits comme la cocaïne ou l'héroïne, s'il est tenu secret, puisse paradoxalement contribuer au maintien d'une apparence normalité.

Pour une même activité les conditions de travail varient énormément selon les structures, les entreprises. Le « secteur informatique » ou le « milieu du spectacle » recouvrent des réalités professionnelles très différentes en terme de rythme et d'ambiance de travail. La lecture des entretiens incite plutôt à observer les similitudes en terme de gestion des consommations par rapport au rythme et aux conditions de travail plutôt que sous l'angle des catégories professionnelles. Le fait que l'usage de drogues soit plus répandu dans telle ou telle catégorie professionnelle n'est donc pas apparu comme un facteur pertinent pour la compréhension des situations rencontrées par les usagers intégrés à un milieu professionnel, et ce même si certaines structures sont plus tolérantes que d'autres à l'égard de ces comportements.

Le travail représente à la fois une contrainte et un point de repère, un cadre, plus ou moins rude, plus ou moins sécurisant. Une minorité de personnes insiste plus particulièrement sur les valeurs positives du travail, les autres tiennent un dis-

cours mitigé et parfois très négatif, en rapport avec le stress qu'il génère. Travailler aussi peut apporter une crédibilité, une légitimité ainsi qu'une certaine gratification, la possibilité « d'être content de soi » et reconnu par les autres. Cependant, le fait d'éprouver du plaisir à faire son travail ne semble pas non plus un facteur réellement déterminant par rapport à la consommation, c'est le rapport au produit qui prime. Parmi ceux qui se disent clairement satisfaits de leur activité professionnelle on trouve aussi bien des usagers modérés que des usagers plus réguliers.

Si ces 41 témoignages n'apportent aucun élément pour estimer la prévalence de la consommation de psychotropes illicites dans les milieux professionnels, les enquêtes sur ces usages en population générale laissent tout de même penser que les personnes que nous avons rencontrées ne représentent qu'une faible part de la population active¹⁴¹. Les psychotropes licites sont en revanche parmi les substances les plus couramment consommées sur les lieux de travail. Il est donc aujourd'hui indispensable de considérer les mécanismes associés aux usages de psychotropes, d'élargir cette étude aux pratiques et aux représentations relatives aux produits licites.

Les quelques éléments dont nous disposons concernant les différences de comportements vis-à-vis des psychotropes licites et illicites montrent de toute évidence l'importance des relations symboliques qu'entretient l'utilisateur avec les produits. Ainsi, des produits dont les effets peuvent être proches n'auront pas le même attrait ni les mêmes conséquences sur les personnes selon qu'ils sont considérés comme des « médicaments » ou des « drogues ».

L'étude des croyances et des représentations associées aux différents psychotropes et aux différents groupes d'utilisateurs qui y sont attachés nous amènera à questionner le rapport des usagers à leur propre pratique, mais aussi leur rapport à la société et à ses interdits. Étudier les représentations sociales liées à l'usage de psychotropes, tant licites qu'illicites, c'est aussi se pencher sur l'évolution actuelle des normes de tolérance vis-à-vis de ces usages, qu'ils soient motivés par la recherche de plaisir ou par l'évitement de la souffrance.

140. Santé, corps, évitement de la dépendance, etc.

141. Entre 15 et 75 ans, seulement 1 à 2 % des gens déclarent avoir consommé des produits illicites (LSD, amphétamines, cocaïne, ecstasy, héroïne) au moins une fois au cours de leur vie. Cf. : Définition du cadre de la recherche, page 9.

CODIFICATION DES ENTRETIENS

Prénom, âge, profession

Code et Enquêteur

Johnny, 40 ans, maraîcher	Entretien 2 (AF 2)
Stéphane, 35 ans, agent de maîtrise, responsable d'équipe	Entretien 4 (SQ 1)
Romane, 27 ans, approvisionneuse en prêt-à-porter	Entretien 5 (RV 1)
Bruno, 32 ans, tourmanager	Entretien 6 (AF 4)
David, 38 ans, travaille en milieu carcéral	Entretien 7 (AF 5)
Ken, 24 ans, commercial	Entretien 8 (CVV 1)
Didier, 30 ans, artiste plasticien	Entretien 9 (AF 6)
Sarah, 32 ans, comédienne	Entretien 10 (RV 2)
Seb, 32 ans, informaticien	Entretien 11 (JC 1)
Gaby, 24 ans, comptable	Entretien 12 (RV 3)
Achille, 32 ans, directeur technique bar-concerts	Entretien 13 (RV 4)
Goupil, 30 ans, enseignant à l'université	Entretien 14 (RV 5)
Fab, 38 ans, ouvrier spécialisé	Entretien 15 (JC 2)
Cornélius, 27 ans, monteur-truquiste	Entretien 16 (AF 7)
Alice, 33 ans, danseuse	Entretien 17 (RV 6)

Salomon, 32 ans, technicien informatique	Entretien 18 (RV 7)
Armand, 49 ans, milieu de l'art contemporain	Entretien 19 (AF 8)
Yves, 30 ans, chargé de production TV	Entretien 20 (CVV 2)
Marcus, 33 ans, secrétaire de rédaction, écrivain	Entretien 21 (AF 9)
Michel, 38 ans, régisseur salle de concerts	Entretien 22 (AF 10)
Jean-Patrick, 43 ans, cadre infirmier en hôpital psychiatrique	Entretien 23 (SQ 2)
Elsa, 33 ans, journaliste free lance pour des sites web	Entretien 24 (AF 11)
François, 29 ans, ingénieur développement secteur informatique	Entretien 25 (SQ 3)
Emmanuel, 30 ans, gérant d'une SARL dans le secteur culturel	Entretien 26 (SQ 4)
Gilles, 33 ans, artiste de cirque	Entretien 27 (SQ 5)
Nicolas, 29 ans, gérant d'une SARL dans le secteur culturel	Entretien 28 (SQ 6)
Caïn, 28 ans, production événementielle (type start-up)	Entretien 29 (AF 12)
Claude, 41 ans, haute technologie, prestataire vérification des normes de sécurité	Entretien 30 (CVV 3)
Bob, 33 ans, régisseur son et lumière	Entretien 31 (RV 8)
Eddy, 48 ans, gérant d'un restaurant/salle de concerts	Entretien 32 (CVV 4)
Mister Boost, 30 ans, concepteur multimédia	Entretien 33 (RV 9)
Alceste, 38 ans, programmeur-développeur informatique	Entretien 34 (RV 10)
Martine, 25 ans, chargée de produit, communication, produits dérivés, site internet	Entretien 35 (AF 13)

Éric, 35 ans, scénariste indépendant	Entretien 36 (AF 14)
Tom, 28 ans, assistant de réalisation	Entretien 37 (CVV 5)
Thomas, 35 ans, photographe publicitaire	Entretien 38 (AF 15)
Alex, 35 ans, musicien et chanteur	Entretien 39 (AF 16)
Lionel, 26 ans, enseignant Éducation nationale (infographie, arts plastiques)	Entretien 40 (AF 17)
Ricky, 28 ans, technicien lumière	Entretien 41 (CVV 6)
Claire, 31 ans, danseuse	Entretien 42 (SQ 7)

BIBLIOGRAPHIE

BALANDIER (G.), *Anthropologie politique*, PUF, 1967.

BECKER (H.S.), *Outsiders*, Paris, éd. Métailié, 1985.

BOLTANSKI (L.), *Les usages sociaux du corps*, Paris, Annales ESC, janvier-février, 1971.

BOURGOIS (P.), *En quête de respect. Le crack à New York*, éditions du Seuil, coll. Liber, 2001.

CASTEL (R.), *Les métamorphoses de la question sociale : Chronique du salariat*, Paris, éd. Fayard, 1995.

DE CERTEAU (M.), *L'invention du quotidien*, vol. I, Arts de faire, éd. Gallimard, coll. Essais, 1990.

DOISE (W.), PALMONARI (A.), (sous la direction de), *L'étude des représentations sociales*, Delachaux et Niestlé, 1996.

DUBAR (C.) et TRIPIER (P.), *Sociologie des professions*, Paris, éd. Armand Colin, coll. U série Sociologie, 1998.

ELIAS (N.), *La société des individus*, éd. Fayard, coll. Agora, 1987.

FOUCAULT (M.), *Surveiller et punir : naissance de la prison*, éd. Gallimard, (1975) 1994.

FREUD (S.), *Le malaise dans la culture*, Quadrige/PUF, 2000 (1930 ; traduction française de *Malaise dans la civilisation*, 1943).

GOFFMAN (E.), *La mise en scène de la vie quotidienne. 1. La présentation de soi, 2. Les relations en public*, éditions de Minuit, coll. Le sens commun, 1973.

GOFFMAN (E.), *Stigmates. Les usages sociaux des handicaps* (1975), éditions de Minuit, coll. Le sens commun, 1989.

LAURE (P.) (coordination), *Dopage et société*, éd. Ellipses, Paris, 2000.

MAUSS (M.), « Les techniques du corps », in *Sociologie et anthropologie*, Paris, PUF, 1991.

OGIEN (A.), *Sociologie de la déviance*, éd. Armand Colin, coll. U, 1995.

OGIEN (A.), « L'usage de drogue peut-il être un sujet de recherche ? », in *La demande sociale de drogues*, OGIEN (A.) et MIGNON (P.) (dir), La documentation française, DGLDT, 1994.

PERDRIAU (J.-F.), BÂCLE (F.), LALANDE (M.), FONTAINE (A.), *Suivi de patients usagers de drogues en médecine générale. Étude prospective de suivi de 95 patients* (approche quantitative – octobre 1998), publication OFDT, avril 2001.

SIMMEL (G.), « Digressions sur l'étranger », in *L'école de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*, Paris, éd. Aubier, coll. Champ urbain, 1984, p. 53 à 61.

SIMMEL (G.), *Secret et sociétés secrètes*, éd. Circé, 1991.

SIMMEL (G.), *Études sur les formes de la socialisation*, PUF, coll. Sociologies, 1999.

ZAFIROPOULOS (M.) et PINELL (P.), « Drogue, déclassement et stratégies de disqualification », in *Actes de la recherche en sciences sociales* n° 42, avril 1982.

Autour des populations « cachées »

ADLER (P.), *Ethnographic research on hidden populations : penetrating the drug world*, NIDA Res Monyr, 1990 (98), 96-112.

AQUATIAS (S.) (dir.), DESRUES (I.), LEROUX (M.), STETTINGER (V.), VALETTE-VIALARD (C.), *Activités sportives, pratiques à risques, usages de substances dopantes et psychoactives : recherche sur la pratique moderne du sport, association RESSCOM*, octobre 1999.

ALYANAK (L.), « Abus de substances toxiques au travail. Offensive des secteurs public et privé contre l'abus d'alcool et de drogues au travail », *Travail* n° 30, juillet 1999, magazine de l'Observatoire international du travail.

BREWSTER (J.-M.), *L'usage de drogues chez les professionnels canadiens, Fondation de recherche sur l'alcoolisme et la toxicomanie de l'Ontario*, 1994.

CAÏATA (M.), (Fribourg), *Étude qualitative portant sur un échantillon de 30 usagers de cocaïne et/ou d'héroïne travaillant depuis plus d'un an et ne bénéficiant d'aucun traitement ou suivi médico-social*. Recherche en cours, non publiée, présentation publique au GDR Psychotropes, Politique et Société en mars 2000.

COHEN (P.), SAS (A.), « Usages de cocaïne chez les consommateurs intégrés à Amsterdam », in Ehrenberg (A.), *Vivre avec les drogues. Régulations, politiques, marchés, usages*, Paris, Centre d'études transdisciplinaires (CETSAH), éditions du Seuil, 1996.

FAUGERON (C.), KOKOREFF (M.), (sous la direction de), *Société avec drogues. Enjeux et limites*, éd. Erès, coll. Trajets, février 2002.

FITZGERALD (J.L.), « Hidden populations and the gaze power », *Journal of the Drug Issues* 26 (1), 005-021, 1996 (article sur la construction et l'utilisation de l'expression « populations cachées »).

FITZGERALD (J.L.), HAMILTON (M.), *Confidentiality, disseminated regulation and ethico-legal liabilities in research with hidden populations of illicit drug users*, *Addiction* (1997) 92, 1099-1107.

GRIFFITHS (P.), GOSSOP (M.), POWIS (B.), STRANG (J.), *Reaching hidden populations of drug users by privileged access interviewers : methodological and practical issues*, *Addiction* (1993) 88, 1617-1626.

HAGUENOER (J.M.), HANNOTHIAUX (M.H.), LAHAYE-ROUSSEL (M.C.), FONTAINE (B.), LEGRAND (P.M.), SHIRALDI (P.), PAMART (B.), BRILLET (J.M.), BROUCK (N.), BAILLY (I.), FRIMAT (P.), *Prévalence des comportements toxicophiles en milieu professionnel : une étude dans la région Nord-Pas-de-Calais*, groupe régional « Toxicomanies et travail », faculté de médecine, place Verdun, 59045 Lille cedex.

HANSON (B.) *et al.*, *Life with heroin*, Lexington Books, 1985.

KUEBLER (D.) et HAUSSER (D.), *Consommation d'héroïne et/ou de cocaïne. Enquête exploratoire auprès d'une population cachée*, Lausanne, IREC-DA/EPFL, 1995 [Kuebler (D.) et Hausser (D.), *The Swiss hidden population study : practical and methodological aspects of data collection by privileged access interviewers*, *Addiction*, (1997) 92 (3), 325-334].

NICHOLSON (T.), WHITE (J.), DUNCAN (D.), DRUGNET : a pilot study of adult recreational drug use via the WWW, *Substance Abuse*, vol. 19, n° 3, 1998.

OCRTIS, « Interpellations pour usage de stupéfiants suivant la catégorie socio-professionnelle de 1986 à 1999 (usagers simples et usagers-revendeurs) », *FNAILS*, ministère de l'Intérieur, octobre 2000.

OGD, *Où va la cocaïne introduite en France et en Europe ?*, Étude commandée par le ministère de l'Éducation nationale, de l'enseignement supérieur et de la recherche, OEDT et MILDT, décembre 1996.

Organisation internationale du travail, *Prise en charge des questions d'alcoolisme et de toxicomanie sur le lieu de travail*, Genève, BIT, 1996.

PAMART-DENEAX (P.), EDME (J.L.), MIRABAUD (Ch.), ELOY (E.), FRIMAT (P.), *Consommation de psychotropes : résultats d'une étude épidémiologique effectuée auprès de 2 819 salariés du nord de la France*, Nervure, 1991, 4, 30-33.

PARKER (H.) (dir), ALRIDGE (J.), MEASHAM (F.), *Illegal leisure : The normalization of recreational drug use*, Routledge, 1998.

REDHEAD (S.), *Ecstasy : entreprise de plaisir et panique morale en Angleterre*, éd. Descartes (Le Monde), 1992.

VAN DE GOOR (L.A.M.), GARRETSEN (H.F.L.), KAPLAN (C.), KORF (D.), SPRUIT (I.P.) et de ZWART (W.M.), *Research method for illegal drug use in hidden populations : summary report of european invited expert meeting*, *Journal of Psychoactive Drugs*, vol. 26 (1), janvier-mars 1994.

WATTERS (J.K.), *The significance of sampling and understanding hidden populations*, The Haworth Press Inc., 1993.

WIEBEL (W. W.), *Identifying and gaining access to hidden populations*, NIDA, 1990, (98), 411.

Autour de l'usage de psychotropes, licites et illicites

CHÂTELET (F.), DELEUZE (G.), GENEVOIS (E.), GUATTARI (F.), INGOLD (R.), MUSARD (N.), OLIEVENSTEIN (O.), *Où il est question de la toxicomanie*, Bibliothèque des Mots Perdus, 1978.

PATOUILLARD (V.), GRELET (S.), LALANDE (A.), MANGEOT (P.), SANCHEZ (G.), « Drogues, qu'allons-nous faire de tout ce savoir ? », dossier Minorités dans *Vacarme* n° 13, automne 2000.

BACHMANN (C.), COPPEL (A.), *La drogue dans le monde. Hier et aujourd'hui*, éd. Albin Michel, coll. Points Actuels, 1989.

BECK (F.), LEGLEYE (S.), PERETTI-WATEL (P.), « Alcool, tabac et médicaments psychotropes chez les seniors. Les usages de psychotropes licites entre 60 et 75 ans », *Tendances* n° 16, OFDT, septembre 2001.

CABALLERO (F.), DUFOIX (G.), EPELBOIN (A.), EPHRAIM (A.), KIERZECK (B.), MAGOUDI (A.), MELMAN (C.), MEMMI (A.), SALVAIN (P.), SOLAL (J.F.), *Toxicomanies et recherche du temps perdu*, actes du colloque, Centre Saint-Germain-des-Prés, mars 1990.

De BRIE (C.), « Drogue, la guerre chimérique », *Le Monde diplomatique*, mai 1996.

DUPREZ (D.), KOKOREFF (M.), WEINBERGER (M.), *Le traitement institutionnel des activités illicites liées à l'usage de drogues, rapport de recherche*, Ifresi-Grass/GIP Justice.

EHRENBERG (A.), « L'individu sous perfusion, Société concurrentielle et anxiété de masse », in *Esprit* n° 152-153, juillet-août 1989, 36-48.

EHRENBERG (A.), *Le culte de la performance*, éd. Calmann-Levy, 1991.

EHRENBERG (A.), *Drogues et médicaments psychotropes, le trouble des frontières*, éd. Esprit, 1998.

EHRENBERG (A.), *La fatigue d'être soi : dépression et société*, éd. Odile Jacob, 2000.

EHRENBERG (A.) (sous la direction de), *Individus sous influence*, éd. Esprit, 1991.

ESCRIVA (J.-P.), SIMON (S.), CARRIER (C.), « Lectures sociologiques et cliniques du dopage », in *Toxibase* n° 3, septembre 2001.

EYGUESIER (P.), *Comment Freud devint drogman*, Bibliothèque des Analytica, Navarin éditeur, diffusion Seuil, 1983.

FONTAINE (A.), FONTANA (C.), VERCHÈRE (C.), VISCHI (R.), *Pratiques et représentations émergentes dans le champ de l'usage de drogues en France*, OFDT 2001.

GUILBERT (P.), BAUDIER (F.), GAUTIER (A.) (dir), *Baromètre Santé 2000*, éd. CFES, 4^e trimestre 2001.

INGOLD (R.), « Une rétrospective des tendances de la toxicomanie : de 1970 à l'an 2000 », in *Drogues et toxicomanies. Indicateurs et tendances*, OFDT, 1999.

JOUBERT (M.), *Jalons pour une politique de prévention des toxicomanies*, Politique Santé n° 2, p. 33-37.

KOUPERNIK (C.), *Les médications du psychisme*, éd. Hachette, 1964.

LABROUSSE (A.), *Drogues, un marché de dupes*, Observatoire géopolitique des drogues, éditions Alternatives, avril 2000.

LE BRETON (D.), « Réflexions sur la médicalisation de la douleur » dans L'ère de la médicalisation, sous la direction de Pierre Aïach, Daniel Delanoë – Ecce homo sanitas, Anthropos 1998.

LE MOIGNE (P.), « Anxiolytiques, hypnotiques Les facteurs sociaux de la consommation », Laboratoire d'étude et de recherche sociales, Documents du GDR Psychotropes, *Politique et Société*, n° 1 janvier – mars 1999.

« Médicaments psychotropes : le big deal ? » revue *Toxibase* n° 1, mars 2001, p. 2.

MANA, Revue de sociologie et d'anthropologie, *Drogues : nouveaux regards, nouveaux défis*, n° 8 second trimestre 2000, juillet 2001.

MILNER (M.), *L'imaginaire des drogues, De Thomas de Quincey à Henri Michaux*, éd. Gallimard, 2000.

MOREL (A.) et coll., *Prévenir les toxicomanies*, éd. Dunod, 2000.

MURARD (N.), JAUBERT (A.), *Drogues, passions muettes*, Recherches, 1980.

NAHOUM-GRAPPE (V.), « Histoire et anthropologie du Boire en France du XVI^e au XVIII^e siècle », in *De l'ivresse à l'alcoolisme*, Paris, éd. Dunod, coll. Inconscient et culture, 1989.

PERRIN (M.), « Positions symboliques et usage des drogues dans les sociétés de tradition orale », in *Le trimestre psychanalytique* n° 4, 1989, p. 115-123.

PERRIN (M.), « Chez les Indiens la drogue structure, chez nous elle détruit », *Le temps stratégique* n° 12, printemps 1985.

SHELTON (G.), *Les fabuleux Freaks Brothers*, L'Intégrale tome II, éd. Tête Rock Underground, collection « Les Stups », 1993.

SOLAL (J-F.), « Les médicaments psychotropes ou la dépendance confortable », in *Individus sous influence*, sous la direction d'Alain Ehrenberg, éd. Esprit, 1991, p. 205-217.

« Les abus médicamenteux, toxicomanie licite, pharmacodépendance », in *Cahiers de l'Abbaye* n° 6, avril-juin 1984.

SUEUR (C.) dir. ; Mission Rave ; Médecins du Monde, *Usages de drogues de synthèse (Ecstasy, LSD, Dance-pills, amphétamines,...) : réduction des risques dans le milieu festif techno.*, Recherche financée par la Direction générale à la santé (DGS/SP3), Paris, Médecins du Monde, 1999.

SZASZ (T.), *Les rituels de la drogue*, Payot, 1976.

ZARIFIAN (E.), *Le prix du bien-être. Psychotropes et société.*, éd. Odile Jacob, 1996.

300 médicaments pour se surpasser physiquement et intellectuellement, éd. Balland 1988.

OFDT

Observatoire français des drogues et des toxicomanies
105, rue La Fayette
75010 Paris
Tél : 33 (0)1 53 20 16 16
Fax : 33 (0)1 53 20 16 00
courrier électronique : ofdt@ofdt.fr

Les études publiées par l'OFDT sont consultables sur le site web :
<http://www.drogues.gouv.fr>

RAS-Lab

courrier électronique : lrsh@voila.fr

